

Université de Montréal

**Le monisme neutre et le « problème difficile » de la
conscience**

par Luis Alberto Miranda Quiroga

Département de philosophie
Faculté des sciences et des arts

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts
en philosophie
option recherche

novembre 2020

© Luis Alberto Miranda Quiroga, 2020

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Le monisme neutre et le « problème difficile » de la conscience

présenté par :

Luis Alberto Miranda Quiroga

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Aude Bandini
Présidente-rapporteuse

Maxime Doyon
Directeur de recherche

Jonathan Simon
Membre du jury

Résumé

Le « problème difficile » de la conscience (Chalmers 1996) ou la question de pourquoi nos états mentaux sont dotés d'une certaine qualité subjective met en évidence l'existence d'un « écart explicatif » (Levine 1983) entre l'expérience vécue du sujet et les structures physiques et fonctionnelles du cerveau (ou de l'organisme dans son ensemble). Parmi les plusieurs solutions envisagées pour le trancher, le monisme neutre s'érige comme une option attirante entre les extrêmes du physicalisme et le dualisme. Dérivé initialement de la pensée de Bertrand Russell (1927), le monisme neutre part d'une simple constatation : dans notre conception scientifique de la matière, il y a un écart conceptuel important entre le *rôle causal* qu'on lui reconnaît, et ses propriétés intrinsèques, fondamentales, qu'on ignore complètement. En d'autres mots, on sait *que* la matière se comporte de telle ou telle façon, mais on ne comprend pas *pourquoi* il en est ainsi. En ce sens, la nature fondamentale de la matière ne serait ni de l'ordre physique ni de l'ordre mental, mais quelque chose de neutre duquel émergeraient les propriétés physiques et mentales. L'objectif de notre mémoire est d'expliquer en détail les antécédents, l'origine, le développement, l'évolution et les perspectives de cette solution en la comparant, notamment, avec d'autres postures monistes et neutralistes. Au passage, nous allons aussi évaluer certaines des objections qui ont été formulées à son égard. On s'attardera enfin sur quelques formulations contemporaines inspirées de la thèse russellienne dans le but de réfléchir sur leur plausibilité.

Mots-clés : conscience, monisme neutre, panpsychisme, phénoménal, problème difficile de la conscience

Abstract

The “hard problem” of consciousness (Chalmers 1996) or the question on why our mental states are endowed with a certain subjective quality constitutes renders evident the existence of an “explanatory gap” (Levine 1983) between the experience lived by the subject and the brain’s physical and functional structures (or the organism’s altogether). Among the many solutions devised to solve it, Neutral Monism stands as an appealing alternative between the extremes of physicalism and dualism. Initially derived from Bertrand Russell’s thought (1927), Neutral Monism departs from this starting fact: within our scientific conception of matter, there is an important conceptual gap between the *causal role* thereof and its hitherto unknown intrinsic, fundamental properties. In other words, we know *that* matter behaves in such and such a way, but we do not know *why* it is so. In the light of these facts, the fundamental nature of matter is neither physical nor mental, but it identifies to a neutral stuff from which would emerge both the physical and mental properties. In that sense, this research focuses on spelling out the antecedents, origin, development, evolution and prospects of this solution, comparing it with other monist and neutralist positions. As research develops, we shall assess some of the objections raised against it. Finally, we shall consider some contemporary formulations inspired by the Russellian thesis in order to reflect upon their plausibility.

Keywords: consciousness, Neutral Monism, panpsychism, phenomenal, hard problem of consciousness

Table de matières

Introduction	1
1. Précurseurs et antécédents directs du monisme neutre	7
1.1. Baruch Spinoza : <i>natura naturans et natura naturata</i> , le naturalisme ontologique et l'approche neutraliste	7
1.2. Gottlieb Leibniz : la subordination catégorielle et le structuralisme de la physique	10
1.3. Ernst Mach : le parallélisme du psychique et du physique	12
1.4. William James : la perspective psychologique et l'empirisme radical.....	18
2. Bertrand Russell : le monisme neutre et la solution émergentiste au problème de l'esprit et de la matière	25
2.1. Première étape : Le pluralisme des sensations, des images et des occurrences non expérimentées. <i>The Analysis of Mind</i>	26
2.2. Dernière étape : Le monisme des percepts, des images et des occurrences non expérimentées en tant que particuliers neutres. <i>The Analysis of Matter</i>	30
2.2.1. Les particuliers neutres et fondamentaux : les évènements	31
2.2.2. Les évènements atomiques et leurs construits logiques : les phénomènes physiques et mentaux	35
2.2.3. Les lois physiques, psychologiques et la théorie causale de la perception	41
3. La définition du monisme neutre et les « monismes russelliens »	45
3.1. La formulation standard du monisme neutre et « les monismes russelliens ».....	46

3.2. Différences entre le monisme neutre et d'autres postures.....	54
3.2.1. Le monisme neutre et le dualisme d'aspect	55
3.2.2. Le monisme neutre et le panpsychisme.....	58
3.3. Des objections formulées à l'égard du monisme neutre.....	62
3.3.1. L'approche moniste neutre défend en dernière analyse une sorte de mentalisme	63
3.3.2. L'approche moniste neutre constitue ultimement une sorte de physicalisme....	65
3.3.3. L'approche moniste neutre vise inutilement à trouver des propriétés non structurelles	68
3.3.4. L'approche moniste neutre ne rend pas compte de l'expérience subjective	70
4. Les perspectives du monisme neutre et ses formulations contemporaines	73
4.1. L'ordre implicite et l'information active de l'interprétation ontologique	73
4.1.1. La théorie causale.....	75
4.1.2. Implications philosophiques.....	76
4.2. Les qualités et les propriétés protophénoménales de l'approche panprotopsyche..	82
4.2.1. Le panprotopsyche mystéricien	83
4.2.2. Le panqualitativisme	84
Conclusion	87
Bibliographie.....	91

À la mémoire de mes parents, Elizabeth et Gerardo

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, Maxime Doyon, pour son guide tout au long de mon travail de recherche et pour la confiance qu'il a placée en moi. Ses conseils et commentaires critiques ont été d'une valeur inestimable.

Je suis également reconnaissant de l'aide apportée par Marie Laplante-Anfossi pour la bonne rédaction du texte.

Je ne pourrais passer sous silence ma gratitude profonde à mon compagnon de vie, Álvaro, dont la patience infinie et l'appui inconditionnel ont été ma source inépuisable de force et réconfort.

Enfin, je veux exprimer mes remerciements à tous les amis dont leur présence constante, au-delà des distances qui nous séparent, m'a apporté des moments de joie et d'expériences enrichissantes.

Introduction

L'élucidation de l'origine et de la nature de la relation qui existe entre les états mentaux et le corps constitue le problème classique par excellence en philosophie de l'esprit, ainsi qu'un défi majeur pour les neurosciences. Cependant, il n'existe pas d'expression univoque de ce en quoi consiste exactement ce problème. L'expression consacrée du « problème corps-esprit » est une dénomination « fourre-tout » qui désigne un large éventail de questions et de problèmes connexes, mais néanmoins différents. Elles ont appelé autant de tentatives de solutions variées : idéalisme, physicalisme, réductionnisme, éliminativisme, dualisme de substances et de propriétés, parmi d'autres. La présentation contemporaine de ce problème sempiternel est due au philosophe australien David Chalmers, qui a scindé le problème en deux sous-problèmes : les « problèmes faciles » et le soi-disant « problème difficile » de la conscience¹.

Les problèmes « faciles » réfèrent à tous les phénomènes mentaux qui sont censés pouvoir être décrits et expliqués en vertu des instruments conceptuels et méthodologiques de la science moderne. L'idée est que la science peut a priori très bien les cerner en développant un discours qui recourt aux catégories et aux méthodes traditionnellement admises par la science telle que nous la connaissons aujourd'hui. L'étude des processus attentionnels, des fonctions mnésiques et des capacités de catégorisation sont de très bons exemples de ce type de problèmes. On dit que ce sont des problèmes « faciles » au sens où il suffirait d'identifier les bons mécanismes neurophysiologiques, anatomiques ou computationnels (*input*, traitement d'information, *output*) pour les décrire et les expliquer exhaustivement. Pour ces motifs, ils constituent le type de processus et d'états mentaux qu'un « zombie philosophique² » pourrait parfaitement posséder sans

¹ Voir Chalmers, David. (1996). *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*. New York : Oxford University Press.

² Op. cit., pp. 94-99. Suggérée déjà par René Descartes, l'expérience de pensée d'un zombie philosophique, c'est-à-dire de quelqu'un qui est physiquement et fonctionnellement identique à tout autre être conscient, mais qui n'aurait néanmoins aucune expérience subjective correspondante, a été élaborée par Chalmers dans le but de développer un argument contre le physicalisme. L'argument a depuis un nom : il s'agit de l'argument de la concevabilité.

cesser pour autant d'être une « machine sans fantôme », pour parodier la fameuse métaphore de Gilbert Ryle³.

L'histoire est très différente lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'aspect phénoménologique des états mentaux ou de l'expérience subjective. Dans ce cas, on est plutôt confronté au « problème difficile ». Ce dernier concerne l'enquête philosophique menée sur le fait étonnant que les états mentaux soient accompagnés d'un aspect qualitatif ou subjectif, de ce qui est dénoté par les expressions anglophones *what-it-is-like* et *what-it-feels-like*. En somme, il s'agit de rendre compte de ce dont nous faisons l'expérience du point de vue en première personne, par opposition à ce qui se laisse analyser dans une perspective objective ou en troisième personne. L'idée de Chalmers, c'est qu'à la différence des problèmes dits « faciles », toute description et explication nécessaire à la compréhension de l'expérience consciente échappe à la pure réduction fonctionnelle et structurelle. Voilà pourquoi on parle d'un problème « difficile. » Le problème tient au fait qu'il existe un écart explicatif entre l'expérience vécue de l'individu, soit son expérience à la première personne, et les systèmes ou les mécanismes physiques sous-jacents. Alors que ces derniers sont pleinement descriptibles et explicables par les méthodes objectivistes de la science moderne, l'aspect qualitatif de la conscience résisterait à ce type d'analyse. La conséquence est lourde, car le problème difficile pose un énorme défi à toute tentative visant à résorber la conscience phénoménale dans une ontologie physicaliste de type réductionniste.

Dans les circonstances, il nous semble important de se demander s'il n'y a pas d'alternatives au physicalisme. La voie empruntée par les approches dualistes semble ne pas offrir une meilleure avenue puisqu'elles rencontrent, à leur tour, d'importants obstacles, par exemple, la difficulté à expliquer l'interaction entre les domaines mental et matériel ou encore la transgression du principe de clôture causale qu'elle semble impliquer. La situation se complique davantage du fait que les meilleurs candidats pour une opération de réduction fonctionnelle et structurelle, les phénomènes

³ Voir chap. I « *Descartes' Myth* » de Ryle, Gilbert. (1949/2009). *A Concept of Mind*. London: Hutchinson / New York : Routledge.

intentionnels, semblent aussi posséder des caractéristiques phénoménales⁴. Là encore, la conséquence est importante, car si la phénoménologie est irréductible, il semble alors que la distinction même entre les problèmes faciles et difficile de la conscience devient superflue et inutile. Au bout du compte, il semble qu'il n'y ait qu'un seul et véritable problème, et il est manifestement difficile à élucider.

Dans la mesure où il évite la multiplication inutile d'entités ontologiques et ne viole pas non plus le principe de clôture, le monisme représente une alternative qui, a priori, semble crédible. Le monisme neutre est particulièrement prometteur puisqu'il met sur un même pied d'égalité les domaines mental et physique sans tomber, cependant, dans une vision dualiste. Disons, minimalement, qu'il mérite qu'on s'y attarde, ce que nous ferons tout au long de ce travail. Si l'origine d'une telle position remonte à Spinoza, elle ne fera sa véritable apparition que jusqu'au XX^e siècle, notamment dans les travaux de Bertrand Russell. Le philosophe gallois est en effet considéré comme l'initiateur du monisme neutre contemporain. La théorie, formulée une première fois en 1927, implique une profonde reformulation du problème de la relation esprit-corps et s'écarte de cette manière des voies classiques en philosophie de l'esprit. Plus spécifiquement, le monisme russellien aspire à surmonter la dichotomie, apparemment infranchissable, entre les ordres mental et matériel en analysant leur *émergence* à partir d'un niveau ontologique antérieur qui serait « neutre ».

En ce sens, l'objectif général du présent travail est de contribuer à une meilleure compréhension de cette approche tout en ouvrant ainsi la voie à une réflexion critique sur sa plausibilité. Dans un premier temps, nous allons procéder à une analyse historique et exégétique des sources et origines de cette position. Dans cette analyse, nous mettrons en particulier l'accent sur l'évolution de la pensée moniste russellienne, qui se décline en deux étapes, dont la deuxième constitue, à notre avis, la première exemplification du monisme neutre à proprement parler. Dans un deuxième temps, nous cherchons à mieux cerner notre sujet d'étude à l'aide d'un effort de

⁴ Il s'agit d'une idée qui est d'ailleurs déjà bien établie dans la tradition phénoménologique. Voir Zahavi, Dan. (2003). « Intentionality and Phenomenality: Phenomenological Take on the Hard Problem ». *Canadian Journal of Philosophy*, 33: 1, p. 71. En ce sens, notons ici au passage que l'attribution de l'adjectif *phénoménologique* n'est pas exclusive à la tradition du même nom. On la trouve aussi chez des représentants du courant « analytique », comme Galen Strawson, Michael Tye, Fred Dretske, Uriah Kriegel et Charles Siewert, notamment.

caractérisation, de comparaison et de réponses aux critiques qui lui ont été formulées. Le présent travail est donc interprétatif *et* critique. Afin de parvenir à nos fins, notre recherche se scinde en quatre chapitres et poursuit un déroulement linéaire. Elle remonte aux sources de cette théorie et progresse jusqu'à la découverte des perspectives les plus prometteuses dans le paysage contemporain.

Dans le premier chapitre, nous nous intéressons à l'examen des aspects les plus pertinents qui ont contribué à l'apparition du monisme neutre dans la philosophie moderne. Nous entamons notre parcours en survolant l'œuvre de Baruch Spinoza en prêtant une attention particulière à sa conception du fondement ontologique de toute chose, qu'il appelle Substance, Nature ou Dieu, duquel l'esprit et le corps ne sont que des modes ou des affections. En dépit des différences conceptuelles évidentes, son dualisme d'aspect contient néanmoins des éléments communs avec les théories contemporaines qui seront examinées, par exemple la motivation naturaliste de son projet et le neutralisme qui en découle. Ainsi, la pensée de Spinoza constitue l'antécédent le plus lointain de notre sujet d'étude.

Le monisme russellien ne saurait pleinement s'esquisser sans la formulation de deux thèses complémentaires : la limitation structuraliste de la physique et la liaison étroite que les propriétés intrinsèques et inconnues entretiendraient avec les propriétés phénoménales. Étant donné que ces deux idées découlent des notions de subordination catégorielle et d'individuation des propriétés intrinsèques, nous procédons ensuite à l'analyse de la doctrine de Gottlieb Leibniz, qui les a formulées.

Enfin, nous nous tournerons vers les travaux du scientifique autrichien Ernst Mach et du psychologue américain William James dans la mesure où ils sont les influences les plus immédiates de la pensée russellienne. Ce n'est pas un hasard si les deux penseurs constituent, à côté de Russell, la « grande triade⁵ » du monisme neutre. Toutefois, nous cherchons à démontrer que leurs théories, bien que communément regroupées, présentent des caractéristiques qui les

⁵ Stubenberg, Leopold. (2018). « Neutral Monism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Zalta, Edward N. (Dir.), URL= <https://plato.stanford.edu/archives/fall2018/entries/neutral-monism>. Édition d'automne 2018.

rendent plus proches d'une autre perspective neutraliste avec laquelle il nous ne faudrait surtout pas confondre le monisme neutre, soit le dualisme d'aspect.

Le deuxième chapitre porte quant à lui directement sur la philosophie de l'esprit de Russell. La première section se consacre à l'étape préalable à sa souscription pleine au monisme neutre, soit celle de son œuvre *The Analysis of Mind*, publiée en 1921. Nous verrons que loin d'affirmer une perspective moniste, l'approche empruntée par le philosophe gallois dans cet ouvrage correspond plutôt à un pluralisme ontologique. Plus encore, le caractère neutre du seul type d'entités à le posséder, à savoir les sensations, n'est que l'effet d'une double incidence des lois physiques et psychologiques, ce qui fait de leur neutralité une propriété purement relationnelle. Malgré ces divergences notables, cette section montre qu'il est possible de retracer dans ses travaux initiaux des éléments qui anticipent le monisme neutre, que Russell embrassera plus explicitement quelques années plus tard.

Dans la dernière section de ce même chapitre, nous sautons à pieds joints dans la théorie russellienne que nous jugeons authentiquement représentative du monisme neutre. En puisant dans des textes qui illustrent autant la formulation initiale de sa position que sa conception mature, nous présentons son monisme neutre en l'analysant selon trois axes. Le premier traite des seules entités particulières qui sont d'ores et déjà censées constituer le fondement neutre de l'ontologie russellienne, à savoir les événements. La taxonomie tripartite d'événements ainsi que la construction des phénomènes mentaux et physiques érigée sur celle-là sont l'objet principal autour duquel tourne le deuxième axe de notre analyse. Pour terminer, nous analyserons le mécanisme de la perception à la lumière de la théorie causale que Russell défend. Comme nous le verrons, celui-ci témoigne de la persistance du dualisme nomologique qu'on rencontrait déjà antérieurement dans son œuvre. À la fin de notre analyse, nous serons capables de tirer les composantes essentielles de ce qui constitue le monisme neutre qu'on peut aussi appeler « monisme russellien standard ».

Quoique l'organisation du chapitre précédent ait été assujettie au déploiement chronologique de la pensée russellienne, l'approche générale empruntée n'est ni exclusivement ni principalement historiciste. Une fois assises les bases du monisme du Russell tardif, la tâche visée par le troisième chapitre concerne l'explicitation du monisme neutre. Dans un premier temps, nous formulons une définition positive et générale de cette approche grâce à un processus d'abstraction et d'épuration

de la théorie russellienne. Nous en tirerons notamment trois thèses, qui serviront à démarquer le monisme russellien d'autres approches apparentées. Nous poursuivrons ensuite notre analyse en comparant le monisme russellien explicitement à deux ensembles de théories avec lesquelles il présente plusieurs points de convergence. D'abord, il est comparé aux dualismes d'aspect, qui ont aussi pour point de départ l'idée de neutralité, mais qui se distinguent néanmoins du monisme du fait que la neutralité est comprise comme la présence intrinsèque et simultanée des aspects physique et mental dans la même entité. La comparaison se poursuit ensuite en étudiant la vision panpsychiste, par rapport à laquelle le monisme neutre doit clairement se démarquer s'il est censé constituer une troisième voie aux côtés du physicalisme réductionniste et de l'idéalisme. Enfin, nous nous occupons de présenter et de discuter quelques objections adressées à l'approche sous examen.

Quant au quatrième chapitre, il est réservé à l'exploration de deux modèles théoriques contemporains érigés sur le fondement du monisme neutre ou russellien. Outre le panprotopsychie, qui a explicitement été présenté comme une déclinaison du monisme neutre, nous nous intéresserons également à une perspective provenant directement des sciences : la théorie de l'ordre implicite du physicien David Bohm. L'idée à l'arrière-plan de cette brève excursion est de stimuler davantage la réflexion et, pourquoi pas, l'imagination, espérant ainsi contribuer positivement au débat philosophique autour du monisme neutre.

1. Précurseurs et antécédents directs du monisme neutre

Loin de s'agir d'un compte rendu exhaustif, ce chapitre se contente d'aborder les théories de quatre penseurs que nous jugeons les plus pertinents pour l'apparition et le développement du monisme neutre. Nous commençons notre analyse en nous penchant sur les travaux de Baruch Spinoza, philosophe moderne et défenseur d'une doctrine qui peut s'apparenter au dualisme d'aspect, qui, comme le monisme neutre, est une posture intermédiaire entre l'idéalisme et le physicalisme. Nous nous tournerons ensuite vers la philosophie de Gottlieb Leibniz, qui a introduit l'idée de propriétés dispositionnelles fondées sur des propriétés dites catégorielles. En montrant son insatisfaction à l'égard d'une vision exclusivement mécaniciste de la connaissance scientifique, nous verrons comment Leibniz a jeté les bases de l'une des thèses constituant le noyau du monisme neutre. Enfin, nous nous pencherons sur la thèse du parallélisme du physique et du psychique d'Ernst Mach et l'empirisme radical de William James, deux contemporains de Russell.

1.1. Baruch Spinoza : *natura naturans et natura naturata*, le naturalisme ontologique et l'approche neutraliste

La doctrine de Baruch Spinoza, philosophe rationaliste du milieu du XVII^e siècle, est souvent considérée comme l'antécédent lointain du monisme neutre. Le naturalisme ontologique de Spinoza est certainement l'un des aspects de sa philosophie ayant le plus clairement motivé cette appréciation. Le naturalisme ontologique est une posture philosophique qui a pour point de départ l'affirmation selon laquelle la nature serait la seule réalité existante, excluant par là même d'emblée la possibilité d'un univers peuplé d'entités assujetties à des forces surnaturelles. En ce sens, le naturalisme spinoziste s'oppose aux approches théologiques et téléologiques qui étaient alors dominantes à son époque. Comme il ressortira ci-après, cette attitude se retrouve aussi ultérieurement dans le phénomène de scientification progressive de la rationalité qui a imprégné jusqu'à la façon même de faire de la philosophie, surtout à partir des dernières décennies du XIX^e siècle. C'est ainsi qu'on peut reconnaître cette veine naturaliste dans le développement de la thèse machienne du parallélisme des domaines psychique et physique, dans la doctrine de l'empirisme radical de William James et, en dernière instance, dans le monisme neutre russellien.

Dans le naturalisme de Spinoza, le concept de nature joue un rôle fondamental, encore plus important que celui de divinité, car celui-là exprime de manière plus compréhensive tout ce qui existe. Ce n'est pas pour rien qu'on a porté l'attention sur l'élection par le philosophe du mot « nature » comme le terme de référence pour désigner les manifestations du réel. Les expressions *natura naturans* et *natura naturata*, employées par Spinoza dans son *Éthique*¹, sont bien connues. Alors que la première renvoie à la nature conçue comme la substance divine avec ses attributs infinis, c'est-à-dire « ce que la raison conçoit dans la substance comme constituant son essence² », la deuxième, en revanche, réfère à la nature dans la perspective de ses modes ou de ses affections, lesquels manquent d'essence propre et sont contingents. En aucune façon, il faut le souligner, il ne s'agit de deux entités ou de substances différentes. C'est pourquoi nous sommes ici confrontés à un monisme ontologique clair : il n'y a, selon Spinoza, qu'une seule réalité fondamentale, en l'occurrence Dieu, c'est-à-dire la substance dans laquelle toutes les choses « se donnent » ou se manifestent au monde ; d'où le qualificatif de « panenthéiste » qu'a reçu à juste titre cette doctrine.

On pourrait ainsi penser qu'une relation d'identité entre la divinité et la nature ne fait aucun doute dans son œuvre. Une telle conclusion semble s'imposer au moment où, plus loin dans la quatrième partie de l'*Éthique*, Spinoza énonce sa phrase célèbre « Dieu ou la nature » (*Deus sive natura*³). Si cette phrase fait preuve de la veine naturaliste de sa philosophie – celle-là même qui connaîtra son essor grâce aux penseurs tenus traditionnellement comme représentants par excellence du monisme neutre comme Ernst Mach, William James et Bertrand Russell – il serait cependant précipité de conclure que la divinité spinoziste s'assimile nécessairement à l'ensemble des modes ou affections qui découlent de ses attributs. D'une part, si tel était le cas, il n'y aurait aucun sens à établir la distinction entre *natura naturans* et *natura naturata*, laquelle est basée sur le caractère nécessaire et infini de l'une et sur le caractère contingent et fini de l'autre. Partant de cette constatation, il semble que Dieu s'identifie plutôt avec la première expression, tandis que la deuxième renvoie à l'ensemble des phénomènes de l'esprit et de la matière. D'autre part, à cette identité entre la nature et Dieu, il faut ajouter celle de substance, laquelle ne peut être qu'une, à la

¹ Spinoza, Baruch. (1677). *Éthique*. Première partie, proposition 29, scholie. Dans *Œuvres de Spinoza* - 2e série, texte établi et traduit par É. Saisset, Paris : Charpentier, 1842, p. 31.

² Ibid. Première partie, définition 4, p. 5.

³ Ibid. Quatrième partie, préface, p. 170.

différence de l'ontologie cartésienne. Il s'ensuit que Spinoza endosse une espèce de monisme ontologique qu'il est maintenant convenu d'appeler « monisme d'instances ou d'occurrences », caractérisé par le postulat d'une seule entité ou réalité ontologique. Par contraste, l'empirisme radical de James, de même que le monisme de Russell sont des monismes qu'on dit de « types », au sens où il existe non pas une seule entité, mais un type ou une classe unique d'entités, les expériences pures et les événements, respectivement.

La divinité ou la substance spinoziste possède des attributs infinis. Toutefois, de tous les attributs qui existent, l'homme est uniquement capable d'accéder à deux de ceux-ci : l'étendue et la pensée. Chez l'homme, ces attributs se manifestent à travers deux modes : le corps et l'esprit. Cela étant dit, certaines précisions s'imposent. D'abord, l'idée que les domaines du physique et du psychique constituent des attributs d'un substrat unique nous amène à considérer la doctrine de Spinoza comme un *dualisme d'aspect*. Quoiqu'il partage avec le monisme neutre l'idée de neutralité de la réalité fondamentale, il présente aussi des différences importantes, car dans le dualisme d'aspect concourent un monisme ontologique et un dualisme épistémologique⁴. En d'autres mots, la séparation entre les aspects physique et mental tient exclusivement à une question de perspective et non de nature. Deuxièmement, le rapport qui existe entre cette substance unique et les phénomènes de l'esprit et de la matière ne saurait être qu'en relation d'expression immanente. Autrement dit, il n'y a pas lieu de parler d'émergence ou de causalité ici ; il s'agit plutôt de voir que ceux-ci sont des manifestations particulières de celle-là. La conclusion à en tirer est simple : il n'y a aucune solution de continuité ontologique entre la *natura naturans* et la *natura naturata*, puisque la deuxième n'est ni plus ni moins que la prolongation ou l'expression de la première.

Nonobstant les différences évidentes, la doctrine spinoziste constitue le premier maillon d'une longue chaîne naturaliste, bien que non physicaliste ou réductionniste, qui aboutirait au monisme neutre qu'on associe à Russell et à ses versions contemporaines ; d'où son importance historique pour notre propos.

⁴ Les différences entre le monisme neutre et le dualisme d'aspect seront traitées plus extensivement dans la sous-section 3.2.1. du présent travail.

1.2. Gottlieb Leibniz : la subordination catégorielle et le structuralisme de la physique

Tandis que Spinoza postule l'existence d'une seule substance et, de ce fait, s'éloigne de la tripartition ontologique cartésienne, Gottlieb Leibniz attribue de la substantialité à une pluralité d'entités simples ou atomiques : les monades. Conformément à l'ontologie leibnizienne, ces substances sont fondamentales, c'est-à-dire sans étendue et parfaitement autonomes. Elles sont néanmoins de nature très différente et se transforment en permanence selon une *vis repraesentative* ou une force primitive qui, selon l'image de Leibniz, émerge de leurs entrailles. L'entité non physique qu'est la monade détient donc un principe intérieur qui agit directement sur la faculté de percevoir et qui fait le passage d'une perception à une autre d'après un élan nommé « appétition ». Bien que toute monade possède cette faculté, Leibniz précise que chacune d'elles reflète la réalité d'une manière diverse, car il existe des monades capables de percevoir d'une façon plus (ou moins) claire qui leur est propre. Ainsi, chez les êtres humains, dont les monades jouissent de raison et de mémoire, au-delà de la simple faculté de percevoir, le philosophe leur attribue plutôt un pouvoir d'aperception⁵. En tout état de cause, Leibniz affirme au paragraphe 12 de la *Monadologie* que la faculté de percevoir s'identifie précisément à la différence interne entre une monade et une autre qui rend possible « la spécification et la variété des substances simples ». Il s'ensuit que les perceptions des monades doivent être assimilées à leurs propriétés *intrinsèques absolues*, c'est-à-dire aux propriétés qui « accordent le caractère substantiel à toute entité substantielle⁶ ». La perception apparaît de ce fait comme le principe d'individuation.

Dans cette perspective, il semble que l'univers soit composé d'entités possédant des propriétés mentales, thèse qui impliquerait dernièrement une position panpsychiste⁷. En effet, si les propriétés intrinsèques absolues de tout ce qui existe s'assimilent à des états perceptuels, la

⁵ Leibniz, Gottlieb. (1714). *La Monadologie*. §11-15. Dans *Œuvres de Leibniz - 2e série*, Paris : Charpentier, 1842, pp. 392-393.

⁶ Pereboom, Derk, « Russellian Monism and Absolutely Intrinsic Properties », dans Kriegel, Uriah (Dir.), *Current Controversies in Philosophy of Mind*. New York : Routledge, 2014, p. 51. En ce qui suit, nous emploierons notre propre traduction de l'anglais (y compris la transcription des textes originaux, le cas échéant).

⁷ Ibid., p. 55.

mentalité doit être un phénomène omniprésent. Cependant, de manière plus pertinente à nos fins, la référence précédente à la *Monadologie* met surtout en évidence une liaison indubitable avec la tradition russellienne, et ce, pour au moins deux raisons. Premièrement, cette œuvre anticipe une thèse fondamentale du monisme russellien, selon laquelle il y aurait un rapport intime entre les propriétés intrinsèques et phénoménales. Deuxièmement, le monisme russellien souscrit à la thèse leibnizienne de subordination catégorique, selon laquelle les propriétés intrinsèques de toutes les entités constituent le fondement ontologique des propriétés extrinsèques ou relationnelles. Autrement dit, les choses entretiennent des relations entre elles uniquement en vertu de la possession de leurs propriétés non relationnelles, ce qui implique une sorte de réductionnisme à ces dernières⁸.

À la lumière de cette interprétation, on peut affirmer que les propriétés extrinsèques *surviennent* sur les propriétés non relationnelles. De façon plus prudente, mais aussi plausible, on peut aussi affirmer que ce en quoi un objet consiste ne s'épuise pas dans la pure énumération de ses propriétés relationnelles. Ce n'est pas pour rien que Leibniz soutient qu'il est impossible de rendre compte des états mentaux à partir d'explications de type mécaniste ou, en termes contemporains, de type structurel, anticipant ainsi l'argument antiréductionniste de la concevabilité :

On est obligé d'ailleurs de confesser que la Perception et ce qui en dépend, est inexplicable par des raisons mécaniques, c'est-à-dire par les figures et par les mouvements. Et feignant qu'il y ait une Machine, dont la structure fasse penser, sentir, avoir perception ; on pourra la concevoir agrandie en conservant les mêmes proportions, en sorte qu'on y puisse entrer, comme dans un moulin. Et cela posé, on ne trouvera en la visitant au dedans, que des pièces, qui poussent les unes les autres, et jamais de quoi expliquer une perception⁹.

À plus grande échelle, force est donc de constater que toute description qui fait seulement appel aux rapports entre les choses ne saurait être qu'une description partielle et incomplète de la réalité.

⁸ Même si l'interprétation réductionniste de la thèse de subordination de Leibniz peut faire débat, elle est défendue par Russell lui-même. Voir Jauernig, Anja. (2010). « Disentangling Leibniz's Views on Relations and Extrinsic Denominations ». *Journal of the History of Philosophy*, 48: 2, p. 172.

⁹ Leibniz, Gottlieb. Op. cit., §17, p. 397.

Cette idée, comme on le verra au troisième chapitre, constitue précisément le noyau d'une autre des thèses de départ du monisme russellien, à savoir la thèse du structuralisme de la physique, qui serait plus clairement définie à partir de la théorie formulée par Russell.

1.3. Ernst Mach : le parallélisme du psychique et du physique

La présente sous-section est consacrée au premier des penseurs intégrant la réputée triade initiatrice du monisme neutre, Ernst Mach (1838-1916). Le scientifique d'origine autrichienne, célèbre pour ses contributions à la physique, s'est distingué dans la recherche physiologique et psychologique, ce qui l'a conduit à une vision holistique exprimée par une posture philosophique moniste. Cette position se reflète à travers de nombreux écrits, dont *The Analysis of Sensations and the Relation of the Physical to the Psychical* (1886), sans doute son écrit le plus complet qui est disponible en langue non allemande. La théorie philosophique de Mach soutient plusieurs des thèses qui seront par la suite développées dans l'empirisme radical du psychologue américain William James et, ultérieurement, par Bertrand Russell. Parmi ces thèses, on trouve, d'abord, l'idée centrale de la neutralité des éléments fondamentaux de la réalité que Mach appelle « sensations ». Le caractère neutre des sensations, bien entendu, signifie que celles-ci ne sauraient s'identifier exclusivement ni avec la matérialité des objets physiques ni avec la mentalité des phénomènes psychiques. Il s'ensuit que les constituants élémentaires des deux ordres doivent plutôt être envisagés d'après des différences purement fonctionnelles ou relationnelles. Ensuite, l'insuffisance de la physique, c'est-à-dire son incapacité à épuiser l'objet d'étude de la psychologie constitue une autre idée qui rappelle Russell et son structuralisme de la science physique. Enfin, une telle perspective a de grandes implications sur notre conception de l'ego ou de la conscience en tant qu'entité dotée d'autonomie et de substantialité. En ce sens, la thèse machienne concernant le caractère fictif et non substantiel de l'ego, d'influence humienne, constitue une autre des idées qui ressurgiront des années plus tard chez James et Russell.

Au fond de toute l'entreprise intellectuelle de Mach, on trouve une motivation unificatrice de toutes les branches de la connaissance qui trouve son point d'achoppement dans le monisme qu'il défend ; d'où ses incursions à l'extérieur de son domaine de spécialité, la physique. Également, son monisme représente un moyen d'échapper à l'alternative binaire traditionnelle du

matérialisme et de l'idéalisme puisqu'il se situe « à mi-chemin » de ceux-ci. Il est, en ce sens, « neutre ». Cette aspiration, toutefois, n'a pas été toujours évidente, et elle a déjà été interprétée comme la manifestation d'une position biaisée, empreinte de phénoménisme¹⁰. L'accusation vise surtout sa conception des « sensations ». Loin d'exprimer une réelle neutralité, les sensations seraient à vrai dire l'expression d'une conception « réductionniste », en ce sens qu'elles visent à rendre compte des objets physiques en fonction d'entités psychologiques ou mentales. Dans cette optique, la théorie de Mach ne pourrait être qualifiée différemment de toute autre doctrine idéaliste.

À notre avis, cette interprétation est injuste. Il est vrai que, dans *The Analysis of Sensations*, Mach affirme que « le monde consiste seulement en nos sensations¹¹. » Cependant, à la lumière du paragraphe précédent, il n'est plus possible de prendre les sensations pour les entités psychologiques classiques. Pour bien comprendre, il faut se référer à la suite du même fragment, dans lequel Mach soutient que ces éléments constituent la *seule* chose de laquelle on peut tirer une connaissance. Ainsi, non seulement nos connaissances ordinaires, mais le corpus de toutes les disciplines scientifiques se construisent sur la base des sensations. Bref, les sensations sont le seul moyen à travers lequel on accède au monde, et c'est dans le même sens qu'il faudrait interpréter la citation précédente. On pourrait penser que le fait d'appeler ces constituants de base « éléments » au lieu de « sensations », comme Mach lui-même reconnaît, aurait sans doute prêté à moins d'équivoques. Certes, les deux dénominations sont interchangeables jusqu'à un certain point, mais la différence réside dans la connotation qu'évoque le terme « sensation », renvoyant aux relations fonctionnelles entretenues par les éléments dans un processus perceptuel¹². Il s'agit donc toujours des mêmes constituants élémentaires, mais considérés dans la perspective de leur dépendance fonctionnelle à un sujet percevant.

¹⁰ Banks, Erik. (2014). *The Realistic Empiricism of Mach, James, and Russell. Neutral Monism Reconciled*. Cambridge, U.K.: Cambridge University Press, pp. 30-31.

¹¹ Mach, Ernst. (1886/1914). *The Analysis of Sensations and the relation of the physical to the psychological*. Chicago: The Open Court Publishing Company, p. 12.

¹² Ibid., p. 16. « In what follows, wherever the reader finds the terms "Sensation", "Sensation-complex", used alongside of or instead of the expressions "element", "complex of elements" it must be borne in mind that it is only in the connexion and relation in question, only in their functional dependence, that the elements are sensations. (...) We use the additional term "sensations" to describe the elements, because people are much more familiar with the elements in questions *as* sensations (colors, sounds, pressures, spaces, times, etc.) ».

Cependant, on peut s'interroger sur la nature de ces existences concrètes et simples, particulièrement à l'égard de la neutralité qu'on leur attribue. Il est vrai que Mach identifie d'emblée ces éléments aux qualités sensorielles, même celles qui sont associées à notre perception de l'espace et du temps¹³, ainsi qu'aux différents états mentaux. Néanmoins, leur caractère neutre nous empêche de les considérer comme étant des qualités secondaires qui dépendraient de l'esprit¹⁴. De la même manière, le scientifique montre clairement qu'il ne s'agit d'aucune réalité ultime ou entité substantielle par rapport à laquelle les phénomènes psychiques et les objets physiques constituent de pures apparences. Malgré l'accent mis sur le caractère uniquement épistémologique des différences entre le physique et le mental, ce point de vue contraste avec des théories philosophiques telles que le dualisme d'aspect. Dans le même ordre d'idées, le scientifique précise également que sa conception ne possède aucun arrière-plan métaphysique, mais que celle-ci « correspond seulement à la généralisation des expériences¹⁵. » En somme, il n'existe aucun *tertium quid*. Il y a plutôt des ensembles d'éléments simples et concrets qui s'organisent de plusieurs manières en donnant lieu aux domaines mental et matériel sans qu'il soit possible de parler d'émergence ou de causalité. La neutralité des sensations est donc uniquement une façon de les renvoyer à une localisation intermédiaire dans le spectre ontologique sans pour autant que cela implique la dominance de l'une ou l'autre des extrémités. Mis à part les élucubrations métaphysiques, donc, les éléments sont neutres parce que leur appréhension comme des phénomènes physiques ou comme des réalités matérielles dépend entièrement de l'optique dans laquelle on les voit.

La transition de la neutralité et de la simplicité caractéristiques des éléments à la partialité et la complexité du mental et du matériel est ainsi le résultat d'un phénomène d'association. Mach répartit les éléments en trois groupes fonctionnels d'après un critère qui répond au type de complexe engendré¹⁶. Pour autant, il ne s'agit pas de différentes espèces d'éléments qui, en vertu de leurs différences qualitatives, donnent lieu aux différents complexes. Au contraire, il s'agit

¹³ Ibid., pp. 29-30.

¹⁴ Banks, Erik. Op. cit., p. 32.

¹⁵ Mach, Ernst. Op. cit., pp. 60-61.

¹⁶ Ibid., pp. 8-9.

toujours de la même catégorie d'unités simples et concrètes. On a ainsi un premier groupe qu'on désigne à l'aide des lettres A, B, C..., soit les faits primaires composant les objets physiques et « le monde de la matière », associés normalement aux qualités physiques comme « les couleurs, les sons, les températures, les pressions, les espaces, les temps et le reste (...) reliés les uns les autres de plusieurs façons¹⁷. » Nos corps, en tant que composés de matière, sont des complexes façonnés à partir des mêmes éléments constituants, bien que leur caractère évidemment particulier justifie une classification différente que Mach désigne avec la série K, L, M... Finalement, le troisième groupe est composé de tout ce qu'on identifie avec les états mentaux : les phénomènes cognitifs, volitifs et mnésiques, les dispositions et les images. Dans ce cas, l'auteur leur assigne la série : α , β , γ , à tout ce qui relève de l'ego ou de la conscience.

Mach précise qu'une analyse plus détaillée de n'importe quel des complexes mentionnés nous révélerait l'homogénéité et la participation duale de ses éléments constituants dans les domaines de l'esprit et de la matière¹⁸. Dans ces circonstances, les différences apparemment irréconciliables qu'on voit entre les objets matériels et les réalités plus éthérées de la psyché se résument à une question de pure apparence ou de *perspective*. Il faut rappeler qu'il s'agit en réalité de manières différentes de structurer et de relier fonctionnellement des éléments ultimement neutres. Au bout du compte, toute différence entre l'un et l'autre domaine doit être comprise dans un sens strictement épistémologique et non ontologique¹⁹.

En effet, la conception machienne repose sur l'observation des expériences à la lumière d'un principe recteur et d'une règle heuristique, à savoir le « principe du plein parallélisme du psychique et du physique²⁰ ». Ce parallélisme nous rappelle qu'autant les objets matériels que les phénomènes de la conscience découlent intégralement des manières diverses d'organisation des éléments, d'où le fait que toute combinaison fonctionnelle des sensations est une condition nécessaire et suffisante pour les créer et les façonner. Ainsi, s'il s'agit de la constitution des objets, il n'est pas nécessaire d'ajouter une composante afin de les englober et de les fonder. En d'autres mots, tout ce qu'on

¹⁷ Ibid., p. 2.

¹⁸ Ibid., pp. 14, 20-21.

¹⁹ Ibid., pp. 17-18.

²⁰ Ibid., chap. IV, §3 p. 60 et ss.

perçoit comme une partie du « mobilier » ontologique du monde ne constitue pas quelque chose qui est situé au-delà et en dehors de ses attributs²¹. Toutefois, il faut alors se demander pourquoi les objets semblent exhiber des apparences de solidité et de permanence relative dans notre interaction quotidienne. La solution de Mach est en deux temps : elle fait appel, d'une part, à la prolifération d'éléments présents dans un certain complexe et, d'une autre part, au caractère diachronique des changements survenus dans la succession de ces mêmes éléments²². Ainsi, peu importe si un objet semble simple, celui-ci possède une panoplie de propriétés ou d'attributs (petit ou grand, mou ou rugueux, etc.) qui changent de manière progressive et irrégulière. L'effet d'une telle situation est la possibilité qu'un objet soit identifié comme le même objet et non comme un autre en dépit du caractère périssable et mutable de ses éléments constitutifs.

Le même raisonnement s'impose pour ce qu'on considère comme le plus cher, à savoir notre identité personnelle ou l'ego. D'un côté, Mach nous informe qu'à l'instar de ce qui arrive avec les objets physiques, le « je » n'est rien en dehors du complexe d'éléments qui le constituent. C'est pourquoi la conscience est considérée par Mach comme une unité à caractère éminemment pratique, un instrument utile en quelque sorte. Il s'ensuit qu'une personne ne peut constituer ni une entité définie et immuable ni, de manière encore plus improbable, un substrat auquel les propriétés adhèrent et les accidents arrivent. Au contraire, la conscience individuelle est une étiquette pour un complexe de sensations en mouvement et en mutation perpétuels, tels que des émotions, des souvenirs, des images et d'autres éléments qui composent la scène mentale de manière fugace :

The primary fact is not the ego, but the elements (sensations) (...) The elements constitute the I. *I* have the sensation green, signifies that the element green occurs in a given complex of other elements (sensations, memories). When *I* cease to have the sensation green, when *I* die, then the elements no longer occur in the ordinary, familiar association. That is all. Only an ideal mental-economical unity, not a real unity, has ceased to exist²³.

Mach est conscient, néanmoins, de la tendance lourde à considérer l'ego comme une substance qui résisterait à l'analyse. Conséquemment, il est commun d'affirmer que si la conscience n'était qu'un

²¹ Ibid., pp. 6-7.

²² Ibid., p. 2.

²³ Ibid., pp. 23-24.

complexe d'éléments, il n'y aurait personne pour en faire l'expérience. Or, pour le scientifique, la question n'a pas de sens, puisque le sujet est précisément « construit à partir des sensations et, une fois déjà construit, il est vrai, le sujet réagit à son tour sur les sensations²⁴. » Pour ces motifs, l'insistance sur la postulation de l'existence d'une entité spirituelle ou mentale indépendante nous entraîne dans le dilemme entre devoir rendre compte d'un monde inconnu et surnaturel et parvenir à une position solipsiste. L'adoption du principe neutraliste du parallélisme est le seul moyen d'y échapper.

Par ailleurs, l'impermanence de l'ego n'affaiblit pas la continuité de l'identité personnelle, de la même façon dont la mutabilité des objets physiques n'empêche pas leur identification répétée. Le principe est ici le même, à savoir la reconnaissance d'une pluralité d'éléments constituants et du changement graduel de leur agencement suffit pour que l'identité soit maintenue :

My friend may put on a different coat. His countenance may assume a serious or a cheerful expression. His complexion, under the effects of light or emotion, may change. His shape may be altered by motion, or be definitely changed. Yet the number of the permanent features presented, compared with the number of the gradual alterations, is always so great, that the latter may be overlooked. It is the same friend with whom I take my daily walk²⁵.

Il est à noter que cette conception déconstructiviste de l'ego définit la marche à suivre autant pour l'empirisme radical de James que pour le monisme russellien. À notre avis, les correspondances les plus claires se trouvent surtout dans la première des deux théories. Comme on le verra dans la prochaine section, il existe plusieurs points en commun entre elles en plus de la négation du caractère ultime et substantiel de la conscience. On peut ainsi parler de ressemblances dans leur conception de la neutralité et du dualisme épistémologique qu'elle implique, de la carence d'un arrière-plan métaphysique pour les éléments et de l'accent mis sur le caractère empirique de leurs analyses philosophiques. En contrepartie, le parallélisme du psychique et du physique chez Mach semble pencher davantage vers une posture proche du physicalisme, ce qui est compréhensible étant donné la veine physico-mathématique dans laquelle

²⁴ Ibid., p. 26. « It is out of sensations that the subject is built up, and, once built up, no doubt the subject reacts in turn on the sensations. »

²⁵ Ibid., p. 2.

il s'inscrit. Ainsi, il n'y a pas de références à la formulation explicite de lois psychologiques à caractère irréductible régissant l'organisation et la dynamique des sensations comme chez James. De ce fait, la doctrine machienne semble plutôt soutenir l'attribution d'une nature physiologique aux sensations lorsqu'elles ne sont plus jugées neutres²⁶, position qui s'oppose diamétralement à l'accusation de ses critiques contemporains, qui voient là-dedans un relent d'idéalisme. Dans tous les cas, les sensations ou, plus généralement, les éléments ne possèdent aucun attribut mental intrinsèque.

1.4. William James : la perspective psychologique et l'empirisme radical

Il ne fait aucun doute qu'en s'inspirant des spéculations philosophiques d'Ernst Mach, William James (1842-1910), psychologue et philosophe américain, défenseur du pragmatisme, développe une approche qui tente de résoudre le problème corps-esprit. Les premières lueurs de cette théorie se laissent repérer dans sa célèbre œuvre *The Principles of Psychology* (1890), mais c'est dans une série d'articles subséquents que sa pensée se déploie de manière plus remarquable. On pense notamment à deux publications : « Does Consciousness Exist » et « A World of Pure Experience », tous les deux apparus dans le premier volume du *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods* (1904). En gros, James part de l'hypothèse de l'inexistence de la conscience, du moins en tant qu'*entité substantielle*, pour passer à une conception radicale selon laquelle la conscience n'est qu'un complexe de relations qui ne correspondraient exclusivement ni au domaine physique ni au domaine psychique. Il s'agit d'une idée qui découle de sa critique du représentationnalisme en théorie de la perception, à laquelle il oppose sa conception d'un accès direct à une réalité extérieure, qui partagerait une unité de nature avec l'esprit. Ce faisant, James jetait les bases de sa conception neutraliste, qu'il nomme « empirisme radical ».

La persistance de la dichotomie corps-esprit dans la pensée ordinaire, reprise et soutenue jusqu'à un certain point par la tradition philosophique, est si fortement ancrée qu'aucune solution n'est même en vue. La définition exacte de chacun des termes de la relation est loin d'être

²⁶ Ibid., p. 63.

homogène et leur poids relatif dans l'équation très variable. Dans la vision kantienne, sur laquelle la vision moderne se base en partie, on a assigné l'étiquette d'« ego transcendantal » à la composante mentale en lui conférant le caractère de simple idée, peut-être utile pour la raison pratique, mais dépourvue de toute valeur cognitive. La conséquence d'un tel mouvement théorique, affirme James, a été la réduction de la conscience à la vérification du fait qu'un objet peut être connu.

La conscience est ainsi devenue avec le temps une chose impersonnelle à la lumière de laquelle les faits prennent leur place dans la réalité, la contrepartie subjective du monde extérieur. Elle tient ainsi le rôle d'une authentique « nécessité épistémologique²⁷ », motivant l'élaboration d'une philosophie dualiste. Le recours dualiste à une entité substantielle est donc une stratégie consistant à ajouter quelque chose au contenu d'une expérience dans le but d'expliquer que ce contenu puisse être rapporté ou connu. Certes, à la teneur du discours dualiste standard, les choses existent en soi, mais elles ont besoin d'autres choses pour se manifester. De ce fait, on parle des premières comme des objets et des dernières comme des sujets. Dans ces circonstances, une expérience est essentiellement une réalité bipartite et bipolaire de laquelle il est possible d'extraire, par le biais d'une opération de soustraction, soit le contenu objectif soit la structure subjective. D'après une métaphore révélatrice utilisée par James, les expériences peuvent être vues à la lumière de la pensée dualiste comme les couleurs avec lesquelles la toile du monde est peinte²⁸. Si l'on s'en tient de prime abord à leurs compositions, on voit qu'il existe le pigment, qui est analogue au contenu de l'expérience. Ensuite, on a le matériau véhiculant la couleur, disons, l'huile de lin qui est analogue à la conscience ou à un état mental. En principe, il serait possible de dissocier l'un ou l'autre élément utilisé dans l'art pictural, de même qu'il serait possible de faire la distinction entre les deux composantes de toute expérience. James nous rappelle, pourtant, qu'il existe des cas limites dans lesquels la frontière entre l'objectivité et la subjectivité devient plus floue jusqu'au point de ne plus être reconnaissable.

²⁷ James, William. (1904). « Does Consciousness Exist? ». *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 1: 18, p. 479.

²⁸ Ibid., p. 479-480.

Effectivement, James fait référence au domaine des valeurs ou des « appréciations » comme constituant une classe d'expériences qui défie et met en question le cadre dualiste. La particularité des appréciations réside dans leur caractère ambigu et nébuleux, sans appartenance claire et distincte ni au monde interne ni à la réalité objective, mais qui se manifeste néanmoins à travers le langage moral et esthétique. Ainsi, il revient au même de dire qu'« on a fait l'expérience d'un objet désagréable » que l'affirmation d'« avoir eu une expérience désagréable²⁹ ». La sphère des valeurs n'est pas la seule à vérifier l'ambiguïté inscrite dans la nature des phénomènes de l'expérience. On pourrait d'emblée penser aux qualités secondaires. Cependant, qu'est-ce qui pourrait catégoriquement entraver l'inclusion des qualités primaires, telles que la masse et la figure, au domaine de la psyché comme le veut l'idéalisme ? De même, qu'est-ce qui pourrait nier le caractère physique, ou, disons, « réel » de tout ce dont on fait l'expérience dans le sommeil ou dans l'imagination ? Ces considérations amènent James à se démarquer du dualisme dominant et à soutenir, à l'opposé, que la duplicité expérientielle n'est qu'une chimère, une illusion.

Une question demeure : comment expliquer l'unité de nature de l'expérience en vue de la persistante asymétrie entre l'objet connu et le sujet cogitant ? Avant d'y répondre, il est nécessaire de recourir à l'idée de « contexte ». Toute expérience implique la coexistence d'innombrables relations dans l'espace et dans le temps entre plusieurs éléments formant un même réseau qui définit un certain contexte. Il y a un type de réseau qu'on peut indifféremment appeler « pensée », « état mental » ou « conscience ». Parallèlement, d'autres réseaux sont englobés sous la dénomination de « chose » ou « contenu objectif³⁰ ». La complexité du phénomène expérientiel se manifeste dans la richesse autant de l'amplitude spatiale et l'abondance de relations entre des éléments que dans les « histoires » et les « biographies » correspondant à chacun de ces contextes, physique et mental, respectivement. Néanmoins, une expérience ne cesse jamais de constituer un phénomène unitaire, puisqu'elle est indivisible dans n'importe lequel de ces deux termes classiques. Encore une fois, James a recours à l'analogie de la peinture pour illustrer cette idée. Ainsi, la peinture peut être considérée comme une marchandise si elle se trouve dans une bouteille.

²⁹ Ibid., p. 490.

³⁰ Ibid., p. 480. « [D]oes a given undivided portion of experience, taken in one context of associates, play the part of a knower, of a state of mind, of "consciousness"; while in a different context the same undivided bit of experience plays the part of the thing known, of an objective "content". »

En revanche, si elle se trouve déployée sur la toile, elle peut être vue comme une représentation picturale possédant une fonction spirituelle³¹. Il est donc évident que le contenu de nos pensées et nos pensées elles-mêmes ne sont pas de répliques éthérées de morceaux appartenant audit « monde réel », mais elles *sont* des parties de ce monde. La différence apparente réside donc dans le fait qu'elles sont associées à un groupe distinct d'éléments, et lesdits éléments concernent tout ce qu'on identifie comme des émotions, des souvenirs, des images et des représentations.

Quant à la nature des éléments qui composent nos expériences et soutiennent les domaines mental et physique, on peut invoquer le concept jamesien des « expériences pures ». De prime abord, les expériences pures renvoient à la sorte de composantes universelles et fondamentales de tout ce qui existe, se constituant comme « un simple “ceci” » préalable à toute qualification dans les termes de sujet et d'objet³². Ensuite, ce sont des existences simples et neutres qui se relient entre elles pour donner lieu à des expériences pures à des échelles majeures. Leur simplicité repose sur leur nature en tant qu'existences ou actualités, privées de parties, spatiales et temporelles. Elle a trait à leur incapacité à nous fournir une perspective holistique des objets et de l'expérience totale. Malgré leur asymétrie apparente, la simplicité s'exprime par la remarquable correspondance entre les attributs du mental et du physique. Depuis Descartes, l'étendue se considère un attribut exclusif des objets du monde, justifiant la dénomination de *res extensa* par opposition à la *res cogitans*, la chose pensante. James poursuit une approche différente, car il n'y a selon lui aucun sens à nier à l'esprit les attributs couverts par la notion d'étendue. Dans cette optique, il y a une extension, disons « réelle » et une extension « subjective » de tous les attributs. Ainsi, des propriétés telles que la pesanteur, la grandeur, la divisibilité ou la solidité sont, selon James, également présentes dans le domaine de la pensée³³. Autrement, il ne saurait y avoir de rapport approprié entre la pensée d'un certain objet et l'objet lui-même. Bref, il n'existe donc pas

³¹ Ibid., p. 480.

³² Ibid., p. 485. « The instant field of the present moment is at all times what I call the “pure” experience. It is only virtually or potentially either object or subject as yet. For the time being, it is plain, unqualified actuality or existence, a simple that. »

³³ Ibid., p. 487. « As thing, the experience is extended; as thought, it occupies no space or place. As thing, it is red, hard, heavy; but who ever heard of a red, hard or heavy thought? Yet even now you said that an experience is made of just what appears, and what appears is just such adjectives. How can the one experience in its thing-function be made of them, consist of them, carry them as its own attributes, while in its thought-function it disowns them and attributes them elsewhere? »

d'attributs imputables à un type d'expériences qui ne sont pas attribuables à un autre type. Toute différence notée dans les expériences est donc seulement apparente et découle des différences de contexte qui la rendent plus ou moins libre, plus ou moins chaotique.

La notion de neutralité des expériences pures est cependant décevante. Rappelons que leur neutralité renvoie à l'impossibilité de les réduire exclusivement soit à l'ordre du subjectif soit à l'ordre de l'objectif. De ce point de vue, le caractère neutre doit être entendu comme la simultanéité du mental et du physique dans la même expérience. Il reste qu'affirmer que les briques fondamentales sont des existences neutres sans autre qualificatif ne contribue pas à l'élucidation de leur origine et de leur nature ultime qui demeurent inconnues. C'est pourquoi James déclare qu'il existe autant de matières premières neutres qu'il y a de natures dans nos expériences. Les expériences pures sont uniquement un moyen confortable et convenable de désigner l'ensemble des natures sensibles. L'appel aux expériences pures n'implique donc pas l'existence d'une sorte de matériau universel, exception faite, précise James, de l'espace, du temps et, peut-être, de « l'être³⁴. » Ce monisme paradoxal est aussi mis en évidence du fait de la pluralité de rapports que les expériences entretiennent entre elles en se confondant « dans un chaos d'incommensurables relations qu'on n'est pas capable de déceler³⁵. »

Compte tenu de tout l'univers de relations et des transitions possibles entre les expériences, l'existence d'une entité survenant sur la chaîne d'expériences qui les englobe devient inutile. En défendant l'unité du phénomène expérientiel et la réfutation du dualisme, James parvient à la négation de la conscience en tant que contrepartie substantielle de la matière. Le philosophe a néanmoins nuancé cette proposition radicale en acceptant un usage du terme « conscience » au sens relatif, soit comme la fonction de connaître propre aux états mentaux³⁶. Il convient de signaler que conformément à l'épistémologie jamesienne, le type le plus important de relation correspond à l'acte de connaître. La fonction cognitive joue un rôle transcendantal dans la théorie de James, qui lui consacre une bonne partie de ses écrits. Spécifiquement, James la définit comme la fonction

³⁴ Loc. cit.

³⁵ James, William. (1905). « How Two Minds Can Know One Thing ». *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 2: 7, p. 180. « Experiences come on an enormous scale, and if we take all them together, they come in a chaos of incommensurable relations that we cannot straighten out. »

³⁶ James, William. (1904). Op. cit., p. 478.

dans laquelle une partie du phénomène expérientiel « s'approprie » une expérience pure précédente, jusqu'alors un simple « ceci », et la considère de manière « rétrospective ». Cette partie se constitue ainsi en sujet cogitant qui façonne l'expérience antérieure, laquelle devient à son tour son opposé, l'objet connu, identifié à un objet physique ou au percept, si l'on parle d'une expérience perceptuelle typique³⁷.

Cette conception va de pair avec sa théorie de la perception directe. Chez James, les théories de la perception indirecte, c'est-à-dire médiatisée par des représentations ou des « idées », comme on les appelait dans la philosophie moderne, présentent l'avantage de surmonter un paradoxe, à savoir le fait que l'objet perçu semble être situé dans deux endroits en même temps : dans le monde extérieur et dans l'esprit de celui qui perçoit³⁸. Toutefois, cet avantage vient avec un inconvénient, à savoir le fait que rien dans l'expérience ne corrobore cette idée. Le sujet, en effet, « ne connaît aucune image mentale médiatrice ». Au contraire, le sujet semble percevoir les objets « de façon immédiate telle que ces objets physiquement existent³⁹. » Pour James, les choses sont donc perçues et connues de manière directe et immédiate sans aucune invocation à des entités tierces comme des idées lockéennes ou à des *sense-data* dépendant de l'esprit. D'une manière moins intuitive, le même raisonnement est applicable aux concepts, aux mémoires et aux imaginations. C'est pourquoi on peut en parler comme des entités objectives (physiques, logiques ou idéales) ou comme des états subjectifs⁴⁰. Quoi qu'il en soit, l'inutilité déclarée de quelconque entité intermédiaire est claire et sans appel.

En dernière analyse, on se demande si l'on peut véritablement qualifier l'empirisme radical de James de monisme neutre. Assurément, il constitue une conception moniste et neutraliste ayant recours à la catégorie d'expériences pures afin de postuler manifestement une ontologie moniste. Cependant, il n'existe véritablement aucun matériau neutre universel duquel les ordres mental et physique émergent. James insiste plutôt sur l'indivisibilité de l'expérience, dont le caractère

³⁷ James, William. (1905). Op. cit., p. 177.

³⁸ James, William. (1904). Op. cit., p. 481.

³⁹ Loc. cit. « “Representative” theories of perception avoid the logical paradox, but on the other hand they violate the reader's sense of life, which knows no intervening mental image but seems to see the room and the book immediately just as they physically exist. »

⁴⁰ Ibid., pp. 482-483.

subjectif ou objectif correspond au rôle joué par les éléments fondamentaux associés. Dans ces circonstances, étant donné que l'expérience est elle-même indivisible, il semble plus juste de dire qu'elle possède un double caractère : elle est subjective et objective en même temps⁴¹. À notre avis, cette idée semble au mieux favoriser un dualisme épistémologique, possédant peut-être des éléments d'un dualisme de lois causales. Cette caractéristique rapproche partiellement l'empirisme radical d'un autre neutralisme, à savoir le dualisme d'aspect spinozien⁴², et ce bien que James conçoive sa propre théorie comme un monisme « tout à fait rudimentaire et absolument opposé au soi-disant monisme bilatéral du monisme scientifique ou *spinoziste*⁴³ ». À la différence du monisme neutre, le dualisme d'aspect conçoit la réalité ultime comme étant physique *et* mentale *en même temps*. En ce sens, son caractère neutre s'identifie à la neutralité d'une matière première ou, le cas échéant, d'une existence qui ne se rapproche pas davantage du pôle physique que du pôle mental, tout en étant simultanément les deux. Quelle que soit l'interprétation la plus appropriée, nous verrons que la position endossée par William James a jeté les bases pour l'apparition ultérieure du monisme neutre.

⁴¹ Ibid., pp. 480.

⁴² À cet égard, voir Leonov, Andrii. (2018). « John Dewey and the Mind-Body Problem in the Context: The Case of Neutral Monism ». *Actual Problems of Mind. Philosophy Journal*, 19: 19, p. 86, note en bas num.16. « I do not see any fundamental difference between James and Spinoza in this case. If one substitutes Spinoza's "substance" and "God" with James's "primal stuff" and "pure experience" respectively, one still can get an impression that their ontologies are pretty much the same. »

⁴³ James, William. (1912). *Essays in Radical Empiricism*. New York: Longmanns, p. 226 ; les italiques sont de nous.

2. Bertrand Russell : le monisme neutre et la solution émergentiste au problème de l'esprit et de la matière

Monisme neutre et monisme russellien sont des expressions qui sont utilisées de façons interchangeable par plusieurs. L'identification des deux dénominations tient beaucoup à Bertrand Russell (1872-1970), qui avait cependant forgé la première expression pour désigner l'empirisme radical et d'autres théories apparentées. En effet, durant la période prémoniste de sa pensée philosophique, celle qu'on associe au dualisme des *sense-data* et à la théorie de l'accointance¹, Russell ne souscrivait pas à ce « monisme neutre », notamment parce qu'il s'agissait d'une approche qui, pour lui, pouvait ultimement mener au mentalisme. Ce n'était pas, pour autant, la seule accusation qui lui adressait, la plus importante étant son incapacité supposée à rendre compte de la sélectivité de l'esprit ou de la perspective en première personne. Aujourd'hui encore, la légitimité des objections russelliennes est une question qui pourrait bien faire l'objet d'une vive controverse.

Quoi qu'il en soit, la situation commença à changer à partir de la deuxième décennie du XX^e siècle lorsque Russell a finalement changé de position et lui-même commencé à assumer – bien qu'avec certaines réserves – une doctrine moniste. C'est l'étape incarnée par son ouvrage de 1918, *The Analysis of Matter*. Si la théorie exposée dans ce livre constitue bien, aux yeux de plusieurs, une version authentique du monisme neutre, il s'agit selon nous d'une affirmation qui doit être nuancée, car il n'est pas clair, comme nous le verrons plus tard, qu'il s'agit bien d'un *monisme*. Quoi qu'il en soit, l'acceptation partielle de la doctrine qui caractérise la première étape deviendra, en 1918, une acceptation totale avec l'extension du caractère neutre à toutes les entités simples, étape cruciale s'il en est, car elle marque le passage à ce que nous avons convenu de considérer comme le véritable monisme russellien.

¹ Il s'agit de son étape dualiste, incluant un interrègne de quelques années de transition (1914-1919) vers la première version du monisme russellien, dont les principales sources bibliographiques, on les trouve notamment dans l'ouvrage *The Problems of Philosophy* : Russell, Bertrand. (1912). *The Problems of Philosophy*. New York: Henry Bolt and Company et dans l'œuvre posthume *Theory of Knowledge* : Russell, Bertrand. (1918/1992). *Theory of Knowledge*. New York : Routledge.

2.1. Première étape : Le pluralisme des sensations, des images et des occurrences non expérimentées. *The Analysis of Mind*

D'après l'analyse traditionnelle ou orthodoxe de l'œuvre de Russell, on estime généralement l'an 1921 comme le point de départ officiel du monisme neutre russellien et *The Analysis of Mind* comme son acte de naissance. Dans *The Analysis of Mind*, le philosophe gallois lance une enquête sur la nature de la conscience de façon analogue à celle de James dans l'article « Does Consciousness Exist ? ». L'enquête fait référence à l'écart entre l'esprit et la matière qu'ont soulevé autant le savoir populaire que la philosophie tout au long de l'histoire². Là-contre, Russell conçoit l'esprit et la matière comme des réalités complexes construites à partir de matériaux « plus fondamentaux » : les particuliers simples. Une précision s'impose ici : en étroite correspondance avec l'esprit scientifique de l'époque de Russell, on ne devrait en aucun cas comprendre ces particuliers comme l'instanciation de quelque substance insondable et mystérieuse. Tout au contraire, les particuliers ne s'identifient qu'à ce qui est fourni par les sciences naturelles contemporaines de l'époque en vertu de leur caractère empirique et, donc, vérifiable. Or, les particuliers pertinents pour la constitution de toutes les données scientifiques ne sont rien d'autre que les « sensations ». C'est pourquoi, selon Russell, les données avec lesquelles même une discipline comme la physique est construite sont ultimement psychologiques³. Ces existences simples étudiées par la psychologie et auxquelles la physique renvoie se relient les unes aux autres pour constituer les états mentaux⁴. En refermant ainsi le cercle, des objets physiques et des phénomènes mentaux réfèrent ultimement aux particuliers qui sont leur matière première.

Russell nous met en garde dès la préface de l'ouvrage que son œuvre entend précisément réconcilier deux tendances en opposition : d'un côté, la psychologie matérialiste de la jeune école behavioriste, manifestation d'indépendance et de révolte positiviste face à la psychologie

² Russell, Bertrand. (1921/2005). *Analysis of Mind*. London: George Allen & Unwin Ltd. /London: Routledge, pp. 1–2. Cf. James, William. (1904). Op. cit., p. 477.

³ Ibid., pp. 254–255.

⁴ Dans le même fragment de *The Analysis of Mind* (p. 255), pour autant, Russell inclut les images comme des particuliers composant les états mentaux au même titre que les sensations, bien que les premières ne soient pas neutres. On reviendra sur cette question dans les prochains paragraphes de cette section.

philosophique d'antan et à son orientation métaphysique résistant à l'observation et à l'expérimentation ; d'un autre côté, le déplacement graduel du centre de référence en physique de la substance matérielle classique à l'évènement. Le catalyseur pour une telle transformation provenait de la naissante théorie de la relativité — et de la mécanique quantique — qui avait détrôné la physique classique de Newton. Avec ce bouleversement, l'idée de substantialité de la matière était devenue vétuste et venait accélérer le processus paradoxal de « dématérialisation » progressive⁵. Le monisme neutre naissant doit donc être examiné à la lumière de cet effort d'harmonisation entre l'idéalisme et le physicalisme, en adoptant une perspective unificatrice dépassant les termes du débat traditionnel.

Néanmoins, le philosophe nuance sa doctrine à l'aide de deux questions, intimement liées, portant ainsi préjudice à l'adhésion qu'elle reçoit de nos jours. D'une part, il aborde la question du pluralisme ontologique. Il affirme qu'à côté des sensations, qui participent autant aux domaines mental que physique, on trouverait également les images en tant que particuliers simples qui, à la différence des premières, possèdent une nature purement *mentale*⁶. D'après Russell lui-même, cette caractéristique le distingue des autres défenseurs du « monisme neutre », qui soutenaient que la totalité de l'esprit et de la matière était composée d'une entité neutre⁷. À vrai dire, Russell préfère la prudence, car il n'est pas lui-même certain qu'il n'existe que les sensations dans la construction de la vie mentale⁸. Cependant, l'existence d'images est également avancée, et une partie de son travail consiste à identifier un critère saisissant leur nature. Après l'évaluation des critères traditionnels employés pour leur définition – la vivacité plus accrue des sensations (Hume), le sentiment d'irréalité des images et le degré de la capacité d'agir ou de causer des effets (James)⁹ – Russell considère qu'un critère reposant sur le mode de génération est d'autant plus

⁵ Russell, Bertrand. (1921/2005). Op. cit., p. xix.

⁶ Russell, Bertrand. (1919). « On Propositions: What They Are and How They Mean ». *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary Volumes, 2: *Problems of Science and Philosophy*, pp. 26-27.

⁷ Russell, Bertrand. (1921/2005). Op. cit., p. 15. Russell fait ici référence aux « réalistes américains » : R.B. Perry de l'université de Harvard et Edwin B. Holt, parmi d'autres.

⁸ Ibid., p. 119.

⁹ Voir la section consacrée à l'empirisme radical de William James. James porte notre attention sur le fait qu'à la différence d'un feu dit « réel » qu'on peut percevoir, l'image mentale d'un feu ne peut ni brûler ni être éteinte à l'aide de l'eau. James, William. (1904). Op. cit., p. 482.

adéquat. En ce sens, tandis que les sensations émanent toujours d'un stimulus, c'est-à-dire d'une condition extérieure à l'organisme, les images sont capables d'échapper à cette limitation, car elles sont assujetties aux lois psychologiques de caractère mnésique.

Mais ce n'est pas tout. Chez ce premier Russell « moniste », les sensations et les images n'épuisent pas l'ensemble de particuliers simples. Dans *The Analysis of Mind*, le philosophe inclut comme faisant partie de l'échafaudage du monde certaines entités qu'il juge entièrement physiques, car elles n'appartiennent à aucune expérience. En conséquence, comme l'a fait observer Russell, la nouvelle ontologie comprend trois espèces d'entités à caractère élémentaire et fondamental :

I should admit this view as regards sensations: what is heard or seen belongs equally to psychology and to physics. But I should say that images belong only to the mental world, while those occurrences (if any) which do not form part of any "experience" belong only to the physical world¹⁰.

On remarquera que ce « monisme neutre » porte encore la marque de l'empirisme radical de James. L'inexistence d'un matériau neutre universel duquel émergent les domaines mental et matériel en témoigne. D'ailleurs, son pluralisme ontologique tripartite ne dépend pas non plus d'une qualité intrinsèque des particuliers simples. C'est pourquoi Russell déclare ensuite qu'il estime « qu'il y a *prima facie* différentes espèces de lois causales, les unes appartenant à la physique et les autres à la psychologie ». Partant de ce fait, la déclaration précédente confirme ce qu'il avait affirmé quelques années auparavant dans le passage suivant de *On Propositions* :

William James, in his *Essays in Radical Empiricism* developed the view that the mental and the physical are not distinguished by the stuff of which they are made, but by their causal laws. This view is very attractive, and I have made great endeavours to believe it. I think James is right in making the distinction between the causal laws the essential thing. There do seem to be psychological and physical causal laws which are distinct from each other¹¹.

¹⁰ Russell, Bertrand. (1921/2005). Op. cit., p. 15.

¹¹ Russell, Bertrand. (1919). Op. cit., p. 18.

En principe, la situation décrite peut se voir simplement comme la manifestation d'une théorie qui ne réussit pas encore à se dégager pleinement de l'influence de James et des autres monistes. Toutefois, ce qui ne peut passer inaperçu est le fait que l'appartenance de la théorie de James au monisme neutre, comme on l'a vu, ne peut être prise pour acquise. Il faut rappeler que l'empirisme radical ressemble en effet plutôt à un dualisme d'aspect, voire peut-être à un dualisme de lois causales et cela, sans préjudice de lui appliquer uniquement le qualificatif double de moniste et de neutre au sens large. Il est donc légitime de se demander si le même jugement est applicable à la théorie de Russell. En réponse à cette inquiétude, nous soutenons que, malgré le rapprochement entre les deux postures, l'affirmation, par voie de conséquence, que la doctrine russellienne s'insérerait dans l'ensemble des dualismes d'aspect ne constituent pas non plus une posture plausible. D'abord et avant tout, il faut tenir compte de l'existence d'une thèse émergentiste selon laquelle *une partie* de l'ensemble de phénomènes physiques et mentaux s'assimile à des construits qui s'érigent sur les particuliers simples que sont les sensations. C'est pourquoi il ne s'agit pas d'une réalité unique qui nous apparaît sous un certain aspect qu'on qualifie soit de mental, soit de physique. Plutôt, Russell exprime une claire veine réductionniste dès lors qu'il y a une fraction des phénomènes observables qui correspond à un niveau distinct du niveau fondamental et neutre auquel ces phénomènes se réduisent et s'expliquent. À notre avis, cette perspective doit suffire pour écarter toute tentative de voir dans la première ébauche de la théorie de Russell un dualisme d'aspect ou une théorie apparentée à l'empirisme radical de James.

La première théorie de Russell est toutefois plus proche d'un dualisme nomologique ou de lois causales. On en trouve un premier signe dans l'acceptation de la thèse jamesienne de la division bipartite des lois. Ensuite, l'idée d'une pluralité de particuliers simples basée sur leur affectation à un certain type nomologique (ou à tous les deux) va dans le même sens. Sur la base de ces deux points, on peut interpréter la doctrine russellienne comme une sorte de dualisme. En contraste, nous estimons qu'une théorie qui prétend à un véritable monisme neutre doit concevoir la neutralité des sensations par leur caractère *intrinsèque* plutôt que par leurs relations ou affectations nomologiques¹². Autre problème : si l'imputation dualiste était appropriée, la théorie

¹² Il faut admettre qu'il est possible de penser autrement et de comprendre la neutralité comme une propriété relationnelle ou fonctionnelle des entités. On verra qu'une telle perspective est nommée « The Law View ». Voir Stubenberg, Leopold. Op. cit.

serait alors obligée de rendre compte de la nature ultime des lois causales, apparemment disparates¹³. Enfin, compte tenu de la prétendue nature scientifiquement vérifiable des particuliers neutres et du pluralisme ontologique de Russell, il est légitime de demander pourquoi il existerait cette prédisposition exclusive, soit mentale soit physique, de certains particuliers. En d'autres mots, pourquoi y a-t-il quelques lois causales, psychologiques ou physiques, qui s'appliquent uniquement à un certain type de particuliers et non à un autre ? Or, si le caractère neutre des sensations est accordé par l'application simultanée de ces deux types de lois, en quoi consiste le caractère de celles-là avant l'application de ceux-ci ? Voilà des aspects qu'on juge problématiques du monisme du premier Russell. Ces raisons nous amènent à rejeter cette étape comme authentiquement représentative du monisme neutre.

2.2. Dernière étape : Le monisme des percepts, des images et des occurrences non expérimentées en tant que particuliers neutres. *The Analysis of Matter*

Le processus d'écroulement et d'ajustement du premier monisme commence en 1927 lorsque Russell publie *The Analysis of Matter* et *An Outline of Philosophy*. Dans ces œuvres, le philosophe gallois déclare expressément, et pour la première fois, que sa théorie diffère autant de l'idéalisme que du matérialisme, car la sienne correspond à une vision moniste neutre¹⁴. Cette précision est cruciale si l'on veut éviter l'interprétation erronée, généralisée jusqu'à un certain point, qui voit plutôt dans la dernière étape un passage du monisme neutre à une perspective physicaliste¹⁵. Pour étayer notre thèse, qui affirme non seulement la préservation, mais même le renforcement de l'approche moniste neutre, nous allons nous appuyer sur ses publications ultérieures, spécialement *Human*

¹³ Russell est pleinement conscient de la difficulté, ce qui le motive à faire une précision qui l'exonère du devoir d'en rendre compte : « I do not pretend to know whether the distinction [between physical and psychological laws] is ultimate and irreducible. I say only that it is to be accepted practically in the present condition of science. ». Russell, Bertrand. (1919). Op. cit., p. 18, note en bas. Cf. la nature des lois d'après l'empirisme radical en tant qu'arrangement définissant un contexte, psychologique ou physique, composé de particuliers intrinsèquement neutres.

¹⁴ Russell, Bertrand. (1927/2009). *An Outline of Philosophy*, London: George Allen & Unwin Ltd./London : Routledge, p. 310.

¹⁵ Ainsi, Galen Strawson ou Erik Banks. D'autres, comme David Chalmers, soutiennent, en revanche, qu'il s'agit précisément de la vision contenue dans *The Analysis of Matter* qui correspond au développement du monisme neutre.

Knowledge. Its Scope and Limits (1948), dans lesquelles Russell continue et approfondit sa caractérisation des évènements neutres. Dans ce dernier ouvrage, on observe également une intention claire de résoudre définitivement certains problèmes qui le hantent depuis trois décennies, à savoir les problèmes des croyances et des indexicaux — qu'il appelle « particuliers égocentriques ». La résolution de ce dernier problème était particulièrement impérieuse parce qu'il la considérait, en raison de son incompatibilité avec la sélectivité de l'esprit, comme la critique la plus dévastatrice de l'approche neutre. Enfin, ce processus aboutit à une théorie émergentiste et réductionniste qui dénonce les limitations de la physique pour se pencher sur le caractère intrinsèque de son objet d'étude, relié en outre aux propriétés mentales.

2.2.1. Les particuliers neutres et fondamentaux : les évènements

« Évènement » est la dénomination générique choisie par Russell dans le but de désigner les existences qui jouent le rôle des particuliers neutres et simples dans sa théorie révisée. Traditionnellement, le terme « évènement », autant dans sa signification commune que dans sa signification philosophique, réfère premièrement à « quelque chose qui arrive » et, en tant que tel, s'oppose à l'idée d'un objet comme « quelque chose qui existe ». Cependant, chez Russell le mot évènement prend un sens précis et technique, distinct de son acception habituelle. Si, d'une part, la définition d'un évènement au sens de « quelque chose qui arrive à quelqu'un » n'est pas acceptable, c'est parce que Russell élimine la référence traditionnelle à un substrat récepteur d'évènements et d'accidents. L'idée de substance est rejetée et jugée inutile, c'est-à-dire sans intérêt scientifique : les évènements *ont lieu*, tout simplement. D'autre part, les implications de ce changement ne sont pas banales, car c'est l'opposition même entre objet et évènement qui tombe. En effet, le fossé semble maintenant se refermer grâce à la conception russellienne des objets fondamentaux : les particules élémentaires de la physique sont, selon lui, « des groupes d'évènements reliés entre eux par des lois causales¹⁶. » Précisons une chose d'emblée : il ne s'agit pas ici de remplacer le terme « sensation » (en tant qu'entité neutre) par la nouvelle catégorie d'évènement (qui le serait également). C'est plutôt le répertoire de la neutralité qui *s'élargit* pour inclure non seulement les sensations, mais aussi les images et les occurrences qui ne sont pas

¹⁶ Russell, Bertrand. (1927). *The Analysis of Matter*. London: Kegan, Paul, Trench, Trubner & Co. Ltd., pp. 244–245.

percevables à l'intérieur de la classe des évènements. « Tout au monde », affirme Russell, « est composé d'évènements¹⁷. » Les évènements sont donc les entités métaphysiques primordiales qui, regroupées ou en série, constituent les briques avec lesquelles les phénomènes mentaux et physiques se construisent.

Les évènements possèdent ainsi une série de traits qui les distinguent des particuliers postulés dans l'étape précédente. D'abord, la neutralité est dorénavant comprise comme une propriété intrinsèque, et non pas relationnelle comme autrefois. Ensuite, la simplicité renvoie à la carence d'une structure spécifique (physique ou mentale). Les évènements sont, en ce sens, minimalistes en tant qu'ils constituent des états de choses infinitésimales dans l'espace et le temps. De même, l'attribut « minimaliste » aux évènements ne doit pas être interprété comme un plaidoyer en faveur de leur indivisibilité au sens orthodoxe d'un atome matériel ou d'une monade mentale. Au contraire, loin d'être impénétrables et indestructibles comme la matière qu'ils construisent¹⁸, les évènements précèdent, succèdent et se recoupent les uns les autres en s'écrasant dans le continuum espace-temps¹⁹. Russell appelle « coprésence » cette relation de chevauchement ou d'interpénétration spatiotemporelle entre les évènements²⁰, ce qui les rend équivalents à des « champs de coprésence²¹ ». Du point de vue de la psychologie, la coprésence peut également prendre le sens de « la simultanéité dans l'expérience²² ». La coprésence permet ainsi aux évènements de participer à une même unité causale et, ultimement, de créer l'apparence de continuité, d'unité et de permanence que présentent autant les objets physiques que les états mentaux.

En effet, en tant que construits logiques, les états physiques et mentaux détiennent une position et une durée à l'intérieur de l'ordre spatiotemporel qui découlent de la coprésence des évènements qui sont à leur origine. Alors qu'auparavant, les morceaux de matière avaient

¹⁷ Russell, Bertrand. (1927/2009). Op. cit., p. 304.

¹⁸ Russell, Bertrand. (1927). Op. cit., p. 386.

¹⁹ Russell, Bertrand. (1948/2009). *Human Knowledge. Its Scope and Limits*. London: George Allen & Unwin Ltd. /Oxon: Routledge, p. 241.

²⁰ Russell, Bertrand. (1927). Op. cit., p. 294.

²¹ Ibid., pp. 306, 377.

²² Russell, Bertrand. (1948/2009). Op. cit., p. 259.

exemplifié l'idéal de substance permanente, de nos jours la physique démontre qu'il n'existe pas, à proprement parler, de particules élémentaires. Sous cet angle, les électrons et les protons constituent en réalité des groupes d'évènements en succession qui ne s'attachent à aucune substance. Minimale, cette substance pourrait demeurer uniquement comme une « possibilité abstraite²³ ». De manière analogue, au sujet des états mentaux, les groupes d'évènements ne peuvent être fondés sur un sujet ou, disons, sur une substance personnelle. Dans l'un ou l'autre cas, la collection d'évènements en relation de coprésence constitue une « biographie » et, en tant que telle, cette dernière se retrouve autant dans des morceaux de matière que dans une histoire personnelle²⁴.

Pour autant, le caractère fondamental et simple des évènements est nuancé par Russell dans ses œuvres ultérieures. La posture de Russell prend un tour inattendu lorsqu'il soutient, dans *The Human Knowledge*, que les évènements peuvent être conçus en quelque sorte comme des réalités complexes. En tant que tels, les évènements se composent de qualités et de relations coprésentes, ce qui semble à première vue incompatible avec la caractérisation exposée en 1927²⁵. Dans le cas de certains évènements, on identifie ces qualités à leurs différentes propriétés, comme leur couleur ou leur texture. Toutes ces qualités correspondent à ce qui nous est donné dans l'expérience et leur désignation est toujours ambiguë et vague. Cela revient à dire, du moins en ce qui concerne les qualités sensibles, qu'elles s'identifient aux propriétés intrinsèques. En outre, les qualités possèdent la capacité de récurrence ou de se présenter à maintes reprises dans plus d'un évènement, à la différence des évènements qu'elles composent²⁶. D'autre part, les qualités se relient entre elles à travers des relations spatiales et temporelles, « les plus importantes étant la coprésence, la contiguïté et la succession²⁷. » Donc, à partir de leur simplicité initiale, les évènements semblent

²³ Russell, Bertrand. (1927). Op. cit., p. 244.

²⁴ Russell, Bertrand. (1948/2009). Op. cit., p. 241.

²⁵ Ibid., p. 78.

²⁶ D'après Russell, les évènements ne doivent pas recourir pour une question essentiellement empirique et non logique. Voir loc. cit. et p. 268 : « I assume that, between any two complete complexes belonging to the same biography, there is a relation of earlier-and-later. To suppose that a complete complex can recur is to suppose that [it] can have the relation of earlier-and-later to itself. This (...) does not happen, or at any rate does not happen within any ordinary period of time. I do not mean to deny dogmatically that history may be cyclic, (...) but the possibility is too remote to need to be taken into account. »

²⁷ Ibid., p. 77.

maintenant être des entités susceptibles d'une analyse ultérieure et d'une décomposition²⁸. Cependant, les événements, en tant qu'entités uniques et non récurrentes, conservent leur irréductibilité, ce qui rend possible la cohérence et la complexité de leurs construits logiques.

La conception des événements en termes de faisceau de qualités reliées soutient également l'analyse des particuliers égocentriques. Avant son adhésion au monisme neutre, le philosophe gallois considérait que l'approche était incapable de rendre compte d'une caractéristique essentielle de la conscience : sa sélectivité. Cette objection s'exprimait dramatiquement par son incompatibilité présumée avec l'existence des particuliers égocentriques ou « emphatiques ». La critique était si cruciale pour Russell qui l'avait jugée la plus concluante et dévastatrice :

What I demand [from neutral monism] is an account of that principle of selection which, to a given person, at a given moment, makes one object, one subject and one time intimate and near and immediate, as no other object or subject or time can be to that subject at that time, though the same intimacy and nearness and immediacy will belong to these others in relation to others subjects and other times. In a world where there were no specifically mental facts, it is not plain that there would be a complete impartiality, and, an evenly diffused light, not the central illumination fading away into outer darkness, which is characteristic of objects in relation to a mind? [I]t seems obvious that such "emphatic particulars" as "this" and "I" and "now" would be impossible without the selectiveness of mind. I conclude, therefore, that the consideration of emphatic particulars affords a new refutation, and the most conclusive of neutral monism²⁹.

En contraste, Russell conçoit maintenant les indexicaux comme des descriptions de qualités coprésentes³⁰ afin d'introduire les mêmes thèmes de perspective en première personne et de

²⁸ L'ultérieure introduction des qualités constitue le point de départ de l'approche connue sous la dénomination de panqualitativisme, lequel croit identifier dans les qualités simples et primitives les propriétés intrinsèques dont la physique échoue à rendre compte. Cette approche, à traiter dans le dernier chapitre, constitue actuellement une version prometteuse du monisme neutre.

²⁹ Russell, Bertrand. (1913/1992). *Theory of Knowledge*. New York : Routledge, pp. 40–41. Cf. *ibid.* pp. 28-29. « How is the group of my present experiences distinguished from other things? Whatever may be meant by "my experience", it is undeniable that, at any given moment, some of the things in the world, but not all, are somehow collected together into a bundle consisting of what now lies within my immediate experience. The question I wish to consider is: Can neutral monism give a tenable account of the bond which unites the parts of this bundle, and the difference which marks them out from the rest of the things in the world? »

³⁰ Voir Tully, Robert. (1988). « Russell's neutral monism ». *Russell: The Journal of Bertrand Russell Studies*, 8:1, p. 218.

sélectivité de l'esprit que le philosophe avait jugés nécessaires pour adhérer pleinement au monisme neutre. Dans cet ordre d'idées, Russell soutient que la perception, de laquelle dépendent des termes comme « ici » et « maintenant », n'est pas un phénomène impartial, répandu et décentré, mais elle émane d'un foyer. Suivant la méthode atomiste logique, Russell construit le reste des termes indexicaux à partir de la définition élémentaire de « ceci » comme le terme désignant l'objet sur lequel l'attention est posée. Ainsi, des termes comme « maintenant », « ici » et « je » sont redéfinis respectivement comme le moment, l'endroit et la personne qui pose l'attention sur « ceci³¹ ». À leur tour, ces définitions doivent se déconstruire en fonction des événements en tant que complexes de coprésence. Enfin, pour Russell, la perspective présente de la personne, à savoir le « je-maintenant », est « le complexe de coprésence qui comprend tous les contenus actuels de mon esprit³². »

2.2.2. Les événements atomiques et leurs construits logiques : les phénomènes physiques et mentaux

Tout au long de l'exposition de sa doctrine, Russell invoque à maintes reprises le terme « événement », le qualifiant tantôt de mental tantôt de physique. Il ne s'agit pas, cependant, d'une contradiction, car la dénomination ne réfère pas aux éléments fondamentaux décrits dans la section précédente, mais concerne plutôt les construits logiques qui en découlent. En tant que construits, les phénomènes de l'esprit et la matière possèdent un caractère réductible et émergent (faible³³). Or, d'une perspective russellienne, le monisme neutre cherche à rendre compte de l'unité de principe du tout à partir des constituants primaires et atomiques de la réalité. Ces atomes ne sont rien d'autre que les événements neutres qui se trouvent continuellement en relation sérielle et dynamique. Néanmoins, ce but doit être atteint par une chaîne d'inférences dont les existences

³¹ Russell, Bertrand. (1948/2009). Op. cit., p. 86.

³² Ibid., p. 266.

³³ Pour plus d'information sur la distinction entre les types faible et fort d'émergence, voir Chalmers, David. (2006). « Strong and Weak Emergence ». Repéré à URL= <<http://www.consc.net/papers/emergence.pdf>>. « [A] high-level phenomenon is strongly emergent with respect to a low-level domain when the high-level phenomenon arises from the low-level domain, but truths concerning that phenomenon are not deducible even in principle from truths in the low-level domain. (...) [A] high-level phenomenon is weakly emergent with respect to a low-level domain when the high-level phenomenon arises from the low-level domain, but truths concerning that phenomenon are unexpected given the principles governing the low-level domain. »

complexes, mentales et physiques, forment le point d'arrivée. En ce sens, le monisme de Russell doit être compris comme l'expression métaphysique de son atomisme logique³⁴.

En effet, dès le début du développement philosophique de Russell, l'atomisme logique s'incarne dans une méthode d'analyse qui recourt à des termes simples ou « atomiques » pour définir et expliquer des termes plus complexes. Ultimement, l'application idéale de ladite méthode se retrouve dans la formulation d'une terminologie et d'un langage exhaustif servant à la représentation de toutes les vérités par l'utilisation exclusive d'atomes logiques et linguistiques. Ainsi en témoigne son analyse des particuliers égocentriques, exposée dans la sous-section précédente. Pour autant, loin de se limiter à une méthodologie, on a aussi vu que l'atomisme logique est un véritable système philosophique, dont le monisme neutre constitue le volet ontologique. Conséquemment, il convient d'interpréter la relation fondamentale entre les événements et les phénomènes mentaux et physiques à la lumière de ce cadre ontologique.

Cela étant dit, on peut se pencher sur les types spécifiques d'événements. Commençons par ceux qui sont à cheval entre la physique, la physiologie et l'expérience subjective et que Russell avait associés au concept de neutralité invoqué dans son étape précédente : les sensations. S'il est vrai que les sensations avaient remplacé les *sense data* de son étape dualiste, il est aussi vrai que Russell emploie maintenant un nouveau terme, à savoir celui de « percept ». À la différence de la sensation, le percept souligne le moment d'interprétation inhérent à l'acte même de perception, ce qui, à son tour, implique l'ingérence de schémas de pensée devenus des habitudes et façonnés par ce que Russell appelle des « inférences physiologiques ». Chez le philosophe, ces inférences portent « l'évidence de corrélations passées » entre des sensations de natures diverses et constituent « un ingrédient essentiel dans notre notion commune d'objet physique³⁵. » L'attribut interprétatif du percept lui ajoute ainsi une note distinctive, car il n'est plus défini simplement en fonction de stimulations extérieures. Également, le caractère subjectif du percept met l'accent sur le fait qu'un même objet peut être perçu différemment par différents individus. Cependant, le percept est le seul

³⁴ Voir Klement, Kevin (2019). « Russell's Logical Atomism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Zalta, Edward N. (Dir.), URL=<<https://plato.stanford.edu/archives/win2019/entries/logical-atomism>>. Édit. d'hiver 2019.

³⁵ Russell, Bertrand. (1927/2009). Op. cit., pp. 13–14.

évènement « le plus indubitable dans notre connaissance du monde³⁶ », de sorte qu'il s'identifie au fondement même du savoir commun et de la connaissance scientifique.

Bien que les percepts fassent partie d'une série causale d'évènements enchainés, ils ne se trouvent pas, toutefois, dans ses extrémités. De fait, ils semblent se localiser sur un point intermédiaire entre, d'un côté, les évènements qui ne participent directement à aucune expérience humaine, et, d'un autre côté les images. Ces dernières sont désormais considérées comme un autre type d'évènement neutre qui, en tant que tel, ne saurait être exclusivement assimilé ni à notre vie mentale ni à notre physiologie, tout en participant à la construction des deux. Lorsque Russell en parle, il le fait en évoquant tous ces évènements dont on a l'expérience pendant le sommeil et la rêverie, l'inspiration artistique et l'imagination, le mappage mental et les images mnésiques. En somme, les images constituent l'espèce d'évènement neutre qui fait partie intégrante de nos états mentaux produits par l'imagination et la mémoire. Russell les définit ainsi comme « une occurrence qui possède la qualité associée à la stimulation d'un organe sensoriel, mais non à cause d'une telle stimulation³⁷. »

Qu'en est-il de ces évènements localisés dans l'extrémité opposée de la chaîne causale ? Dès les origines de son orientation moniste, Russell avait mentionné des évènements qui ne faisaient directement partie d'aucune expérience, puisqu'ils n'étaient ni des sensations ni des images. Cependant, le philosophe les avait conçus comme des évènements purement physiques. Or ils constituent maintenant le troisième type d'évènement neutre dont la justification de leur existence comprend deux aspects. Cela leur confère au moins deux grands avantages. Premièrement, cela répond au besoin de rendre compte d'une réalité qui est au-delà des percepts et des images, sans quoi l'existence de ces derniers serait non fondée. Ce faisant, on s'éloigne également du solipsisme et de l'idéalisme, car autrement, nous pourrions penser que les objets existent uniquement lorsqu'ils sont perçus. Russell juge la dernière alternative irrecevable et contre-intuitive en illustrant son point de vue par l'hypothèse du décalage progressif, en fonction de la distance, entre la perception visuelle et la perception acoustique : « Il est beaucoup plus naturel de penser que le son voyage à travers l'espace intermédiaire, auquel cas quelque chose doit arriver, même aux

³⁶ Ibid., p. 145.

³⁷ Russell, Bertrand. (1927/2009). Op. cit., p. 201.

endroits où il n'y a personne capable de l'entendre³⁸. » Deuxièmement, leur neutralité intrinsèque répond à l'unité de principe que cette sorte d'évènements partage avec les autres types, comme on pourrait s'y attendre. En outre, cela met aussi en évidence les différences à l'égard d'une conception physicaliste.

Nonobstant la communauté de nature, on ne sait que très peu de choses du troisième type d'évènement. Par conséquent, on n'est pas capable d'expliquer son caractère imperceptible et il faut se contenter des références abstraites, structurelles et logico-mathématiques de ses propriétés extrinsèques. Cette déficience contraste avec la connaissance directe et qualitative des propriétés intrinsèques qui appartiennent aux autres évènements liés à un système physiologique. Cette asymétrie, qui s'exprime par une approche structuraliste épistémologique de la physique, est une partie cruciale du monisme russellien.

Quant au processus de construction des phénomènes physiques et mentaux, Russell se demande s'il est possible de construire les entités élémentaires du monde physique à partir de son catalogue d'évènements neutres. Comme nous l'avons expliqué ci-dessus, il n'y a que peu à dire de tout ce qui est à l'extérieur de nous-mêmes ou, plus précisément, de nos têtes. La seule exception notable semble être les propriétés extrinsèques ou structurelles, exprimables par le langage mathématique. *Contrario sensu*, la seule chose dont on est capable de parler et de connaître plus extensivement et intimement est constituée de nos propres percepts et images, contenus dans nos cerveaux vivants. On sait toutefois qu'à leur tour ces organes sont aussi composés des entités élémentaires matérielles (électrons, protons, etc.), ce qui amène le philosophe gallois à inférer que celles-ci sont aussi composés d'évènements ou de leurs regroupements. En règle générale, les groupes d'évènements semblent s'organiser autour de « centres », des amas s'identifiant aux endroits où l'on perçoit qu'est un objet physique ou un morceau de matière quelconque. Finalement, ces groupes sont précédés et succédés par des ensembles similaires d'évènements en jetant les fondements d'une identité matérielle qui réside dans la déductibilité de quelques évènements à partir d'autres³⁹. Ainsi, dans le cerveau, les groupes d'évènements constituants sont les percepts et les images qui lui appartiennent. En attendant, dans le cas d'autres configurations

³⁸ Russell, Bertrand. (1927). Op. cit., p. 209.

³⁹ Ibid., pp. 319–321.

matérielles, il s'agit plutôt de groupes d'évènements non percevables jouant le rôle d'« ancêtre causal commun⁴⁰ » d'autres séries d'évènements en provoquant la cascade d'évènements enchainés aux percepts et images.

Eu égard aux phénomènes psychiques, l'analyse moniste neutre devra poursuivre le même ordre d'idées appliqué à la matière. En conséquence, les états mentaux émergent comme des construits érigés sur les mêmes évènements composant spatialement et temporellement notre matière grise, soit à nouveau, les percepts et les images. Donc, il s'agit en toutes circonstances de séries d'évènements neutres en continuité et en rapport causal. Ainsi, le regroupement particulier de ces évènements, qui semble être le cas uniquement en présence d'un système nerveux, façonne les phénomènes mentaux et donne accès aux propriétés intrinsèques⁴¹.

Toute réflexion faite, la question de la construction des phénomènes mentaux nous interpelle et nous suggère quelques observations dignes d'intérêt :

- i) En premier lieu, on possède une explication de l'origine des phénomènes mentaux complexes (par exemple, la mémoire) qui n'a besoin d'aucun matériau sauf celui qui est fourni par les évènements neutres connus comme des percepts et des images. Cette idée renforce d'ailleurs la posture négationniste eu égard à l'existence d'une entité mentale autonome qui sous-tend ces phénomènes.
- ii) Ensuite, on note un contraste entre, d'une part, l'universalité du caractère neutre des particuliers intégrant d'une chaîne causale et, d'autre part, la particularité de certains groupes d'évènements construisant les phénomènes mentaux. Encore une fois, cette opposition nous amène au structuralisme de la physique et à son corrélat, à savoir la liaison qui existe entre les propriétés intrinsèques et les propriétés mentales. Toute certitude dont on dispose repose sur les propriétés extrinsèques, mathématiques ou relationnelles appartenant

⁴⁰ Russell, Bertrand. (1948/2009). Op. cit., p. 409. Russell définit ledit concept comme suit : « As for what I mean by "common causal ancestor" (...) I mean that, taking any one of the complex events in question, it has been preceded by other events having the same structure, these events forming a series each of which is temporally and spatially contiguous to the next, and that when such a backward series is formed for each of the complex events in question, the various series all meet at last in one complex event having the given structure and earlier in time than any of the events in the original group. »

⁴¹ Voir l'illustration du processus de construction mentale dans la perception visuelle. Ibid., p. 233.

aux occurrences physiques et spatiotemporelles. Cependant, l'existence de certains traits qualitatifs qui ne sont pas déductibles à partir de ces dernières propriétés ouvre la porte à la spéculation suivante : les événements non percevables, identifiés à la source et à l'origine de la chaîne causale, pourraient avoir une qualité intrinsèque similaire à celle des événements dont on a l'expérience qualitative, à savoir les percepts et les images. Pourtant, il n'en demeure pas moins que cette spéculation doit rester inaccessible à la vérification, et cela, peut-être en permanence.

- iii) Néanmoins, la liaison entre les propriétés intrinsèques et les propriétés mentales n'est pas exempte de problèmes. C'est une constatation qui s'impose, malgré la prétention moniste neutre d'avoir révélé cette liaison comme la clé pour l'élucidation de la nature de la conscience. Effectivement, l'association entre les propriétés intrinsèques des particuliers simples et neutres et les propriétés mentales apparaît être en conflit avec la conception de celles-ci comme des construits et des groupes d'événements, ce qui revient à nier la neutralité desdits événements. Un dilemme entre deux scénarios s'impose. Le premier d'entre eux consiste dans l'identification pleine des propriétés intrinsèques aux propriétés mentales. Cette alternative équivaut à l'attribution d'une certaine subjectivité aux événements censés être neutres. Or, le fait d'imbiber le tissu fondamental de la réalité de mentalité n'est pas trop lointain de ce que le panpsychiste fait. On en reviendra sur cette question dans la sous-section 3.2.2. L'alternative consiste à adopter une attitude plus prudente qui identifie les propriétés intrinsèques à des propriétés encore inconnues, par exemple, protophénoménales ou protomentales, comme le ferait le panprotopsyche. L'option panqualitativiste, quoiqu'elle offre une réponse attirante qui repose sur l'idée d'inspiration russellienne d'identifier les propriétés intrinsèques aux qualités sensibles, ne va pas sans problème non plus.
- iv) Enfin, il est à noter que ce qui est distinctif dans les construits mentaux tient principalement à l'intervention concourante des lois causales de nature psychologique comme la loi de l'association. Il s'ensuit, par transitivité, la même conclusion pour l'esprit en tant que superstructure émergeant à son tour de groupes d'événements neutres. À cet égard, analysons par la suite le troisième volet du monisme russellien, la thèse nomologique de la dualité des lois causales et la théorie causale de la perception.

2.2.3. Les lois physiques, psychologiques et la théorie causale de la perception

Durant sa dernière étape, Russell poursuit la thèse dualiste nomologique qui avait caractérisé son étape préalable. Cependant, rappelons que le caractère neutre des sensations était auparavant une conséquence directe de la convergence des lois psychologiques et physiques sur ces entités, ce qui excluait de l'ordre de la neutralité tous les événements à l'exception des sensations. Cette façon de se pencher sur la neutralité, assimilable à une perspective légaliste (*Law View*), découlait d'une approche relationnelle du caractère neutre. Comme on a vu précédemment, le changement radical de sa théorie consiste dorénavant à affirmer que la neutralité des événements – qu'on parle de percepts, d'images ou d'occurrences non percevables – ne dépend absolument pas des lois causales. En ce sens, la transition vers une approche qui voit dans la neutralité un attribut intrinsèque de toutes les existences neutres nous interpelle sur le nouveau statut des lois et leur rôle dans la reformulation doctrinale. Certes, à première vue, un progrès vers un monisme neutre plus cohérent avec ses principes est indéniable. D'ailleurs, il est convenable d'interpréter les lois comme des schémas différenciés d'arrangement et de relations entre des événements intrinsèquement et individuellement neutres. De ce fait, à la différence de l'empirisme radical, la diversité des configurations groupales engendrerait les deux grands ensembles de construits, dérivés et réductibles, connus collectivement sous les dénominations d'esprit et de matière.

Dans la même ligne de pensée, bien que Russell se soit montré prudent à l'égard de l'irréductibilité des lois causales dans son étape précédente, il semble maintenant plus enclin à affirmer leur caractère ultime. Sur ce point, le philosophe soutient que, même s'il existe certaines lois psychologiques qui impliquent la physique ou, plus précisément, la physiologie, il y en a d'autres qui ne le font pas. Comme exemple des premières, Russell fait référence aux lois du réflexe conditionné et de l'habitude, car celles-ci sont des lois psychologiques dans un sens uniquement dérivé ou, ce qui revient au même, elles sont d'abord explicables en termes physiologiques. Ainsi, ces lois pourraient être comprises en fonction d'altérations anatomiques et physiologiques du système nerveux, de modifications à l'intérieur de l'arrangement neuronal, d'impression de nouveaux engrammes, etc. En ce qui concerne les deuxièmes, il faut en appeler

au sens commun pour fonder l'affirmation suivant laquelle de telles lois existent⁴² même s'il n'y a rien de plus que quelques régularités probabilistes. Sur le plan des disciplines impliquées, au moins une partie de la psychologie ne peut s'assimiler à la physique, car « toutes les données de la physique sont aussi données de la psychologie, mais non vice-versa⁴³. » Partant de cette constatation, il semble exister une partie irréductible et inexplicable en termes fonctionnels dans la psychologie, sans préjudice du caractère scientifique de la discipline. Malgré ce fait, la position définitive de Russell n'est pas tout à fait claire à vrai dire, car il y a d'autres fragments où il semble se réaffirmer uniquement dans le caractère fondamental des lois physiques⁴⁴. Dans tous les cas, même si l'on demeure avec l'hypothèse de l'irréductibilité des lois psychologiques, cet attribut n'a pas à impliquer leur universalité, réservée de façon explicite par Russell uniquement à la causalité physique⁴⁵.

En étroite liaison avec la réalité omniprésente de la causalité, la théorie causale de la perception cherche à rendre compte d'un mécanisme et d'un phénomène aussi complexe. Ladite complexité repose sur la convergence simultanée dans un même phénomène de lois physiques, psychologiques et d'évènements dont les propriétés intrinsèques, on les connaît bien : les percepts. D'emblée, l'acte de perception ne peut être compris à la lumière du monisme neutre comme le prévoit le sens commun, c'est-à-dire comme un moyen de connaissance directe d'objets extérieurs. Cependant, ce fait n'implique pas une chute dans le scepticisme ou dans le solipsisme phénoméniste. En effet, la théorie affirme l'existence de causes extérieures à nos percepts, mais celles-ci doivent être déduites à partir de nos propres perceptions⁴⁶. Chez Russell, on observe qu'entre les causes extérieures et nos propres percepts, il y a des « chaînes causales » qui justifient nos inférences. Dans un autre endroit, Russell mentionne aussi des « lignes causales », qu'il

⁴² Russell, Bertrand. (1948/2009). Op. cit., p. 50. « Although, at present, it is difficult to give important examples of really precise mental causal laws, it seems pretty certain, on a common-sense basis, that there are such laws. If you tell a man that he is both a knave and a fool, he will be angry; if you inform your employer that he is universally regarded as a swindler and a bloodsucker, he will invite you to seek employment elsewhere. »

⁴³ Loc. cit.

⁴⁴ Russell, Bertrand. (1927/2009). Op. cit., p. 163.

⁴⁵ Russell, Bertrand. (1927). Op. cit., p. 393. « [N]o one can doubt that the causes of our emotions when we read Shakespeare or hear Bach are purely physical. Thus we cannot escape from the universality of physical causation. »

⁴⁶ Ibid., p. 197.

conçoit comme des « chaînes causales semi-indépendantes » sans lesquelles « la perception, comme la source de connaissance des objets physiques, est impossible⁴⁷. » Par conséquent, la connaissance desdites causes ne peut être qu'indirecte.

D'un côté, les groupes d'évènements façonnent les phénomènes complexes de l'esprit et de la matière. D'un autre côté, les séries temporelles d'évènements que sont les lignes causales façonnent les processus d'interaction entre les différents groupes et leurs changements. Ces chaînes causales permettent la connaissance indirecte des évènements localisés au-delà de nos cerveaux tout en étant les causes extérieures de nos percepts. Également, ces causes s'identifient aux évènements imperceptibles dont le regroupement et l'enchaînement s'associent de manière intuitive et ordinaire à l'existence autonome des objets physiques. Avec tous les éléments mis sur le tapis, le phénomène perceptuel devra être compris au fond comme un processus causal entre des évènements neutres qui se succèdent les uns aux autres. En surface, ce processus peut être vu comme englobant le monde dit extérieur, le corps et les organes sensoriels du sujet percevant. Finalement, ces évènements construisent, en même temps, les objets de notre perception, notre corps inclus, et l'acte même de perception qu'« est » notre esprit à ce moment. De toute évidence, trois conclusions s'imposent à partir de la théorie causale de la perception et de la nature neutre des percepts :

- i) Premièrement : les percepts, en tant que chaînons d'une série d'évènements, ont véritablement une localisation définie, à savoir une portion de nos cerveaux⁴⁸.
- ii) Deuxièmement : bien que les percepts soient le moyen par lequel on est capable d'accéder au monde, ce que l'on perçoit en réalité « fait partie du matériau de nos cerveaux et non du matériau des tables ou des chaises, ni du soleil, de la lune ou des étoiles⁴⁹. »
- iii) Troisièmement : cette limitation implique que les seules propriétés connaissables des évènements non percevables sont les propriétés mathématiques, relationnelles ou extrinsèques. Cette implication nous amène une fois de plus à identifier le structuralisme de

⁴⁷ Ibid., p. 314.

⁴⁸ Russell, Bertrand. (1927). Op. cit., p. 320.

⁴⁹ Russell, Bertrand. (1927/2009). Op. cit., p. 309.

la physique comme l'un des traits distinctifs du monisme russellien. L'acte de percevoir consiste en un évènement cérébral relié causalement avec une myriade d'évènements. À leur tour, ces évènements renvoient ultimement à ceux qui se produisent dans l'endroit où notre sens commun et la science affirment que l'objet perçu est localisé.

Pour couronner le tout, on fait appel au fragment suivant, tiré de *The Outline of Philosophy*, qui résume ce qui peut être dûment considéré comme la vision et la mission du monisme neutre tel que conçu par Russell :

Thus “mind” and “mental” are merely approximate concepts, giving a convenient shorthand for certain approximate causal laws. In a completed science, the word “mind” and the word “matter” would both disappear, and would be replaced by causal laws concerning “events”, the only events known to us otherwise than in their mathematical and causal properties being percepts, which are events situated in the same region as a brain and having effects of a peculiar sort called “knowledge-reactions”. It will be seen that the view which I am advocating is neither materialism nor mentalism, but what (...) we call “neutral monism”. It is monism in the sense that it regards the world as composed of only one *kind* of stuff, namely events; but it is pluralism in the sense that it admits the existence of a great multiplicity of events, each minimal event being a logically self-subsistent entity⁵⁰.

⁵⁰ Russell, Bertrand. (1927/2009). Op. cit., p. 310.

3. La définition du monisme neutre et les « monismes russelliens »

Au-delà de la figure et de l'héritage philosophique de Russell, plusieurs « monismes russelliens » se sont fait jour, se distinguant plus ou moins de sa formulation originale. La portée de cette distinction, toutefois, dépendra dans une large mesure de l'acceptation partielle ou totale de trois thèses russelliennes auxquelles on a fait une référence constante tout au long de la section précédente. Le noyau du monisme neutre, reconnaissable dans la dernière étape de la pensée russellienne, est ainsi constitué de la thèse de l'émergentisme réductionniste et de deux thèses intimement liées entre elles, à savoir la conception structuraliste de la science physique et la postulation de l'existence de propriétés non structurelles se reliant directement aux propriétés mentales. Notre posture comprend aussi l'identification intégrale du monisme russellien au monisme neutre et, de ce fait, à toute théorie qui souscrit à la totalité des trois thèses mentionnées ci-dessus. Il faut avouer que cette posture va à l'encontre de l'attribution relativement fréquente de la dénomination de « monisme russellien » à des théories adhérant à des approches aussi disparates que le physicalisme et le panpsychisme, mais nous allons nous expliquer sur ce point.

Notre position a l'avantage d'être enracinée dans des thèses qui permettent au monisme neutre de se démarquer clairement des autres approches similaires. D'emblée, on peut penser aux doctrines de Mach, de James, voire de Russell au début de son étape moniste. Ces théories, nonobstant la dénomination que le philosophe leur avait accordée, ne relèveraient à vrai dire que d'une classe différente de neutralisme, qui s'apparenterait davantage à un dualisme d'aspect qu'à un véritable monisme. D'ailleurs, il existe d'autres théories non neutralistes qui se relient d'une manière ou d'une autre à la théorie de Russell tout en conservant en même temps leurs particularités. En ce sens, après la comparaison entre le monisme russellien et cette autre approche, on passera en revue quelques objections communément adressées à celui-là. En définitive, l'objectif de ce chapitre est de démontrer que le monisme russellien représente le début d'une nouvelle conception. L'originalité de cette approche, pourtant, va sans préjudice du fait qu'elle est tributaire d'un courant qui, en passant par les approches de Mach et de James, remonterait ultimement aux philosophies de Spinoza et de Leibniz.

3.1. La formulation standard du monisme neutre et « les monismes russelliens »

Une grande partie des efforts visant à définir positivement le monisme neutre chez Russell s'est faite dans le chapitre précédent, spécialement lors de la présentation de la théorie de l'après-1927. Au cours de cette exposition, on a assisté au déroulement des idées qui ont amené le philosophe à la formulation finale de sa théorie. Comme on l'a vu, le monisme neutre tel qu'il a été conçu par Russell implique, parmi d'autres choses, le caractère neutre et fondamental des événements, leur classification tripartite et, particulièrement, l'ensemble des trois thèses invoquées ci-dessus. À partir d'une opération d'abstraction et de généralisation de certaines de ces idées, il est possible de parvenir à une formulation standard du monisme russellien qui préserve en même temps l'essentiel de la pensée de son fondateur. D'abord et avant tout, à l'instar de plusieurs physicalismes ou idéalismes, le monisme russellien est, en règle générale, une approche ontologique basée sur un modèle moniste de type, car il conçoit une seule espèce d'entité, à savoir l'évènement. En vue d'approfondir cette conception, nous procéderons à l'analyse des deux thèses complémentaires déjà mentionnées : la première porte sur le structuralisme de la physique et la seconde sur la liaison étroite entre les propriétés intrinsèques et les propriétés mentales, c'est-à-dire le fondationnalisme du phénoménal¹. Une fois ces deux thèses clarifiées, on passera à l'analyse de la thèse de l'émergentisme faible des phénomènes mentaux et physiques, dont la prétention est de les réduire à un substrat fondamental neutre.

La première thèse complémentaire, celle concernant le structuralisme de la physique, part d'une constatation quant à la limite épistémologique de l'objet de la science moderne. On sait que Russell, qui reprenait ici une idée de Mach, affirme que les seules propriétés physiques révélées par la science possèdent un caractère structurel². En clair, cela veut dire que toute notre

¹ Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. « What is Russellian Monism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p. 425.

² À vrai dire, cette idée était déjà manifeste lors de la phase dualiste de Russell et ne se restreint donc nullement à ses étapes monistes. À ce sujet, voir Wishon, Donovan. « Russell on Russellian Monism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin (Dir.). (2015). *Consciousness in the Physical World. Perspectives on Russellian Monism*. New York : Oxford University Press, pp. 96-97.

connaissance du monde se limite aux structures, dynamiques et relations³. La seule exception à cette affirmation réside dans la connaissance obtenue à partir de nos propres percepts et images. C'est que dans ce cas, on a accès aux propriétés intrinsèques des objets appréhendés et, de ce fait, à ce qu'ils sont en eux-mêmes indépendamment de leurs formes et relations.

Suivant cette ligne de pensée, le caractère structurel des propriétés veut à vrai dire qu'il est extrinsèque ou relationnel. Quoique la détermination et l'identification d'une propriété comme étant extrinsèque ou intrinsèque constitue une affaire très compliquée, cette question avait déjà été traitée chez Leibniz (voir *supra*, section 1.2). En tout état de cause, les propriétés dont il est question ici sont souvent complexes et, en ce sens, possèdent des aspects simultanément intrinsèques et extrinsèques. Pour cette raison, il est possible de relativiser le caractère intrinsèque de quelques propriétés si elles sont, à leur tour, analysables ou réductibles à d'autres propriétés extrinsèques. Ainsi, l'extension, considérée la propriété intrinsèque par excellence de la matière, est en quelque sorte extrinsèque dans la mesure où elle peut se décomposer en attributs typiquement relationnels tels que la contiguïté ou la pluralité. D'une autre perspective, les propriétés d'un objet peuvent aussi être considérées relativement ou comparativement comme intrinsèques si elles dépendent, pour exister, d'autres propriétés purement extrinsèques ou relationnelles appartenant aux parties du même objet. En l'occurrence, la contiguïté et la pluralité correspondant aux parties d'un objet impliquent l'extension en tant que propriété relativement intrinsèque du tout. En contrepartie, il doit exister d'autres propriétés non susceptibles de relativisation et, donc, on peut parler de propriétés intrinsèques absolues. À cet égard, la physique n'offre aucune piste de réponse, représentant ainsi une limitation claire de son domaine d'activité. Au mieux, il est possible d'entrevoir une lueur de la réalité au-delà de nos propres percepts et images sous la forme de relations et fonctions entre des *relata* qu'on ignore sur le plan intime. Dans ces circonstances, lorsqu'on parle de structuralisme de la physique, cette limitation doit ainsi

³ Il est important de préciser que la thèse du structuralisme n'est pas pour autant limitée à une signification étroite du terme « structure », c'est-à-dire au sens de structure causale spatiotemporelle. C'est pourquoi lorsqu'on parle de structure dans le monisme russellien, on réfère à un sens élargi qui comprend également des rapports et des dispositions. Voir Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p. 428.

être interprétée comme notre ignorance et notre incapacité à l'égard des propriétés intrinsèques au sens étroit, fondamental ou absolu⁴.

La signification du terme « structurel » comme équivalent à extrinsèque ou relationnel n'est pas la seule signification acceptable, cependant. En effet, si l'accent est mis sur le développement et le résultat de l'activité scientifique même, on verra que le qualificatif de « structurel » reçu par les propriétés physiques renvoie aussi au caractère abstrait de la connaissance qui en résulte. Dans ce cas, la catégorie d'abstrait doit être comprise comme ce qui est exprimable dans des termes purement logiques ou formels. Il s'agit d'une tendance qui remonte aux débuts de l'ère moderne, plus précisément avec Galileo Galilei, qui a déclaré que « l'univers est écrit dans le langage des mathématiques⁵ ». Cette tendance n'est pas étrangère à ce que la physique prétende décrire et expliquer la structure et la dynamique de l'univers à travers moins d'une douzaine d'équations⁶. Ainsi, des formules telles que l'équation d'onde de Schrödinger, la loi de la gravitation universelle ou les équations de Maxwell, parmi d'autres, cherchent à rendre compte de l'ensemble des phénomènes physiques. Il est indéniable que leur utilité et leur succès relatif ont contribué à notre compréhension générale de la réalité. Toutefois, il est également indéniable qu'en dépit de l'explication des mécanismes du cosmos et la prédiction des phénomènes qu'ils permettent, l'incertitude demeure à l'égard de « ce dont il s'agit au fond ». Donc, le structuralisme de la physique, d'après cette hypothèse, renvoie au caractère abstrait de son activité et à son discours centré uniquement sur la structure et la dynamique, dépourvu de toute substance ou de contenu.

Enfin, en liaison étroite avec les sens précédents, la limitation structuraliste peut s'associer à la révélation exclusive des propriétés à caractère dispositionnel au détriment des propriétés à caractère catégorique. Conformément à la définition traditionnelle, les propriétés dispositionnelles sont conçues comme étant les tendances, potentialités ou dispositions pouvant entraîner certains

⁴ Pereboom, Derk. « Consciousness, Physicalism, and Absolutely Intrinsic Properties », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p. 306.

⁵ La citation très connue provient de *L'essayeur* (Il Saggiatore), ouvrage publié par Galileo Galilei en 1623.

⁶ Stubenberg, Leopold. « Russell, Russellian Monism and Panpsychism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., pp. 60-61.

effets⁷. En contraste, les propriétés catégoriques sont les propriétés fondamentales requises pour donner une substance et fonder les propriétés dispositionnelles. Partant de ces définitions, on peut reformuler le problème du structuralisme en affirmant que les seules propriétés révélées par la physique auraient un caractère purement dispositionnel, sans aucune référence à la base catégorique qui est censée leur donner une existence. Or, la question est en réalité plus compliquée, car la science semble nous donner beaucoup plus que seulement des dispositions ou des tendances. La forme des objets qu'elle décrit en est un exemple, puisque la forme est considérée comme une propriété catégorique typique. Pour autant, à l'instar de la dichotomie extrinsèque – intrinsèque, il est pertinent d'introduire encore une fois une nuance définitionnelle et distinguer entre des propriétés catégoriques absolues et des propriétés catégoriques relatives⁸. En ce sens, étant donné que la forme d'un objet est une propriété catégorique qui peut à son tour être analysée par le biais des propriétés dispositionnelles de ses parties, la forme ne saurait être que relativement ou comparativement catégorique. Tout cela suggère plus précisément que la physique arrache les propriétés catégoriques absolues à la sphère de toute recherche et connaissance. L'effet d'une telle stratégie, volontaire ou non, se constate notamment dans le problème de l'élucidation de la nature de ces propriétés non structurelles, encore inconnues et de leur rapport aux propriétés phénoménales. En d'autres termes, il s'agit de la deuxième thèse complémentaire du monisme russellien.

Le monisme neutre propose l'existence d'une liaison intime entre les propriétés intrinsèques, catégoriques et non relationnelles et les propriétés mentales ou phénoménales. Cependant, le monisme neutre ne se contente pas d'un seul type de relation possible et ainsi il envisage des options allant d'une relation de constitution à un rapport de survenance, voire de causalité. En ce sens, une optique constitutive suppose l'existence d'une relation synchronique et de dépendance mutuelle entre les propriétés intrinsèques et les propriétés mentales. La survenance, quant à elle, comporte autant une relation de dépendance ontologique qu'une corrélation systématique entre les phénomènes survenants et les propriétés intrinsèques sur lesquelles ils surviennent. Quoi qu'il en soit, l'intégration pleine des phénomènes de la conscience dans l'ordre naturel, tant souhaitée par

⁷ Pereboom, Derk. « Russellian Monism and Absolutely Intrinsic Properties ». Op. cit., p. 41.

⁸ Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., pp. 429-430.

tout monisme russellien, est censée être garantie. En contraste, la causalité est l'option la moins conforme à un tel esprit naturaliste. En effet, la causalité ne semble pas permettre le rapport étroit entre les propriétés intrinsèques et mentales requises par l'approche moniste⁹. À la lumière de ce raisonnement, des théories inspirées du monisme de Russell, comme le panprotopsychoïsme proposé par David Chalmers¹⁰, se fondent souvent sur la survenance du mental à partir d'un autre type de propriétés, les prétendues propriétés protophénoménales, par exemple. Finalement, en opposition aux options mentionnées (et toutes jugées viables), une relation d'identification entre les deux types de propriétés ne serait pas plausible à notre avis, car elle entraînerait inévitablement la chute de la théorie dans le panpsychisme.

D'autre part, la deuxième thèse doit répondre à un autre problème essentiel : indépendamment de la question de savoir si ces propriétés constituent, déterminent ontologiquement ou causent les attributs mentaux, on se demande quelle est la nature de ces propriétés encore inconnues. Afin d'y répondre, il faut préalablement exclure toute proposition qui implique une relation d'identité entre les propriétés intrinsèques et toute propriété complexe, phénoménale ou physique. Cette opération est jugée nécessaire afin d'éviter tant un réductionnisme mentaliste tant un réductionnisme matérialiste aboutissant en dernière instance à d'autres approches comme le panpsychisme ou le physicalisme. Nonobstant cette précision, il faut indiquer qu'une stratégie basée sur un physicalisme *relatif* et non réductionniste est compatible avec le monisme russellien, comme le démontrent les propositions dites physicalistes avancées par Barbara G. Montero ou par Derk Pereboom. Dans ces cas, malgré le discours prononcé dans les termes relatifs aux propriétés physiques, celles-ci ne s'assimilent pas entièrement aux propriétés ordinaires que la physique a révélées jusqu'à maintenant. Ainsi, pour Montero, même si ces propriétés ne sont pas mentales ou limitées à la génération du mental, elles n'épuisent pas non plus leur nature dans le simple ordre structurel dynamique du monde¹¹. Elle les baptise donc « inscrutables », car la physique telle qu'on la pratique et la comprend de nos jours n'offre aucune place à ce type de propriétés. Quant à Pereboom, le philosophe spécule, avant de se pencher

⁹ Ibid., p. 437.

¹⁰ Chalmers, David. (1996). Op. cit., p. 126-127.

¹¹ Montero, Barbara. « Russellian Physicalism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p. 218.

finalement sur les approches non physicalistes, avec les idées de la matière première aristotélicienne et de la solidité catégorique lockéenne pour tenter une explication des propriétés intrinsèques¹². Il ne s'agit pas, cependant, des seules conceptions relativement physicalistes. Il y a des postures structuralistes qui identifient le substrat fondamental à des entités formelles ou logico-mathématiques comme l'information ou le degré de cohérence d'un système. D'ailleurs, la théorie de l'ordre implicite de David Bohm, sur laquelle on reviendra dans le dernier chapitre, repose sur une théorie physique de pointe qui va de pair avec une ontologie substantialiste et neutre à part entière.

D'autres approches sont plus conservatrices à l'égard de la formulation initiale du monisme neutre d'après Russell. De cette manière, ces théories doivent postuler l'existence d'un substrat, d'entités ou de propriétés qui ne s'identifient aucunement aux domaines phénoménal et matériel. Le panprotopsychisme intègre cet ensemble de théories dans la mesure où il soutient que les propriétés fondamentales ou *quiddities* sont protophénoménales et, en tant que telles, ne sont ni mentales, ni physiques. En conséquence, le panprotopsychisme est aussi classifiable comme une variante du monisme neutre¹³. Pareillement, nous trouvons dans la théorie défendue par Thomas Nagel des formulations qui sont parfaitement conformes au monisme neutre :

[T]he hope is that (new phenomena) can be analyzed through the character and interactions of their more elementary components. Such harmless emergence is standardly illustrated by the example of liquidity, which depends on the interactions of the molecules that compose the liquid. But the emergence of the mental at certain levels of biological complexity is not like this. According to the emergent position now being considered, consciousness is something completely new. Because such emergence, even if systematic, remains fundamentally inexplicable, the ideal of intelligibility demands that we take seriously the alternative of a reductive answer to the constitutive question—an answer that accounts for the relation between mind and brain in terms of something more basic about the natural order. If such an account were possible, it would explain the appearance of mental life at complex levels of biological organization by means of a general monism according to which the

¹² Pereboom, Derk. « Russellian Monism and Absolutely Intrinsic Properties ». Op. cit., pp. 55-56.

¹³ Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsychism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p. 264. «The panprotopsychist version can be seen as a form of *Russellian neutral monism*, with fundamental protophenomenal properties serving as the grounds for both physical and phenomenal properties. »

constituents of the universe have properties that explain not only its physical but its mental character¹⁴.

Cela étant dit, quelle que soit la manière de caractériser ces propriétés inconnues, toutes les théories présentées doivent défendre la thèse émergentiste et réductionniste des états conscients et des phénomènes physiques afin de pouvoir rendre compte des phénomènes dans une réduction à un niveau fondamental qui n'est ni physique ni mental. Or, il faut rappeler que l'émergence implique l'apparition et le déploiement de *nouvelles* propriétés dans les systèmes complexes. En d'autres mots, la matérialité et la mentalité en tant que phénomènes émergents présentent des traits distincts des événements neutres. Néanmoins, le réductionnisme du monisme russellien exige que les nouveaux traits soient en principe déductibles du fondement neutre. C'est pourquoi on parle d'émergence « faible » si l'on s'en tient à la définition très connue fournie par Chalmers. Pourtant, dans la littérature contemporaine, il est fréquent de trouver de nombreuses références au monisme russellien en tant qu'approche plutôt générique par rapport à laquelle le monisme neutre de Russell et le monisme neutre en général constituent uniquement deux des voies possibles. Cette question, en dépit de son caractère partiellement terminologique, sera l'objet de la discussion qui suit.

Chalmers prétend avoir lui-même consacré la dénomination de monisme russellien pour désigner une approche qu'il caractérise comme la conjonction d'un physicalisme large et le rejet d'un physicalisme étroit¹⁵. Dans l'esprit de *The Analysis of Matter*, Chalmers réaffirme l'une des thèses fondamentales du monisme neutre, à savoir celle qui concerne la limitation structuraliste de la physique. De surcroît, il a recours à l'intuition russellienne qui relie des propriétés intrinsèques à des propriétés phénoménales et nomme *quiddities* les « propriétés catégoriques fondamentales qui jouent les rôles fondamentaux spécifiés dans la physique¹⁶ ». Les *quiddities*, suivant son interprétation du monisme russellien, constituent la conscience. Jusqu'ici, il ne semble pas y avoir de désaccord avec l'interprétation défendue dans notre travail, selon laquelle les expressions

¹⁴ Nagel, Thomas. (2012). *Mind and Cosmos. Why the Materialist Neo-Darwinian Conception of Nature Is Almost Certainly False*. New York: Oxford University Press, p. 56.

¹⁵ Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsychism ». Op. cit., pp. 261-262. Cf. les paragraphes précédents de cette sous-section à l'égard des versions monistes dites physicalistes de Barbara Montero et Derk Pereboom qui reposent sur un concept élargi et renouvelé de physique.

¹⁶ Ibid., p. 254.

« monisme neutre » et « monisme russellien » sont équivalentes. Pour autant, là s'arrêtent les coïncidences. La nature des *quiddities* demeure en réalité une question ouverte et, en ce sens, l'éventail de possibilités pour le monisme russellien selon Chalmers s'ouvre à tel point que plusieurs approches sont possibles, y compris des positions non-neutralistes. Dans ces circonstances, le philosophe fait une distinction entre plusieurs types de monisme russellien sur la base des façons possibles de concevoir les propriétés catégoriques¹⁷, c'est-à-dire en fonction de leur nature (physique, mentale ou neutre) :

- i) Physicalisme russellien au sens large : les *quiddities* sont physiques, mais non au sens ordinaire et restreint de la théorie physique qui renvoie aux propriétés typiques telles que l'espace, le temps, la matière ou l'énergie.
- ii) Théorie de l'identité russellienne : les *quiddities* sont physiques au sens ordinaire et restreint de la théorie physique.
- iii) Théorie de la réalisation russellienne idéaliste ou panpsychiste : les *quiddities* sont les bases catégoriques mentales et non physiques des propriétés dispositionnelles qu'on trouve dans la théorie physique.
- iv) Théorie de la réalisation russellienne panprotopsychiste ou moniste neutre : les *quiddities* sont les bases catégoriques protomentales et non physiques des propriétés dispositionnelles qu'on trouve dans la théorie physique.
- v) Dualisme de propriétés russellien : les *quiddities* sont des propriétés catégoriques mentales ou protomentales fondamentales et irréductibles, analogues aux propriétés dispositionnelles également fondamentales et irréductibles.

D'après ce qui précède, toute théorie qui maintient au moins les deux thèses complémentaires sans nécessairement soutenir la thèse de l'émergence à partir de la neutralité devrait mériter le qualificatif de « monisme russellien ». Dans une optique similaire, on trouve Philip Goff qui considère les deux thèses complémentaires comme le noyau de toute théorie qui

¹⁷ Ibid., pp. 262-265. Chalmers nous prévient, toutefois, que l'assimilation de ce qu'il considère comme le monisme russellien à des approches physicalistes, dualistes ou autres est surtout une question purement linguistique.

se veut russellienne¹⁸, ce qui ouvre encore une fois les portes autant aux versions panpsychistes qu'aux versions neutres. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit du monisme russellien, tel qu'il est actuellement et communément compris, qu'il est « analogue au Saint-Empire romain, qui n'est ni saint, ni romain, ni un empire¹⁹ ». C'est pourquoi notre assimilation pleine du monisme russellien au monisme neutre est une prise de position originale, au fondement de laquelle se retrouve surtout la valorisation de la thèse émergentiste et réductionniste de la conscience et le caractère neutre des événements constitutants en vertu de l'importance qu'ils recelaient pour Russell. Pour ces motifs, nous considérons plus approprié de restreindre la dénomination de « monisme russellien » à toute proposition moniste et neutre inspirée de la pensée de Russell qui a comme condition nécessaire et suffisante les trois thèses invoquées précédemment. En somme, nous favorisons la synonymie des deux expressions dans le but de rester fidèles à l'esprit de la pensée du fondateur gallois. De cette manière, dans l'optique que nous assumons ici, les seules variantes conformes au monisme russellien seraient celles indiquées en i) et iv) de la liste déployée *supra*.

3.2. Différences entre le monisme neutre et d'autres postures

La caractérisation du monisme neutre ou russellien étant maintenant précisée, il faut poursuivre sa délimitation en le différenciant d'autres postures avec lesquelles il peut posséder des éléments communs. Cette définition négative est nécessaire dans le but de bien cerner notre objet d'étude en évitant ainsi de le confondre avec d'autres théories. Tout d'abord, le point de départ de notre analyse consiste à faire voir que le monisme russellien appartient au type de posture philosophique qu'on a convenu d'appeler neutraliste. À ce stade du travail, il est clair qu'au sens large, le neutralisme doit simplement être compris comme faisant référence à une nature qui n'est ultimement ni mentale ni physique. Cette caractérisation reste néanmoins générique et insuffisante. Certes, à l'instar du monisme neutre, il y a des conceptions qui partent de l'idée de neutralité, mais à la différence de celui-là, celles-ci s'inscrivent dans ce qu'on appellera *The Both View*²⁰. En ce

¹⁸ Goff, Philip. (2019). « Did the Universe design itself? ». *International Journal for Philosophy of Religion*, 85: 1, p. 101. « The core of the Russellian monist proposal is simply that: (i) physical properties involve categorical properties, and (ii) consciousness is explained in terms of those categorical properties. »

¹⁹ Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p.424, note en bas num. 6.

²⁰ Stubenberg, Leopold. (2018). Op. cit.

sens, il s'agit de conceptions qu'on a déjà qualifiées comme étant proches du dualisme d'aspect. C'est le cas, par exemple, des doctrines d'Ernst Mach et de William James. C'est pourquoi on fera un survol plutôt bref de ces théories dont la caractéristique distinctive s'incarne dans le caractère purement épistémologique du dualisme corps-esprit.

On peut toutefois trouver aussi des similitudes indéniables entre le monisme russellien et d'autres théories non neutralistes. On pense notamment au panpsychisme, qui essaie d'étendre la nature mentale en niveau fondamental de la réalité. Le rapprochement entre le panpsychisme et l'approche neutraliste se fait sentir surtout lorsqu'on note que les théories précurseurs de Mach et de James ainsi que le monisme de Russell ont été suspectés de mentalisme, que ce soit idéaliste, panpsychiste ou phénoménaliste. Il s'agit d'un soupçon dont on s'occupera lors de la discussion des objections typiques au monisme neutre. Pour l'heure, on va se concentrer sur la présentation d'une définition générale pour chacun des types doctrinaires non neutralistes mentionnés et sur leur comparaison au monisme russellien.

3.2.1. Le monisme neutre et le dualisme d'aspect

Tout au long du présent travail, on a invoqué à maintes reprises le dualisme d'aspect, ce qui n'est pas surprenant étant donné la proximité conceptuelle qu'il entretient avec le monisme neutre. Cette liaison est évidente lorsqu'on tient compte de leur inspiration commune, à savoir la conception neutraliste de Spinoza. Néanmoins, il existe des différences qui ne sont pas toujours manifestes et qui provoquent des difficultés lors de la délimitation des deux postures. De prime abord, il est vrai qu'autant le dualisme d'aspect que le monisme russellien donnent la primauté à un fondement neutre de la réalité. En ce sens, aucune des deux conceptions n'accorde une priorité à la physique comme le fait le matérialisme basé sur la notion d'émergence faible, par exemple. En même temps, la neutralité implique également qu'aucune supériorité ne saurait être accordée au domaine mental. L'avantage d'une telle posture réside dans la possibilité de contourner le problème de la causalité mentale et de l'interaction, qui est si problématique pour le dualisme, tout en respectant le principe de clôture causale du physique. Dans la même ligne de pensée, autant le monisme neutre que le dualisme d'aspect ne sont pas réductionnistes, du moins au sens habituel. Cela est une importante conséquence de leur neutralisme qui exclut d'avance toute opération d'assimilation d'un domaine

à l'autre. Ainsi, les deux conceptions cherchent à restituer de plein droit le volet expérientiel en l'inscrivant dans un cadre naturaliste. Comme on verra dans les prochains paragraphes, en dépit de cette convergence, les notions de neutralisme et de non-réductionnisme sont différemment interprétées.

Dans le but de bien mener la recherche, il est pertinent de rappeler ce qu'on a présenté à propos de l'empirisme radical de James et de la conception philosophique de Mach. D'après la conclusion tirée de leur analyse, ces doctrines ne correspondent pas au monisme neutre à proprement parler. Ainsi, rappelons que la défense du dualisme épistémologique dans les théories de Mach et de James semble plutôt les rapprocher du dualisme d'aspect. Autrement dit, quoiqu'elles ne s'identifient pas totalement avec le dualisme d'aspect, leurs doctrines ne s'assimilent pas au monisme russellien non plus. Ultiment, les considérations qui amènent à cette conclusion renvoient à l'application du paramètre de délimitation déjà mentionné, *The Both View*, qui accorderait le caractère distinctif de ces théories. À l'instar du critère dénommé *Law View*, mentionné ailleurs²¹, ce critère concerne aussi la façon de concevoir le caractère neutre du niveau fondamental de la réalité. Mais, à la différence de celui-là, la neutralité d'une perspective *Both View* constitue une propriété dite intrinsèque ou non relationnelle à l'égard des existences élémentaires. Plus spécifiquement, la neutralité est conçue comme un caractère intrinsèque, simultanément mental et physique, comme on a déjà vu chez Mach et chez James.

Quant au dualisme d'aspect, il n'existe pas d'accord unanime sur ce qui le distingue d'autres conceptions. Néanmoins, il nous semble qu'à l'instar de l'empirisme radical jamesien et de la doctrine machienne du parallélisme du physique et du mental, le dualisme d'aspect se caractérise également par l'application d'une approche *Both View*. En effet, le dualisme d'aspect doit précisément son nom à la postulation d'un fondement neutre duquel les domaines physique et mental ne sont que ses aspects indissolubles ou des perspectives coprésentes à tout moment²². Or, à la différence des théories jamesienne et machienne, le dualisme d'aspect soutient une thèse

²¹ Voir la section 2.2.3.

²² Atmanspacher, Harald. (2012). « Dual-Aspect Monism à la Pauli and Jung ». *Journal of Consciousness Studies*, 19: 9-10, p. 97. À la différence de l'interprétation soutenue dans ce travail, il faut préciser, pourtant, que l'article cité affirme en même temps qu'autant le monisme neutre que le dualisme d'aspect assument une approche *Neither View*.

métaphysique postulant l'existence d'une substance ou d'une entité neutre qui possède simultanément le double caractère mental et physique ou « phentale²³ ». Le dualisme d'aspect pourrait donc reconnaître qu'il existe une différence claire entre une certaine configuration cérébrale, explicitée dans des termes de réactions électrochimiques ou de structures neuronales, et un certain état mental, caractérisé par une certaine qualité subjective. Cependant, il ne s'agit ni de deux substances ni de deux propriétés différentes, mais de deux aspects d'une même entité dont aucun n'a la primauté conceptuelle ou ontologique sur l'autre. Les aspects en question renvoient plutôt à deux perspectives épistémiques complémentaires. Ainsi, l'aspect physique réfère à une manière de connaître qui correspond à une perspective objective ou de troisième personne, tandis que l'aspect mental réfère à un mode de connaissance en première personne. En contrepartie, on a vu que le monisme neutre doit aussi postuler l'existence d'une substance neutre, mais celle-ci est conçue à la manière d'une approche *Neither View* de sorte qu'elle ne peut qu'appartenir à un *tertium genus*. En d'autres mots, pour le moniste neutre, la neutralité est une propriété intrinsèque en vertu de sa préséance ontologique à toute attribution relevant de l'esprit ou de la matière.

Par ailleurs, le dualisme d'aspect correspond à une perspective absolument non réductionniste, ce qui marque une différence importante par rapport au monisme neutre. Son non-réductionnisme ne peut cependant découler uniquement de son neutralisme. En effet, le non-réductionnisme du dualisme d'aspect provient surtout de sa manière spécifique de comprendre la neutralité. Il provient, pour tout dire, de la perspective *Both View* : étant donné qu'il n'y a qu'un seul niveau ontologique, simultanément mental et matériel, le dualisme d'aspect ne laisse aucune place à la réduction de quelques phénomènes à d'autres. Idem pour la question de leur émergence, qui ne se pose pas non plus.

Par contre, tant que la réductibilité est comprise comme n'importe quelle opération d'identification d'une classe d'entités à une autre, rien n'empêche la compatibilité du monisme neutre avec l'idée d'émergence faible. De fait, les phénomènes physiques et mentaux émergent,

²³ On doit ce néologisme affreux à Benovsky. Voir Benovsky, Jiri. (2018). *Mind and Matter. Panpsychism, Dual-Aspect Monism, and the Combination Problem*. SpringerBriefs in Philosophy, Suisse. « A first point to keep in mind is that dual-aspect monism (as well as dual-aspect-pan-proto-psychism of course) is not a theory of the mind, it is a theory of everything. Dual-aspect monism is a view about the fundamental nature of all reality—and it claims that it is *phental*. »

sur les plans ontologique et logique, d'une substance neutre et se réduisent donc à celle-ci. À titre de remarque annexe, le monisme neutre devrait en revanche rejeter l'émergence forte, puisque d'après cette hypothèse, il n'y a aucune manière de réduire logiquement les aspects physique et subjectif au fondement neutre qu'une ontologie moniste neutre requiert.

Pour résumer, il est évident qu'il existe autant de similitudes que de différences entre le dualisme d'aspect et le monisme neutre. Certes, tous deux font appel à une posture moniste, ce qui leur permet de mieux s'adapter à une approche scientifique conforme aux principes de parcimonie et de clôture. En ce sens, le postulat de l'existence d'un seul type d'entité opéré par les deux approches permet d'expliquer la correspondance systématique entre les phénomènes de l'esprit et les phénomènes de la matière. En d'autres mots, elles aspirent à expliquer ce qu'on nomme en philosophie de l'esprit *the co-variation constraint*²⁴. Pareillement, toutes deux affirment être non réductionnistes au sens traditionnel, ce qui leur permet de rendre compte de la différence qui semble exister entre le domaine mental et le domaine physique (*the difference constraint*). Pour autant, les différences sont évidentes lorsqu'on met en lumière le sens dans lequel chacune de ces théories entend la neutralité de sa vision moniste, différence résumée par l'opposition *Both View* et *Neither View*. Bref, le dualisme d'aspect est avant tout une approche qui affirme un monisme ontologique et un dualisme épistémologique, alors que le monisme neutre défend l'idée d'une entité possédant une nature simple et distincte des entités complexes, mentales et physiques. En définitive, le dualisme d'aspect et le monisme neutre constituent des approches distinctes alors qu'elles se révèlent incompatibles par leurs points de départ conceptuels.

3.2.2. Le monisme neutre et le panpsychisme

Autant un rapport peut être établi entre le dualisme d'aspect et le monisme neutre, autant le monisme neutre entretient également des liens avec le panpsychisme. L'idée centrale du panpsychisme remonte à l'aube de la philosophie grecque²⁵ et attribue des propriétés mentales ou

²⁴ Voir Le Bihan, Baptiste. (2019). « Aspects in Dual-Aspect Monism and Panpsychism: A Rejoinder to Benovsky ». *Philosophical Investigations*, 42: 2, pp. 186-201.

²⁵ Voir Goff, Philip, Seager, William and Allen-Hermanson, Sean. (2017). « Panpsychism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/win2017/entries/panpsychism>>. Édition d'hiver 2017.

psychiques à l'ensemble de la réalité. D'une façon trop simplifiée, une position panpsychiste soutient que la conscience est un phénomène qui se retrouve dans l'univers entier et qu'elle ne caractérise pas exclusivement les êtres vivants dotés d'un cerveau. À première vue, cette affirmation peut sembler surprenante, surtout si l'on pense aux phénomènes complexes associés à la conscience humaine en particulier, tels que la faculté de raisonnement ou la capacité d'imagination. On court alors le risque de tirer des conclusions hâtives et de faire des généralisations : la seule pensée qu'une roche ou qu'une table possède des sentiments ou expérimente de la douleur semble une absurdité. Néanmoins, cette perspective, qu'on peut qualifier de pancognitiviste, se restreint aux premières formulations du panpsychisme et demeure plutôt minoritaire, se confondant souvent avec des éléments animistes ou panthéistes. L'idée derrière la plupart des théories panpsychistes contemporaines est moins osée et plus modeste, puisqu'elle renvoie simplement à la possibilité qu'on puisse parler d'un caractère subjectif en dehors de l'expérience humaine et animale. La définition du panpsychisme de David Chalmers explicite clairement cette idée :

I will understand panpsychism as the thesis that some fundamental physical entities are conscious: that is, that there is something it is like to be a quark or a photon or a member of some other fundamental physical type. This thesis is sometimes called panexperientialism, to distinguish it from other varieties of panpsychism²⁶.

En d'autres termes, le panpsychisme soutient que l'expérience qualitative consciente ou la conscience phénoménale est une caractéristique omniprésente à l'univers, sans préjudice des différences de complexité de l'échelle ontologique du réel. Cette autre formulation du panpsychisme, qu'on a convenu d'appeler panexperientialisme, sera donc l'approche générale de référence de ce qui suit.

On peut commencer l'analyse des convergences (et des divergences) du panpsychisme et du monisme neutre en abordant le premier terme du binôme « monisme neutre ». En effet, l'inclusion du panpsychisme dans une approche moniste dépendra largement du type de rapport entretenu entre les propriétés mentales et l'ordre physique. Certes, si le panpsychiste réclame le caractère

²⁶ Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsyism ». Op. cit., pp. 246-247.

omniprésent du mental, il n'est pourtant aucunement obligé de soutenir que le mental est la seule réalité. De manière analogue, quoique plus controversée, il n'est pas obligé de réclamer non plus le caractère fondamental des propriétés mentales. Compte tenu de cette précision, il devient plus facile d'entrevoir la compatibilité du panpsychisme avec une myriade de postures allant de l'idéalisme au physicalisme en passant même par le dualisme. En guise d'exemple, si le caractère mental omniprésent est réductible à une existence physique fondamentale, un panpsychisme réductionniste physicaliste devient parfaitement concevable. Par ailleurs, il est possible de concevoir un panpsychisme dualiste pour lequel les attributs mentaux seraient universels et irréductibles à l'instar des propriétés physiques. Soit dit en passant, cette idée semble évoquer le dualisme d'aspect²⁷ : c'est pourquoi on a même qualifié la doctrine moniste de Spinoza de panpsychisme dualiste²⁸. Néanmoins, le panpsychisme évoque généralement une approche qui penche davantage vers l'idéalisme, ce qui revient à affirmer un panpsychisme moniste basé sur l'universalité et le rôle fondamental du mental sur lequel se construisent les propriétés physico-structurelles. C'est cette approche spécifique que nous présenterons maintenant, afin de faire ressortir les contrastes entre le panpsychisme et le monisme neutre.

À vrai dire, il n'est pas rare d'entendre des expressions telles que « monisme russellien panpsychiste » ou « panpsychisme russellien » chez des philosophes contemporains comme David Chalmers ou Philip Goff. À notre avis, ces expressions sont des oxymores, puisqu'elles enferment une contradiction inhérente du fait qu'un seul d'entre eux, le monisme russellien, souscrit au neutralisme (voir la partie finale de la section 3.1.). Cependant, il est important d'élucider le fil conducteur qui unit le panpsychisme — considéré à la lumière de sa veine moniste idéaliste — et le monisme russellien — dans l'optique neutraliste assumée par notre travail. En ce sens, malgré l'évidente divergence entre le mentalisme de l'un et le neutralisme de l'autre, il faut rappeler que le monisme neutre établit un rapport entre les propriétés intrinsèques et les propriétés mentales. Le monisme panpsychiste et le monisme russellien, donc, ne sont plus très éloignés l'un de l'autre.

²⁷ De manière révélatrice, William James, dont l'empirisme radical a été qualifié de proche au dualisme d'aspect ci-dessus, envisageait une tendance empiriste générale vers une « vision pluraliste panpsychiste de l'univers ». James, William. (1909). *A Pluralistic Universe*. New York : Longmans, Green & Co., p. 313.

²⁸ Ainsi Uwe Meixner. « Idealism and Panpsychism », dans Bruntrup, Godehard et Jaskolla, Ludwig (Dir.). (2016). *Panpsychism : Contemporary Perspectives*. New York: Oxford University Press, p. 387.

En fait, si les propriétés intrinsèques s'assimilent aux propriétés phénoménales, le monisme neutre risque de glisser vers le panpsychisme²⁹. Néanmoins, il est possible de concevoir différemment la liaison entre le monisme neutre et le panpsychisme afin d'éviter cet écueil, option qui sera détaillée lors de la présentation du panprotopsychisme.

Dès lors, le panpsychisme tel que nous venons de l'exposer ne peut se présenter en une posture émergentiste, à la différence du monisme neutre. La raison en est que le caractère fondamental et premier du mental exclut d'un seul coup son émergence, qu'elle soit forte ou faible. Conséquemment, la réductibilité des phénomènes mentaux à un niveau fondamental neutre est une idée absente du panpsychisme. Dans ces circonstances, les seuls points qui unissent les deux approches sont leur rejet conjoint de l'émergence forte et du réductionnisme physicaliste³⁰. Malgré tout, il reste de la place pour une émergence à l'intérieur du panpsychisme. En effet, on peut parler d'émergence dans le sens d'un rapport spécifique entre les niveaux phénoménaux microscopique et macroscopique de certaines variantes panpsychistes, appelées non constitutives, dont Seager, Brüntrup et d'autres se réclament³¹. D'après ces versions, la conscience complexe de l'être humain et des animaux les plus évolués se constitue par des interactions de microsujets ou de microphénomènes conscients. Cependant, à la différence des variantes constitutives du panpsychisme, qui souffrent du fameux problème de la combinaison³², ces versions n'aspirent pas à réduire les existences phénoménales complexes à des entités phénoménales simples. Cela revient à dire que si les faits de notre conscience ne peuvent être déduits ou inférés à partir de microentités conscientes, il y a lieu de parler d'émergence forte du macromental à partir de la microsubjectivité. Compte tenu de cette précision, le qualificatif d'« émergentiste » ou de « non émergentiste » peut

²⁹ Stubenberg, Leopold. « Neutral Monism and Panpsychism », dans Bruntrup, Godehard et Jaskolla, Ludwig. Op. cit., p. 353.

³⁰ Ibid., p. 352.

³¹ Voir la section 2.2. de Goff, Philip, Seager, William et Allen-Hermanson, Sean. Op. cit.

³² Pour faire écho aux paroles du philosophe David Chalmers, le problème de la combinaison peut être exposé dans ses grandes lignes comme le problème de la manière dont les microexpériences, possédées par les entités physiques fondamentales, peuvent se combiner en une seule macroconscience analogue à celle que nous possédons. Pour de plus amples détails, voir Chalmers, David. « The Combination Problem for Panpsychism », dans Bruntrup, Godehard et Jaskolla, Ludwig. Op. cit., pp. 179-214.

de cette façon être attribué à ces variantes du panpsychisme, sous réserve des considérations exposées.

3.3. Des objections formulées à l'égard du monisme neutre

On va maintenant considérer quelques objections formulées à l'encontre du monisme neutre. Il n'est pas trop audacieux d'affirmer que la quasi-totalité des objections découle de la critique de l'ignorance, reconnue et pleinement assumée par le monisme russellien, de la nature des propriétés intrinsèques, catégoriques ou non relationnelles. Le monisme neutre, dans ses diverses formulations, insiste en effet sur le caractère neutre du niveau fondamental, mais se contente souvent d'une définition négative de la neutralité. Ce faisant, il n'a pas réussi à s'affranchir de la suspicion de mentalisme, surtout parce que la terminologie fréquemment utilisée présente des consonances idéalistes. Il ne s'agit pas de la seule manière de s'attaquer au deuxième terme du binôme « monisme neutre ». En effet, on peut prendre la posture critique opposée et se demander si les propriétés non phénoménales ne pourraient pas être ultimement des propriétés physiques. Si tel est le cas, c'est encore une fois la neutralité qui est remise en cause et le monisme russellien se retrouve susceptible d'être accusé d'un « physicalisme de placard ».

Une autre stratégie possible consiste à s'attaquer aux thèses que nous avons convenu de considérer comme les piliers du monisme russellien. Ainsi, en regard de la situation d'ignorance des propriétés intrinsèques, on peut contre-argumenter qu'il n'y a peut-être rien de plus à savoir. En d'autres mots, il est possible que tout ce qui existe soit en réalité un ensemble de propriétés dispositionnelles et que le monde se constitue uniquement par des tendances et des rapports. Au contraire, si l'on persiste à affirmer l'existence de propriétés catégoriques et à les définir positivement, comme quelques théories monistes russelliennes contemporaines le proposent, la résultante n'est pas beaucoup plus encourageante. Par exemple, l'identification des propriétés intrinsèques avec un nouveau type de propriétés non phénoménales — c'est le cas du panprotopsychisme — force à rendre compte de l'émergence de l'expérience subjective. Malheureusement, confronté à l'asymétrie entre le monde phénoménal et le domaine du matériel et de l'inerte, on est pris dans le piège, aux côtés du physicalisme, du problème difficile de la

conscience. Dans ces circonstances, le monisme neutre doit contourner ces objections s'il veut constituer une option viable entre l'idéalisme et le physicalisme.

3.3.1. L'approche moniste neutre défend en dernière analyse une sorte de mentalisme

La question de la suspicion mentaliste à l'égard du monisme neutre et de ses théories préceuses a déjà été traitée dans ce travail. Initialement, il s'agissait d'une critique adressée à l'empirisme radical de James et des théories similaires, motivée surtout par l'usage d'expressions telles que « sensations » ou « expériences pures ». Il va sans dire que l'évaluation de la critique contre la doctrine jamesienne et d'autres doctrines apparentées n'est pas pertinente dans la présente sous-section, car notre posture a consisté précisément à les disqualifier en raison du fait qu'elles ne sont pas de véritables versions du monisme neutre. Il faut rappeler que ce genre de théories, sans doute préceuseur du monisme de Russell à certains égards, se distingue par le dualisme épistémologique et par l'approche *Both View*, en vertu desquels elles s'apparentent plutôt au dualisme d'aspect. En réalité, dans leur prétention initiale d'évaluer le monisme neutre qui a fini par être indûment qualifié de mentaliste, les critiques visaient toutefois davantage les doctrines préceuses. Pourtant, le monisme russellien à proprement parler ne peut pas non plus échapper à la critique mentaliste. De cette façon, une évaluation de la théorie de Russell est d'autant plus pertinente que nous la considérons comme la doctrine fondatrice authentique du monisme neutre et de tous les monismes russelliens.

Certes, l'imputation mentaliste contre Russell repose principalement sur son recours à des termes typiquement psychologiques, comme les sensations et les images, afin de rendre compte des existences neutres et des construits mentaux qui en découlent. D'après une telle interprétation, la théorie moniste de Russell aspire vainement à être neutre. En fin de compte, si tout ce qu'on connaît directement se limite aux expériences perceptuelles, on n'a nullement quitté le cadre de la mentalité. Dans ces conditions, l'approche moniste neutre semble au fond affirmer qu'il n'y a rien

au-delà de la pure représentation, ce qui rend la souhaitée neutralité hors de portée. C'est pourquoi d'après l'interprétation critique de Herbert Feigl le monisme neutre n'est que pur phénoménisme³³.

À la défense de Russell, on peut cependant remarquer des éléments de sa théorie qui empêchent d'emblée l'attribution mentaliste. À cet égard, la thèse de l'inexistence d'un sujet d'expérience qui sous-tend des phénomènes et des propriétés mentales joue un rôle fondamental. De la même manière, suivant la théorie russellienne de la perception, la quasi-totalité des événements neutres est composée d'événements lointains et imperceptibles, situés à l'extrême d'une ligne causale. Dans ces circonstances, les événements neutres n'entretiennent pas de rapport immédiat avec le domaine expérientiel et, de ce fait, peuvent uniquement être inférés. Enfin, l'incorporation des percepts et la réinterprétation des sentiments, des émotions et des images à la lumière des événements neutres, localisables dans l'espace et dans le temps, font en sorte que l'accusation mentaliste perd une bonne partie de sa force.

À vrai dire, il serait souhaitable que chacune des versions monistes russelliennes contemporaines soit évaluée exhaustivement pour elle-même, ce qui dépasse les bornes du présent travail. Toutefois, une vue d'ensemble via l'exposition de quelques versions représentatives reste pertinente. À cet effet, suivant la thèse assumée ici, il faut séparer le bon grain de l'ivraie et rejeter toutes les versions apparentées au panpsychisme ou à l'idéalisme qui identifient les propriétés intrinsèques aux propriétés mentales ou phénoménales. Autrement, il n'y aurait aucun sens à vouloir répondre à l'accusation de mentalisme. Une fois cette opération effectuée, les versions conservées appartiennent à la famille des protopanpsychismes et des théories basées sur l'existence de propriétés physiques à caractère spécial ou des qualités de nature abstraite, informationnelle ou mathématique. Toutes ces approches partagent deux éléments : d'une part, l'accent mis sur la nature qui n'est ni mentale ni matérielle de ce qui est considéré comme étant le fondement neutre et, d'autre part, la tentative d'éviter le recours à des termes et à des définitions possédant des connotations mentalistes, afin d'écartier le plus possible les soupçons. Malheureusement, ces

³³ Feigl, Herbert. (1958). « The Mental and the Physical ». *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. 2, pp. 426–427. « Disregarding some technical logical questions, the data upon which the construction is based turn out to be items of immediate experience (sentience) and are thus “mental” after all (...) This is not the place to review the many arguments which have been advanced in the refutation of phenomenalism. »

théories payent cher ce stratagème. En se gardant loin de tout soupçon d'idéalisme, de phénoménisme ou de panpsychisme, c'est plutôt une corrélation inverse qui s'établit entre l'accent mis sur l'aspect non mental des propriétés intrinsèques et l'affirmation de leur neutralité, se soumettant au risque subséquent de tomber dans le physicalisme.

3.3.2. L'approche moniste neutre constitue ultimement une sorte de physicalisme

On peut s'attaquer à la neutralité en soutenant que, si l'on se conforme aux délibérations du monisme russellien, la nature des propriétés intrinsèques est ultimement matérielle. Le monisme russellien constituerait au fond une sorte de physicalisme ou de matérialisme³⁴. À première vue, les variantes contemporaines qui conçoivent le substrat neutre à la lumière des concepts et des catégories tirés des sciences naturelles et formelles forment la cible idéale. Pourtant, il n'est pas rare que la dernière étape du développement philosophique de Russell, celle que nous jugeons paradigmatique de son monisme neutre, ait été qualifiée de réaliste par opposition à son étape précédente. Les raisons de cette association ne manquent pas lorsqu'on examine soigneusement quelques aspects clés de la théorie, en particulier l'ontologie des événements, la théorie causale de la perception et le caractère réductible de toutes les lois à la physique³⁵.

Pour commencer, l'ontologie événementielle du dernier monisme de Russell soutient que les entités fondamentales sont des événements localisables dans l'espace et dans le temps. On sait déjà que le parcours philosophique de Russell va de pair avec le développement de la physique de son époque, marquée profondément par l'apparition de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique. Ces sous-disciplines révolutionnaires sont à la source de l'ontologie des événements du monisme russellien : d'un côté, la théorie de la relativité et son concept de champs gravitationnel et électromagnétique qui s'étendent infiniment dans le continuum spatio-temporel ont permis l'émergence de l'idée de « matérialités » omniprésentes, lesquelles au lieu de composer un substrat sur lesquelles les choses réelles « sont », leur permettent bien plutôt « d'arriver ». D'un autre côté,

³⁴ Le lecteur attentif aura remarqué que, suivant l'avis de Galen Strawson, on a employé (et on continuera à employer), dans ce travail, les deux dénominations de façon interchangeable. Voir Strawson, Galen. (2008). Op. cit., p. 151.

³⁵ Wishon, Donovan. Op. cit., p. 104.

la mécanique quantique qui décrit des phénomènes aussi disparates que la dualité onde-particule, l'intrication quantique, parmi d'autres, permet de réinterpréter les particules matérielles en événements infinitésimaux. Dans les deux cas, la « désubstantialisation » progressive du monde physique a mené, de manière contre-intuitive, à une compréhension graduelle des phénomènes dans des termes matérialistes et naturalistes. Or, le relent scientifique du monisme russellien reflète assez bien cette tendance. Cette interprétation est renforcée lorsqu'on considère que toutes les existences fondamentales peuvent être caractérisées en termes d'événements : les percepts, voire les images, peuvent alors être compris dans une perspective matérialiste.

Il est à noter que la théorie causale de la perception part de l'hypothèse qu'autant les percepts que les images sont des événements occupant la région définie de l'espace-temps qu'on a convenu d'appeler le « cerveau ». Ces événements sont les derniers chaînons d'une longue chaîne d'événements assujettis à la loi de la causalité et dont les propriétés intrinsèques sont inconnues. Quant aux lois causales régissant les rapports entre ces événements, rappelons que la certitude russellienne à l'égard du caractère double (universel et fondamental) des lois physiques ne s'étend pas aux lois psychologiques. Or, compte tenu de ces deux aspects, il n'est pas surprenant de voir un certain rapprochement entre les délibérations physicalistes de théories comme celle de l'identité et le monisme de Russell. De surcroît, plusieurs déclarations contenues dans les publications russelliennes, surtout à partir de la deuxième moitié du XXe siècle, semblent soutenir la thèse d'un virage progressif vers le physicalisme. Ces déclarations ont été parfois interprétées comme l'acceptation graduelle d'un neutralisme purement épistémologique au détriment d'un neutralisme ontologique, un élément distinctif du monisme neutre russellien³⁶. D'autres fois, elles ont été interprétées dans une lumière matérialiste pour mettre en évidence la motivation naturaliste de la philosophie russellienne, dans les cas, entre autres, de l'association entre des événements mentaux et cérébraux ou de l'universalité susvisée des lois physiques.

Nous sommes de l'avis qu'une interprétation exhaustive et systématique est indispensable afin de ne pas généraliser des textes isolés qui appuieraient apparemment une posture matérialiste. C'est pourquoi, tout au long de ce travail, nous avons pris en compte d'autres fragments

³⁶ Ibid., p. 113.

appartenant aux mêmes œuvres qui éclaircissent et réaffirment plutôt la veine neutraliste du monisme russellien tout en rejetant le physicalisme. À cet égard, la spéculation russellienne concernant la possibilité logique de l'existence d'un « esprit désincarné » montre que le monisme neutre ne saurait être plus loin de tout physicalisme :

I do not think it can be laid down absolutely (...) that there can be no such thing as disembodied mind. There would be disembodied mind if there were groups of events connected according to the laws of psychology, but not according to the laws of physics. We readily believe that dead matter consists of groups of events arranged according to the laws of physics, but not according to the laws of psychology. And there seems no a priori reason why the opposite should not occur. We can say we have no empirical evidence of it, but more than this we cannot say³⁷.

Quant aux versions contemporaines du monisme russellien, il est nécessaire d'évoquer quelques considérations préalablement traitées. Rappelons d'abord notre interprétation des théories de Barbara G. Montero ou de Derk Pereboom dans la sous-section 3.1. Pour eux, le qualificatif de « physique » ne correspond pas exactement à ce qu'on entend couramment par ce terme dans les discours ordinaire et scientifique. Autrement, il n'y aurait aucun sens de parler du structuralisme de la physique, thèse pourtant élémentaire du monisme russellien qui reconnaît que notre vision actuelle de cette science est incomplète. Il s'agit donc plutôt d'une conception *élargie* de la matérialité qui va au-delà du binôme structure-dynamique étudié par la science physique actuelle : la nature du physique se présente désormais par une définition négative, c'est-à-dire comme une nature qui n'est pas mentale, approchable par une autre recherche scientifique, capable de se pencher sur les « aspects fondamentaux du monde, quels que soient ceux-ci³⁸ ». On peut tirer une conclusion similaire de l'analyse d'autres versions monistes, y compris celles où le substrat neutre et fondamental s'incarne dans des entités ou des propriétés à caractères logique ou formel. Il est possible dans tous ces cas de voir l'attribution physicaliste au monisme russellien plus comme une question de noms et d'étiquettes que comme un véritable effondrement de l'approche neutraliste dans le physicalisme.

³⁷ Russell, Bertrand. (1956). *Portraits from Memory and Other Essays*. New York: Simon et Schuster, p. 160.

³⁸ Montero, Barbara. « Russellian Physicalism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., p. 219.

3.3.3. L'approche moniste neutre vise inutilement à trouver des propriétés non structurelles

Une autre manière de remettre en cause le monisme russellien consiste à attaquer directement ses thèses complémentaires. Cette stratégie prend son point d'appui dans la présomption qu'il n'y a rien au-delà des structures et des dynamiques, ce qui rend cohérent que la physique ne puisse nous donner que la connaissance des aspects structurels et dynamiques du monde. Par voie de conséquence, la thèse de la liaison des propriétés intrinsèques aux propriétés phénoménales n'a plus aucun sens. Le structuralisme de la physique cesserait donc d'être une limitation épistémologique et le structuralisme en général passerait du statut d'approche épistémique à une posture ontologique ferme. Il s'agit d'un structuralisme radical, accepté majoritairement dans les cercles scientifiques et philosophiques de la science et motivé par l'examen des mêmes phénomènes, révélés par la physique, que ceux qui ont inspiré l'apparition du monisme russellien. Les résultats déconcertants de l'observation et de l'expérimentation de la mécanique quantique au sujet du comportement bizarre des particules subatomiques ont contraint le discours académique à abandonner graduellement le paradigme substantialiste. Pourtant, en opposition à la voie empruntée par plusieurs monismes russelliens, l'approche du structuralisme radical opte plutôt pour la promotion d'une priorité ontologique aux structures et aux relations et pour la négation des natures ou des propriétés intrinsèques. D'autres approches analogues, appelées « dispositionnalistes », admettent la possibilité de propriétés dispositionnelles auxquelles il manquerait carrément de base catégorique.

Plus spécifiquement, le structuralisme assume un point de vue éliminativiste en rejetant l'existence des particuliers ou des entités individuelles. Il en résulte que le structuralisme défend une position d'après laquelle tout ce qui existe se résume à une myriade de relations sans *relata*, c'est-à-dire sans objets ou individus entretenant ces relations³⁹. Bien que, de prime abord, cette idée peut sembler étrange, la défense du structuralisme radical réside dans l'analyse des prétendus *relata*, les dévoilant comme autant d'autres structures et relations décomposables jusqu'à l'infini.

³⁹ Voir Ladyman, James. (2020). « Structural Realism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Edward N. Zalta (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/spr2020/entries/structural-realism>>. Édit. de printemps 2020.

Toutefois, la possibilité logique et métaphysique de relations sans *relata* et de structures sans individus qui les composent reste difficile à appréhender. D'une perspective moins radicale, on peut accepter l'existence d'entités individuelles soutenant les structures, les dynamiques et les rapports à condition que ces individus ne possèdent pas de nature intrinsèque ou de propriétés catégoriques. La plausibilité d'une telle position s'incarne dans l'impossibilité de trouver une base catégorique capable de fonder les propriétés physiques des particules subatomiques, qui sont décrites en termes entièrement dispositionnels. De fait, étant donné le caractère simple et indivisible de ces particules, aucune partie ou composante ne peut doter d'un fondement des propriétés catégoriques susceptibles de constituer les propriétés dispositionnelles⁴⁰. Pour réponse à cette objection, on peut argumenter qu'une relation de constitution n'est pas la seule relation concevable, car les dispositions pourraient survenir aux propriétés catégoriques appartenant à la particule en entier. Quelle que soit la manière de résoudre la question, les variantes structuralistes et dispositionnalistes ne peuvent échapper à l'imputation d'inintelligibilité. En effet, ce n'est pas pour rien que Chalmers, dans sa défense de l'existence des *quiddities* ou des propriétés catégoriques, affirme à l'égard des structuralismes :

There are respectable structuralist or dispositionalist views of physics on which physics involves just structure or dispositions all the way down. Still, many find these views objectionable, because they seem to yield a world devoid of substance or qualities⁴¹.

Or, l'objection structuraliste n'implique pas nécessairement le refus du monisme russellien. À l'évidence, le monisme neutre a revendiqué une perspective antisubstantialiste dont l'intuition et les sources sont partagées par le structuralisme. Certes, la différence entre les deux approches repose sur le caractère de la composante structuraliste : épistémologique pour la première, ontologique pour la deuxième. Malgré cette différence, quelques théories structuralistes sont compatibles avec le monisme russellien. Kenneth Sayre, le premier précurseur du structuralisme informationnel, soutenait notamment que des états informatifs possédant une primauté ontologique fondaient la réalité ultime. Plus encore, son insertion dans un cadre au moniste russellien se

⁴⁰ Choi, Sungho et Fara, Michael. (2018). « Dispositions ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/fall2018entries/dispositions>>. Édition d'automne 2018.

⁴¹ Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsyism ». Op. cit., p. 254.

confirme lorsqu'il incorpore lui-même sa théorie dans la lignée du monisme neutre de Russell⁴². En somme, même si les théories structuralistes postulent l'existence d'un niveau fondamental descriptible par des catégories structurelles ou formelles, la conception d'un niveau fondamental préalable, logiquement et ontologiquement, à toute détermination de l'esprit et de la matière fournit un fil conducteur qui permettrait l'inclusion de ce type de propositions au sein du monisme russellien.

3.3.4. L'approche moniste neutre ne rend pas compte de l'expérience subjective

Enfin, le monisme russellien a également été contesté à cause de sa prétendue incapacité à rendre compte de la construction de l'expérience subjective à partir de la neutralité, qu'il s'agisse des événements ou des entités protophénoménales, notamment. Cette objection figure depuis les premières formulations du monisme neutre, jusqu'à dans les écrits de Russell lui-même, qui reconnaissait là une faiblesse de la théorie. Il suffit de rappeler l'observation du philosophe gallois à l'égard du problème de la sélectivité de l'esprit et de la perspective en première personne. Russell considérait ces questions comme un obstacle majeur à l'acceptation du monisme neutre dans ses formulations précurseuses faites par Mach, James et les nouveaux réalistes américains. La correction ultérieure desdites déficiences par sa conception des événements neutres en tant que complexes de qualités coprésentes organisés autour d'un centre a joué un rôle fondamental dans la formulation définitive et la maturation de sa propre théorie.

Cela étant dit, il n'est toutefois pas évident que le monisme de Russell ou ses variantes contemporaines aient apporté une solution à l'énigme de l'émergence de la conscience à partir de la non-conscience. À l'instar de ce qui arrive aux approches physicalistes, le monisme russellien pourrait se voir piégé dans l'écart existant entre l'ordre phénoménal et le monde de l'inerte. Peu importe qu'il s'agisse de qualités coprésentes, de propriétés protophénoménales, d'entités physiques spéciales ou formelles : il semble qu'aucune existence neutre n'ait besoin de faire l'objet d'une expérience subjective pour être instanciée. Néanmoins, par définition, les propriétés

⁴² Sayre, Kenneth. (1976). *Cybernetics and the Philosophy of Mind*. London : Routledge, p. 12. « In this respect, the present approach is like the second traditional form of attack on the mind-body problem, that of creating a set of "neutral" categories in terms of which concepts in either field can be defined, and through which accordingly they can be interrelated. A classic example is Russell's theory of sensibilia, or "neutral monism". »

phénoménales nécessitent d'être expérimentées : la situation décrite semble ainsi rendre incompatible le monisme neutre avec la constitution de ces propriétés et de l'expérience subjective à partir d'existences neutres.

S'il est vrai que le monisme russellien est incapable de combler le fossé entre l'expérientiel et le non expérientiel, il faut se demander si on peut lui opposer les arguments antiphysicalistes, se demander par exemple si les « zombies neutres » sont concevables. Confrontée à l'objection de la capacité du moniste russellien à rendre compte de l'émergence de l'expérience, l'approche arrive à offrir une voie alternative de solution. À l'instar du dernier Russell, on recourt à la thèse de l'absence d'un sujet autonome et substantiel : cette idée, étroitement reliée à la théorie du faisceau⁴³, permet une conception déflationniste du sujet d'expériences comme un complexe de rapports entre des événements et des qualités. À la lumière de cette conception, force est de réinterpréter totalement l'affirmation ordinaire et courante qu'une certaine qualité — l'exemple typique est celui de la tache de couleur — se distingue de sa sensation ou de son expérience (visuelle). Ainsi, le monisme russellien devra par contre affirmer que cette qualité se trouve dans une relation simple ou non analysable avec le reste des complexes de qualités coprésentes ou d'événements qui, ensemble, constituent le sujet⁴⁴. Dans ces circonstances, le phénoménal émergerait donc de ce rapport spécial entre des particuliers neutres qui constituent l'esprit selon un schéma où il n'y a plus de place pour la dualité de l'objet et le sujet d'expérience.

En conclusion, l'objection discutée revient, à notre avis, à une erreur catégorielle. En effet, à l'instar des critiques russelliennes de son étape dualiste, les critiques contemporaines de l'apparition de l'expérience appliquent indûment un cadre de référence dualiste, incompatible avec le monisme russellien. Il ne faut pas, pourtant, céder à la tentation de crier prématurément victoire. De fait, la réponse possible du moniste russellien qu'on a présentée, basée sur la perspective déflationniste du sujet, n'est pas non plus exempte de difficultés. Notamment, elle ne clarifie pas

⁴³ Nous parlons ici de la théorie de l'identité personnelle qui conçoit le sujet comme un faisceau d'états mentaux. Voir David, Hume. (1739/1960). *Treatise of Human Nature*. London: Oxford University Press, p. 252. « For my part, when I enter most intimately into what I call myself, I always stumble on some particular perception or other, of heat or cold, light or shade, love or hatred, pain or pleasure. I never can catch myself at any time without a perception, and never can observe anything but the perception. »

⁴⁴ Stubenberg, Leopold. (2018). Op. cit.

la nature de l'expérience au-delà de l'affirmation que celle-ci consisterait dans une relation « spéciale ». Pire encore, s'il est certain que le rapport entre des particuliers neutres, des évènements, des inscrutables, ou d'autres, est qualifié de spécial en tant que non analysable, cette considération semble aller à l'encontre de l'idée même de réductibilité de l'expérience. Tels sont aussi les défis à relever par les versions contemporaines du monisme neutre vers lesquelles nous nous tournerons dans le chapitre qui suit.

4. Les perspectives du monisme neutre et ses formulations contemporaines

Dans le paysage philosophique contemporain, on assiste depuis quelque temps à un renouveau du monisme neutre. Le dernier chapitre n'a pas pour objectif de faire un inventaire détaillé et exhaustif de toutes les récentes propositions, car il s'agirait d'un programme trop ambitieux, et ce même si nous avons adopté une posture plutôt conservatrice à l'égard de ce qui détermine l'inclusion d'une théorie dans cette approche. Plutôt, nous nous concentrons sur deux propositions que nous jugeons particulièrement prometteuses. Cette sélection est en partie due à notre penchant naturaliste que nous assumons malgré son caractère arbitraire. La première proposition provient de la théorie de l'ordre implicite basée sur la théorie physique de David Bohm, reprise et développée par Basil Hiley et Paavo Pylkkänen, qui met de l'avant un postulat métaphysique provenant d'une interprétation de la mécanique quantique. La seconde proposition relève du panprotopsychisme et surtout de sa variante panqualitativiste, qui est plus modérée au sujet de l'esprit du monisme neutre de Russell.

4.1. L'ordre implicite et l'information active de l'interprétation ontologique

Dès le début de ce travail, nous avons fait mention du bouleversement causé par le passage de la physique newtonienne à la physique actuelle, délimitée par les théories de la relativité générale et de la mécanique quantique. Ce changement de paradigme scientifique a également entraîné la transformation des catégories et des interprétations ultimes de la réalité, ce qui a un effet direct sur notre propos. En effet, la physique classique avait renoncé aux explications qualitatives (pourtant appréciées depuis la Grèce antique), préférant mettre l'accent sur les lois naturelles, les calculs et les mesures. Cette approche quantitative offrait une capacité prédictive suffisamment précise pour imposer un certain déterminisme, rejetant du coup le hasard et le chaos. L'avènement de la mécanique quantique a néanmoins fait voler en éclats non seulement les présomptions méthodologiques et épistémologiques établies, mais surtout l'ontologie traditionnelle basée sur les

entités définies et les lois déterministes. C'est ainsi qu'un concept mathématique comme celui de la fonction d'onde est devenu nécessaire pour décrire l'état quantique et la dynamique d'un système physique. D'autres concepts, comme le principe d'incertitude, la superposition d'états et la dualité onde-particule, ont dû faire leur apparition pour décrire de nouveaux phénomènes. La science devait dorénavant s'attaquer au défi apparemment insurmontable qui les regroupe : le problème de la mesure ou de l'effondrement de la fonction d'onde. Ce problème montre de manière dramatique l'asymétrie existant entre le formalisme très efficace de la physique quantique et les interprétations fidèles à nos intuitions réalistes et au sens commun. Enfin, le manque d'une interprétation solide entraîne l'opinion généralisée d'après laquelle la mécanique quantique met en évidence le déclin du réalisme, de la causalité et du déterminisme.

Or, la recherche d'une explication au problème de la mesure ou de l'effondrement de la fonction d'onde a créé deux tangentes interprétatives de la mécanique quantique. D'une part, l'interprétation standard demeure dans une posture suivant l'injonction « tais-toi et calcule¹ ». Certes, la tentative orthodoxe pour rendre compte de tous ces phénomènes, représentée par l'interprétation de Copenhague, n'aborde pas véritablement les défis ontologiques posés. Au bout du compte, cette attitude méthodologique ne revient qu'à se retenir de fournir autant une explication véritable en fonction d'un déploiement des causes et des principes qu'une description métaphysique authentique. D'autre part, des idées disparates telles que l'incomplétude de la théorie quantique, la multiplicité de mondes macroscopiques et le collapse objectif sont toutes sollicitées dans la tentative de résoudre les problèmes posés par la physique actuelle. Cependant, une de ces tentatives d'interprétation se démarque par son caractère intuitif, réaliste et déterministe : l'interprétation bohémienne. À proprement parler, il s'agit plutôt d'une théorie de plein droit, également nommée l'interprétation ontologique, la théorie de l'onde pilote ou la théorie causale, basée sur la prétendue incomplétude de la mécanique quantique et, de cette manière, sur l'approche des variables cachées. Elle vise à élaborer une véritable ontologie à la différence de la plupart des interprétations qui demeurent strictement dans le domaine épistémologique. C'est

¹ Bohm, David et Hiley, Basil. (1974). « On the intuitive Understanding of Nonlocality as Implied by Quantum Theory ». *Foundations of Physics*, 5, p. 94. Même s'il n'existe pas de corps théorique unifié constituant l'interprétation standard, d'après les auteurs, celle-ci se limite à considérer la physique quantique comme étant « nothing more than a calculus or a set of rules for predicting results that can be compared with experiment » et à tenir pour acquis « that there is no way to describe any underlying physical process that might connect successive events on a quantum jump. »

pourquoi l'interprétation bohmiennne présente une condition de base pour une conjonction réussie avec l'approche moniste neutre.

4.1.1. La théorie causale

Avant d'analyser les liens avec le monisme neutre ou russellien, il convient de présenter un survol des thèmes pertinents de la théorie de l'onde pilote. Cette théorie soutient que les systèmes physiques quantiques contiennent des particules *réelles* qui occupent toujours une position définie, incarnant leur seule propriété primitive et intrinsèque, et qui bougent en suivant des trajectoires définies. Toutes les autres propriétés de ces particules présentent, en revanche, un caractère rigoureusement dérivé ou contextuel. Les particules bohmiennes se rapprochent toutefois davantage du sens ordinaire ou classique associé au terme « particule » que du sens « bizarre » de la réalité indéfinie de l'onde-particule soutenu par l'interprétation standard. Ainsi, la dissonance que l'idée de la dualité de l'onde-particule soulève s'estompe lorsqu'on découvre que les propriétés duales qui leur sont attribuées découlent en réalité de l'influence d'un champ ondulatoire qui les guide ou les pilote. Dans le même ordre d'idées, le discours scientifique orthodoxe sur la superposition d'états ou de positions n'est plus acceptable.

Par ailleurs, l'interprétation ontologique part de l'hypothèse que la fonction d'onde fournit une description réelle de l'état quantique d'un système physique, par opposition à une conception de la fonction d'onde comme un instrument mathématique et abstrait. Cette description reste toutefois partielle et doit être complétée par des variables cachées, c'est-à-dire les positions des particules ou leur configuration. Ceci étant dit, la théorie causale conserve une part d'indéterminisme, quoiqu'il soit confiné au domaine épistémologique puisqu'il ne concerne que notre ignorance partielle de la configuration des particules. Pour ces motifs, la solution apportée par la théorie causale au problème de la mesure va de soi : les résultats définis obtenus d'un acte de mesure dérivent *toujours* de différentes configurations des particules et du changement de la fonction d'onde, mais la préexistence à l'acte d'observation est un attribut qui correspond seulement à la position des particules.

4.1.2. Implications philosophiques

Passons maintenant en revue les implications philosophiques de l'interprétation ontologique. D'abord, pour rendre compte de l'influence du champ ondulatoire sur les particules, la théorie bohémienne fait quelques ajustements à l'équation de Schrödinger et introduit de cette manière, par dérivation, un « potentiel quantique ». Ce concept cherche à expliquer la non-localité, c'est-à-dire la capacité des objets quantiques à s'influencer mutuellement malgré leur distance, quelle qu'elle soit. En d'autres mots, le potentiel quantique est un concept clé qui permet d'exprimer qu'un système physique n'est jamais véritablement isolé de son environnement. Au bout du compte, le système physique et son environnement relèvent tous deux d'une réalité unique, inséparable et fondamentale, conçue comme un « ordre implicite ». C'est pourquoi le potentiel quantique est considéré par Bohm comme « la caractéristique ontologique la plus fondamentale impliquée par la théorie quantique² ». Quant à l'ordre implicite, l'idée de base implique que tout contient le tout et vice-versa, c'est-à-dire que chaque fraction de l'univers contient l'information de la totalité³. Ce rapport entre le tout et ses parties ainsi que le rapport des parties entre elles est, de ce fait, conçu en une relation intime et essentielle d'« enveloppement », à laquelle nous reviendrons dans un moment. Ensuite, une autre caractéristique notable de l'ordre implicite se retrouve dans son changement perpétuel, ce qui lui confère la dénomination synonymique d'« holomouvement ». De ce point de vue, à l'instar du monisme neutre, l'ontologie traditionnelle est rejetée, mais elle est remplacée par une ontologie « processuelle » ou du mouvement :

“Holomovement” then refers to the totality of such movement, which is assumed to be the most fundamental nature of existence known to us at present and which gives rise to the essential qualities of fields and particles. (...) If reality is more fundamentally *movement*, then the notion of a permanently existent entity with a given identity (e.g. a particle or a field with a unique form in it) is at best an approximation that works in a limited context⁴.

² Bohm, David, Hiley, Basil et Kaloyerou P.N. (1987). « An Ontological Basis for the Quantum Theory ». *Physics Reports (Review Section of Physics Letters)*, 144 : 6, p. 332.

³ Pylkkänen, Paavo. (2007). *Mind, Matter and The Implicate Order*. Berlin: Springer Verlag, p. 20.

⁴ Ibid., pp. 25-26.

L'idée d'un substrat sans solution de continuité qui sous-tend les manifestations particulières et plurielles penche davantage vers un monisme d'instances, tout comme le dualisme d'aspect spinozien, que vers un monisme de type. Il s'agit donc d'une différence importante par rapport à plusieurs physicalismes, mentalismes voire au monisme neutre de Russell, pour lesquels il existait plutôt *un seul type* d'entité fondamentale (par exemple, l'évènement ou les expériences pures). Au lieu d'un univers qui accorde la primauté ontologique aux particules et aux objets divisibles, on est maintenant face à une inversion de principe qui les considère plutôt comme des abstractions individuelles d'une réalité totale. D'une première perspective, en tant qu'abstractions, les objets « ne sont pas réels au sens ultime et fondamental », mais ils le sont relativement à leur contexte respectif⁵. Tous les phénomènes spatiaux, temporels ou causaux, relevant autant de la mentalité que de la matérialité, constituent dès lors un « ordre explicite » : le domaine du manifeste. D'un autre point de vue, toutes les choses jugées autonomes et séparées incarnent plutôt des « actualisations » particulières des potentialités de l'ordre implicite. Enfin, en tous les cas, c'est un mouvement récurrent de déploiement et repli qui est à la base de l'illusion de permanence et de continuité des objets. Ainsi, la récurrence joue, d'après ce schéma, le même rôle attribué à la notion de coprésence des évènements dans le monisme de Russell. Il en va de même avec tous les faits en lien avec l'esprit. Paavo Pylkkänen, un des philosophes qui a le plus étudié la pensée bohémienne, affirme à cet égard :

This makes clear the ontological status of mind and body. They are not substances, i.e. they are not autonomous and self-standing. Instead they are merely relatively independent sub-totalities. They owe this relative independence to the ground and the principles that prevail in this ground. Strictly speaking, mind and body are not separate, but “ultimately one”⁶.

Si, d'après le schéma du monisme russellien, le potentiel quantique dans l'interprétation bohémienne peut s'assimiler à l'aspect relationnel, l'aspect catégorique ou intrinsèque est représenté par la notion d'« information active », le mode opératoire de l'ordre implicite⁷. Il s'agit

⁵ Ibid., p. 193.

⁶ Ibid., p. 143.

⁷ Seager, William. (2013). « Classical Levels, Russellian Monism and the Implicate Order ». *Foundations of Physics*, 43, p. 560.

d'un concept qui revalorise la notion de cause formelle, laissée de côté par la science moderne au profit de la causalité efficiente, desservant mieux une vision mécaniste du monde. Pour Bohm, les déclinaisons aristotéliennes, formelle et efficiente, de la causalité correspondent à une « activité de forme » et à une « activité de substance », respectivement⁸. L'information active imprègne tout ce qui existe *en informant*⁹ d'abord et avant tout les objets quantiques et en influant conséquemment sur leurs propriétés et leurs dynamiques. L'information active ne limite pas le domaine de son activité aux objets quantiques, car elle s'exprime aussi, à une échelle macroscopique, les phénomènes biologiques inclus. En tant que catégorie scientifique, l'information active se démarque, d'une part, par son potentiel de résolution à l'égard de l'énigme de l'intrication quantique et, d'autre part, par son potentiel explicatif au sujet de la transmission d'informations entre des particules matérielles à vitesse supraluminale. Or, sur le plan philosophique, cette catégorie est aussi la porte d'entrée pour insérer les éléments intrinsèques et inscrutables du monde dans un cadre rigoureusement scientifique et naturaliste, conformément aux fins ultimes du monisme russellien. Par voie de conséquence, la notion d'information active constitue une expression remarquable d'une tentative de surmonter la limitation structuraliste de la physique. D'ailleurs, l'activité de la fonction d'onde, qui guide et modifie le comportement des particules, relève d'un déploiement suspicieusement analogue à la mentalité¹⁰ : c'est pourquoi il nous faut maintenant examiner la liaison entre les propriétés dites intrinsèques et les propriétés phénoménales.

Le rapport entre l'information active et la mentalité a été déjà remarqué par les défenseurs de l'interprétation ontologique¹¹. De fait, Bohm considérait cette catégorie comme la clé de voûte à l'esquisse d'une théorie compréhensive de l'esprit et la matière. La raison se retrouve dans la forte analogie « entre la façon dont l'information dans le champ quantique agit sur les particules

⁸ Pylkkänen, Paavo. Op. cit., p. 183.

⁹ Bohm précisait que le terme « information » devait être compris dans son sens étymologique, soit comme le façonnage de quelque chose ou l'incorporation de la forme dans la matière, ce qui renvoie encore une fois à la notion aristotélienne de cause formelle.

¹⁰ Pylkkänen, Paavo. Loc. cit.

¹¹ Seager, William. Op. cit., p. 559.

élémentaires et la façon dont l'information dans notre expérience subjective agit sur le corps¹². » Suivant cette conception, chaque mouvement corporel volontaire comporte la pensée consciente d'un contenu informatif qui « agit » (organise, façonne) successivement sur les différents niveaux physiques de manière descendante jusqu'à l'atteinte du niveau quantique d'information. À son tour, c'est le niveau quantique qui, via un parcours ascendant de l'information, agira sur les niveaux physiques jusqu'à ce que le mouvement corporel soit exécuté. Une suite parallèle d'activités, mais dans le sens inverse, se produit lors du phénomène de la perception. Suivant un courant de pensée qui remonte à Aristote, la conscience de quelque chose consiste à être « informé » de la forme qui façonne l'objet de la perception plutôt que d'incorporer la substance de l'objet connu¹³. D'ailleurs, motivée par ce caractère « mentaloïde » ou « promental », l'approche bohémienne conçoit l'univers comme un système organisationnel autonome en possession de propriétés holistiques de manière analogue aux organismes vivants¹⁴. Il faut noter que la notion d'information active renvoie précisément aux aspects sémantiques de la notion d'information, d'où l'usage de l'expression « contenu informatif » lors de la description de l'information active et de sa participation dans l'expérience subjective : elle n'a rien à voir avec les définitions basées sur la syntaxe ou sur la codification, dont l'usage est plus courant en philosophie de l'esprit ou en sciences de l'information.

Lors de la discussion des deuxième et troisième thèses du monisme russellien, on a utilisé les termes de constitution, survenance, causalité, réduction et émergence, parmi d'autres. Le schéma bohémien exige toutefois d'introduire dans le lexique traditionnel une nouvelle catégorie, celle de l'« enveloppement », pour désigner le type de rapport entretenu par l'ordre implicite et les domaines de l'esprit et la matière. Il ne s'agit pas d'un concept absolu : le substrat qu'est l'ordre implicite est disposé de sorte à envelopper ou englober une multiplicité de niveaux ou de contextes structurés de façon hiérarchique de façon à ce qu'un niveau se retrouve imbriqué dans un autre, qui devient ainsi son superstrat. L'ordre explicite, quant à lui, renvoie donc aux niveaux de

¹² Pylkkänen, Paavo. Op. cit., p. 35. «The key idea is that there is a strong analogy between the way information in the quantum field acts on elementary particles and the way information in our subjective experience acts on the body.»

¹³ Cf. la formulation du « principe de résonance » basé sur une théorie de la connaissance directe dans Fuchs, Thomas. (2018). *Ecology of the Brain The Phenomenology and Biology of the Embodied Mind*. New York: Oxford University Press, pp. 166-167.

¹⁴ Pylkkänen, Paavo. Op. cit., p. 180.

déploiement des niveaux relativement enveloppés ou implicites. Les niveaux de l'ordre explicite, d'ailleurs, correspondent aux phénomènes plus ou moins subtils de l'esprit et de la matière. Or, le type de relation qu'est l'enveloppement s'avère compatible avec les notions d'émergence faible et de réductionnisme non physicaliste¹⁵ en rejetant en même temps l'idée d'une émergence forte ou radicale :

We have also seen that Bohm says that things *emerge* from the holomovement. But this is not a “something out of nothing” emergence or creation. Instead, Bohm assumes in an Aristotelian fashion that there exist *potentialities* in the holomovement. A potentiality for him is an “enfolded order” that “actualizes” when it unfolds to the explicate order¹⁶.

Il est intéressant de noter ici, une fois de plus, la référence à l'émergence des particuliers comme un phénomène d'« actualisation » des potentialités du substrat, donnant source à la dénomination alternative de « participation » assignée au type de relation qui régit le rapport entre l'ordre implicite et ses manifestations.

Pour résumer, si nous nous sommes intéressés à la théorie bohémienne, c'est parce qu'elle montre hors de tout doute suffisamment de points de convergence pour la rendre digne d'être classée parmi les monismes russelliens. Nous les résumons ici en cinq points :

- i) La conviction que la physique actuelle est particulièrement concernée par les aspects extrinsèques ou relationnels de la réalité, exprimés dans la théorie quantique par le potentiel quantique de l'interprétation ontologique.
- ii) Le parallèle entre, d'une part, l'affirmation moniste russellienne d'une liaison entre les propriétés intrinsèques et les propriétés phénoménales et, d'autre part, la notion d'information active et la subjectivité.

¹⁵ Ibid., pp. 193. « Let us return to the issue of reductionism. If you like, Bohm is a reductionist in the sense that he assumes that in the end everything can be reduced to the “total reality”. »

¹⁶ Ibid., p. 26. Cf. p. 194. « In philosophical discussions the notion of emergence is often used to refer to situations in which there is no way of explaining how the emergent property arises (...) Bohm is not saying that there is no way of understanding how they emerge. (...) Like everything else, these forms arise from the holomovement, and thus their origin might be understood at least up to some point by studying the implicate orders that underlie them. »

- iii) La relation d'enveloppement entre les ordres implicite et explicite qui suggère une sorte d'émergence faible de la matérialité et de la mentalité et leur réduction à un fondement commun neutre.
- iv) Le rôle de la récurrence en tant que dynamique à la racine de la quasi-permanence des phénomènes mentaux et physiques, analogue au rôle de la coprésence comme le recoupement des événements russelliens.
- v) L'inutilité du recours à la notion d'un sujet autonome et substantiel.

Certes, les références à des niveaux de réalité possédant toujours un aspect physique et un aspect mental pourraient inciter à considérer l'approche bohémienne comme une version dualiste d'aspect. Ce n'est pas en vain que Pylkkänen utilise indistinctement les expressions « monisme d'aspect dual » et « monisme neutre » pour qualifier l'interprétation bohémienne. Cependant, il ne faut pas oublier que, dans le rapport d'enveloppement, autant le domaine phénoménal que le domaine matériel d'un certain niveau *émergent* en tant qu'actualisations des potentialités d'un niveau précédent. De ce fait, l'ordre implicite s'érige comme un fondement commun situé au-delà de la matérialité et de la mentalité. Ce n'est pas pour rien que Pylkkänen affirme ce qui suit :

To emphasize that the mental aspect associated with inanimate matter is very primitive, and that no full consciousness is attributed to all elements of reality, researchers have coined the term "panprotopsychism". Bohm's suggestion can be seen as an important contribution to panprotopsychism. Quantum theory is currently our most fundamental theory of matter, and Bohm suggests that quantum theory, when ontologically interpreted, reveals a proto-mental aspect of matter. This is the quantum field, described mathematically by the wave function, which is governed by the Schrödinger equation. This suggestion makes panprotopsychism a much more concrete scientific and philosophical proposal than it has hitherto been¹⁷.

Ces considérations nous amènent ainsi à voir en même temps l'interprétation bohémienne comme une variante du protopanpsychisme, l'approche sur laquelle nous nous concentrerons par la suite.

¹⁷ Ibid., p. 38.

4.2. Les qualités et les propriétés protophénoménales de l'approche panprotopsychiste

Le panprotopsychisme est un courant comprenant un large ensemble de théories qui se rassemblent par la postulation de propriétés protophénoménales ou l'attribution d'une sorte de « protoconscience » aux entités physiques fondamentales¹⁸. Malgré leur connexion intime avec l'ordre phénoménal, les propriétés protophénoménales précèdent, dans l'échelle ontologique, autant le domaine mentionné que le domaine physique. Sinon, le panprotopsychiste ne saurait se démarquer ni du panpsychiste ni du physicaliste. Le panprotopsychisme semble ainsi capable d'accueillir des approches très différentes, à condition qu'il postule l'existence de propriétés qui, sans en être elles-mêmes, constituent les propriétés mentales.

À première vue, le manque de définition positive des propriétés protophénoménales semble être un signe de faiblesse. Certes, le panprotopsychiste peut valablement invoquer que l'élucidation de la nature des propriétés protophénoménales n'est qu'une question de temps. C'est la posture assumée par Chalmers qui soutient en même temps que « notre ignorance à l'égard des propriétés protophénoménales ne doit pas être confondue avec une objection à la vérité du panprotopsychisme¹⁹. » Il existe toutefois certaines versions panprotopsychistes qui se contentent de l'idée d'une prétendue incapacité humaine à comprendre la nature des propriétés protophénoménales et leur liaison avec la mentalité. Par contre, il y a des versions qui cherchent à parvenir à une telle compréhension. Ainsi, la réflexion précédente autour de l'assimilation de la théorie bohémienne à l'une des variantes du panprotopsychisme témoigne bien de la souplesse de cette approche. Une autre version, le panqualitativisme (voir 4.2.2.), retrouve son origine chez Russell lui-même et apparaît également prometteuse. Cependant, le panqualitativisme est, comme le panprotopsychisme, sujet aux critiques qui mettent en question sa capacité à réduire l'écart entre l'ordre matériel et la subjectivité et ainsi de rendre véritablement compte de l'apparition de l'expérience.

¹⁸ Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsychism ». Op. cit., p. 259.

¹⁹ Ibid., pp. 260-261.

4.2.1. Le panprotopsycheisme mystérianiste

Confronté au défi de rendre compte de la nature des propriétés protophénoménales, le panprotopsycheiste peut tout simplement clore le débat en alléguant une « clôture cognitive ». Il s'agit de la voie empruntée par l'approche « mystérianiste », dont l'une des figures les plus remarquables est Colin McGinn. Même s'il est discutable qu'il s'agisse d'une version authentique du panprotopsycheisme, nous allons assumer la posture de Philip Goff qui l'inclut dans le sous-ensemble des monismes russelliens²⁰. Le mystérianisme relève d'un pessimisme à l'égard de nos pouvoirs cognitifs, car elle affirme qu'il est fort probable que la portée de nos capacités conceptuelles nous ait définitivement fermé la porte à la résolution du problème difficile de la conscience²¹. En effet, l'affirmation trouve une justification empirique selon laquelle ni l'introspection ni l'étude du cerveau à partir d'une perspective en troisième personne n'arrive à nous faire connaître la nature de la liaison entre les propriétés physiques et les propriétés mentales. Le raisonnement est simple. D'une part, la faculté d'introspection s'ouvre sur la phénoménologie et, de ce fait, nous révèle uniquement le premier terme du binôme esprit-corps. D'autre part, les neurosciences ne peuvent pas grand-chose au-delà de la description et de l'explication des structures et des processus nerveux. Au maximum, elles peuvent fournir des corrélations entre des états cérébraux et des états mentaux.

À la limite, tout pourrait prendre origine, d'après la perspective mystérianiste, dans une question d'adaptation évolutive sensorielle à la représentation spatiale tridimensionnelle des objets du monde, ce qui nous aurait rendus constitutionnellement incapables de pénétrer au cœur de la liaison entre l'esprit et la matière. Aucune propriété spatiale ne saurait nous placer sur la bonne voie pour élucider la nature de cette liaison et pour résoudre le problème corps-esprit ; d'où le pessimisme auquel on rattache cette posture.

²⁰ Goff, Philip. (2017). *Consciousness and Fundamental Reality*. New York: Oxford University Press, pp. 167-168. «McGinn does not describe his view as a form of Russellian monism, but it seems to have all the features of a protophenomenal version of Russellian monism: there is a deep nature of matter that does not itself involve forms of consciousness but that intelligibly produces consciousness (...) We can reasonably interpret McGinn as a panprotopsycheist who holds that we are cognitively closed to protophenomenal properties.»

²¹ McGinn, Colin. (1989). « Can We Solve the Mind--Body Problem? » *Mind*, New Series, 98:391, pp. 353-354.

4.2.2. Le panqualitativisme

Abordons maintenant l'approche dénommée « panqualitativisme », considéré par Philip Goff comme la seule à donner une définition positive claire de la nature et l'expression des propriétés protophénoménales²². Le panqualitativisme soutient que le monde est constitué par l'instanciation de qualités (leurs « occurrences »), lesquelles jouent le rôle attribué aux propriétés protophénoménales ou *quiddities* par le panprotopsychisme. Les qualités, la matière première de laquelle tout est fait, sont les propriétés catégorielles ou intrinsèques sur lesquelles les propriétés structurelles s'érigent. Comme chez Russell, les qualités ne sont que les propriétés associées à ce qu'on expérimente normalement : telle ou telle sensation visuelle, thermique, algique, etc. Les propriétés inscrutables ou inconnues d'autres approches nous apparaissent ainsi sous une forme qui nous est très familière.

Néanmoins, les qualités en elles-mêmes doivent être des existences non expérimentées, ou au moins certaines d'elles, puisqu'elles constituent le substrat neutre à partir duquel la phénoménalité et la matérialité sont censées émerger. Cette caractéristique exonère les qualités d'être nécessairement instanciées par quelqu'un, ce qui est en outre conforme à une conception déflationniste du sujet. Le panqualitativisme s'insère donc bien dans l'ensemble des monismes neutres avec l'avantage additionnel de fournir une description des propriétés habituellement jugées inscrutables et de les relier sans effort aux propriétés phénoménales. Il n'en reste pas moins que de nombreux critiques soulignent l'incapacité du panqualitativisme à combler l'écart entre les domaines qualitatif et expérientiel.

La possibilité logique de « zombies panqualitatifs », c'est-à-dire des créatures qualitativement identiques à nous, mais n'étant pas douées de conscience phénoménale, constitue à cet égard une objection forte, car elle est très intuitive. Pourtant, Chalmers fait observer que dans cet argument, plus que la force de l'intuition, la leçon à tirer réside dans l'instanciation des qualités,

²² Goff, Philip. « Panpsychism », dans Schneider, Susan et Velmans, Max (Dir.). (2017). *The Blackwell Companion to Consciousness*. 2e. édition, Hoboken : John Wiley & Sons Inc., p. 116. Il faut préciser, néanmoins, que Goff classe le panqualitativisme comme une approche à mi-chemin entre le physicalisme et le panpsychisme, d'une part, et plus proche du panpsychisme que du panprotopsychisme, d'autre part.

qui ne nécessitent pas d'être expérimentées²³. Par contraste, toutes les propriétés phénoménales impliquent évidemment leur expérimentation²⁴. Un fossé s'ouvre ainsi entre le qualitatif et le phénoménal. À cet égard, il semble que le panqualitativisme ne se défende pas mieux que le physicalisme face à l'argument de la concevabilité.

Confronté à ce problème, le moniste russellien panqualitativiste peut miser, encore une fois, sur une conception déflationniste du sujet. Ainsi, la conscience individuelle et tout ce qu'elle implique se conçoit comme le résultat de l'intégration sans heurt d'un ensemble de *qualia*²⁵. En d'autres mots, bien que certains critiques comme Chalmers et Goff soient capables de concevoir un paquet de qualités adéquatement reliées entre elles en l'absence de subjectivité, pour quelqu'un comme Leopold Stubenberg, il s'agit d'une *impossibilité* conceptuelle simplement parce que l'insertion d'une qualité quelconque dans l'entrecroisement complexe et approprié des rapports *est précisément* ce qui constitue la conscience au sens phénoménologique²⁶. Dans la même ligne de pensée, Sam Coleman a recours à une stratégie de réduction fonctionnelle de la conscience et répond ainsi à l'argument de la concevabilité :

It seems that if the phenomenal ultimates can pool in the way we envisage, then their suitable arrangement cannot occur without an o-conscious [organism conscious] phenomenal perspective forming. (...) On our picture the o-conscious phenomenal perspective Goff enjoys is (the "is" of constitution) the fused unity of a multitude of phenomenally-qualified ultimates instantiating the relevant phenomenal qualities. The resultant whole is no more a case of ontological [radical] emergence than is the existence of the *Maja Desnuda* once Goya has laid down and suitably combined all the relevant paint patches²⁷.

²³ Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsychism ». Op. cit., p. 273.

²⁴ La possibilité de *qualia* non expérimentées est jugée contre-intuitive par certains philosophes. Ainsi, Philip Goff se demande si une douleur que personne ne ressent est susceptible d'exister. Voir loc. cit. et Goff, Philip. (2017). Op. cit., p. 161.

²⁵ Coleman, Sam. (2012). « Mental Chemistry: Combination for Panpsychists ». *Dialectica*, 66: 1, p. 156.

²⁶ Stubenberg, Leopold. « Russell, Russellian Monism and Panpsychism », dans Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. Op. cit., pp. 82-87. Quoiqu'il s'agisse d'une question plutôt terminologique, il faut noter que Stubenberg considère cette approche comme une forme de panpsychisme.

²⁷ Coleman, Sam. Op. cit., p. 164.

Autrement dit, la conscience n'épuise pas, dans une optique panqualitativiste, sa nature dans l'aspect qualitatif : la subjectivité, incarnée par ces mêmes qualités telles qu'elles sont *pour un sujet*, constitue son autre aspect inséparable et simultané. Tandis que le premier caractérise une expérience phénoménalement consciente en lui accordant son identité, le deuxième correspond à son existence pour quelqu'un. Plus précisément, c'est l'arrangement approprié des qualités qui donne lieu à la perspective en première personne²⁸. De ce point de vue, l'écart prétendu entre l'ordre qualitatif et l'ordre phénoménal ou expérientiel, que le panqualitativisme échouerait à combler, ne serait en conséquence qu'un pseudo problème²⁹.

²⁸ Goff, Philip. (2017). Op. cit., pp. 159-160.

²⁹ Cependant, n'étant pas convaincu de la force de cette stratégie panqualitativiste de réduction fonctionnelle, Chalmers soutient que l'argument de la concevabilité y est encore opposable. Voir Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsychism ». Op. cit., p. 274.

Conclusion

Après cette pérégrination, inévitablement courte, à travers les sources, l'apparition et la diversification du monisme neutre, nous voudrions, pour conclure, faire voir une certaine tension qui lui est inhérente. D'abord, le monisme neutre exprime l'inquiétude laissée par les déficiences du physicalisme réductionniste submergé sous la forme de présupposés métaphysiques tenus pour acquis par les hommes de science. Ensuite, le monisme neutre provient en même temps d'une motivation naturaliste et scientifique ancrée profondément dans le *zeitgeist* de l'époque de son apparition. Nous avons pu bien observer que ce double aspect se trouve autant dans le monisme de Russell que dans les formulations contemporaines qui s'en inspirent. Ce n'est pas pour rien que nous avons mentionné que l'atomisme logique était la méthode d'analyse philosophique réquisitionnée par Russell dans le développement du monisme neutre. En effet, l'atomisme logique et ses efforts de « construction » d'entités complexes à partir d'autres plus simples constituent une expression remarquable d'une telle motivation en vertu de son caractère simple et systématique. Or, l'application de ce principe méthodologique du monisme neutre ne rejoint pas seulement le rasoir d'Occam : tout au long de ce mémoire, nous avons mis en relief l'interaction constante entre la philosophie et la science qui a caractérisé, non seulement la pensée russellienne, mais aussi celle de ses prédécesseurs, Mach et James. Cette affirmation prouve sa véracité de manière saillante dans l'empreinte laissée par cet héritage dans les théories contemporaines, dont certaines ont été présentées, qui se trouvent à cheval entre la philosophie et la physique ou la théorie de l'information. Ici, nous avons eu l'intention de démontrer que le monisme neutre est, en ce sens, le produit autant d'une fervente motivation naturaliste que du dialogue fécond entre la science et la philosophie et nous espérons y avoir réussi.

Comme on pouvait s'y attendre, les ressources motivationnelles et conceptuelles ont cependant été puisées par les défenseurs du monisme neutre dans les doctrines philosophiques du début de l'ère moderne. Ici, nous avons rapidement traité de deux philosophes de cette époque-là, Spinoza et Leibniz, en vertu de leur apport à la genèse de certaines notions clés du monisme neutre. Certes, il y en a d'autres qui auraient également mérité d'être explorés, ayant contribué à l'apparition du monisme neutre au début du XX^e siècle. Nous pensons ici à Ralph B. Perry, Edwin

B. Holt et William P. Montague, parmi d'autres, qui ont collectivement été appelés les nouveaux réalistes américains. Nous avons mis un accent particulier sur les participants de la « triade du monisme neutre » en abordant les théories d'Ernst Mach et de William James à cause de leur influence décisive sur la pensée russellienne. Toutefois, nous les avons intégrés aux précurseurs du monisme neutre davantage par leurs perspectives *Both View*, qui les rapprochait du dualisme d'aspect.

Dans ce mémoire, nous avons donc travaillé de manière soutenue à étayer une première thèse affirmant que l'avènement de la formulation décisive du monisme neutre provient de la dernière étape de la théorie russellienne. Nous avons assumé la position d'après laquelle toute théorie philosophique qui se réclame du monisme neutre doit d'emblée adopter une perspective *Neither View*. En d'autres mots, une telle théorie doit concevoir la neutralité par une réalité fondamentale qui n'est ni physique ni mentale. C'est afin de conserver l'unité et la cohérence de la recherche que nous avons dû exclure non seulement les théories de Mach et de James de l'univers moniste neutre, mais aussi la théorie russellienne en l'étape de *The Analysis of Mind*. En ce sens, nous avons cherché à démontrer que, même si le début des années 20 est habituellement jugé paradigmatique du monisme neutre, celui-ci ne surgit véritablement qu'à partir de 1927 avec *The Analysis of Matter*. Parmi les motifs d'exclusion de la première étape, nous avons notamment mentionné le pluralisme ontologique et l'acceptation d'une perspective *Law View*. Néanmoins, nous pouvons conclure en même temps que sa pensée précédente a montré la progression vers un monisme neutre qui se consolidait de plus en plus. Il s'agit donc d'une évolution plus que de l'abandon de la première formulation de sa théorie. Au contraire, nous avons observé chez Russell un mouvement critique et dialectique perpétuel qui l'a amené d'abord à rejeter les théories monistes de ses prédécesseurs et à incorporer ensuite graduellement quelques-unes de leurs idées jusqu'à créer une théorie originale. C'est pourquoi nous croyons avoir démontré que la pensée moniste neutre de Russell ne s'est pas développée *malgré* ses idées des étapes précédentes, mais *grâce* à celles-ci.

S'il est vrai que la théorie russellienne développée à partir de 1927 correspond à la naissance du monisme neutre, elle doit aussi constituer la base sur laquelle développer une formulation standard qui serait reconnaissable dans toutes ses versions contemporaines. Notre seconde thèse,

en ce sens, visait à identifier cette formulation au monisme dit russellien. Par le biais d'un effort d'analyse et d'abstraction, nous avons identifié plusieurs traits qui nous ont permis de tirer la conclusion qu'il y a trois thèses distinctives de la théorie russellienne, autant de critères en vertu desquels on peut définir le monisme neutre. Ces thèses concernent le structuralisme de la physique, la liaison intime entre les propriétés intrinsèques et phénoménales - les deux étant ce que nous appelons « les thèses complémentaires » - ainsi que la thèse émergentiste. Certes, nous avons mis en garde que la littérature philosophique contemporaine a tendance à considérer uniquement les deux premières thèses comme étant caractéristiques du monisme russellien. En revanche, notre deuxième thèse assume que l'inclusion de l'émergentisme ou de la réduction des phénomènes à un substrat neutre revêt une grande importance, parce qu'elle revendique mieux la particularité, l'originalité et l'esprit de la vision russellienne. De ce fait, nous avons soutenu de manière constante que toute variante contemporaine qui se veut moniste russellienne ne peut que se réclamer d'une vision neutraliste et émergentiste. Ce neutralisme devra à son tour s'interpréter à la lumière de la perspective *Neither View*.

L'effort de comparaison du monisme russellien à certaines approches avec lesquelles il partage des points de recoupement a permis de soulever, du même souffle, des différences irréconciliables entre elles. À cet égard, assumer une posture *Neither View* concernant la neutralité a permis d'établir une ligne de partage nette entre le monisme russellien et le monisme dual d'aspect. Une façon valable de schématiser la relation entre les deux approches consiste à opposer les perspectives *Neither View* et *Both View*, respectivement. Cette thèse nous a également permis d'étendre le champ de la différenciation du monisme neutre aux propositions machienne et jamesienne. Au sujet des physicalismes réductionnistes et des panpsychismes, c'est la thèse de l'émergentisme à partir de la neutralité, que nous avons considérée comme la thèse cardinale du monisme russellien, qui a joué un rôle crucial pour en établir la distinction. Cette thèse permet de mettre en lumière les divergences d'une et des autres à un tel point que l'expression « monisme russellien panpsychiste », énoncée par Chalmers, se révèle un véritable oxymore.

Par ailleurs, loin de constituer une panacée pour résoudre le problème difficile de la conscience, le monisme neutre est encore la cible de nombre de critiques. Ici, nous avons traité des plus pertinentes pour notre propos. Bien que la présentation des objections s'attaquant au monisme

neutre n'ait pas été exhaustive, elle nous a permis de prendre parti et de résister aux accusations mentalistes et physicalistes. Cependant, nous avons voulu démontrer en même temps que le succès de l'explication moniste russellienne vis-à-vis la nature de l'expérience n'est pas une question encore pleinement résolue. Enfin, pour savoir si les perspectives innovantes des versions contemporaines sont capables de répondre de manière convaincante aux questionnements mentionnés, il faudrait qu'on en réalise une analyse plus poussée.

Il ne fait aucun doute que la question de la nature de la conscience phénoménale ne laisse personne indifférent. Quoique l'image ordinaire – et idéalisée – de l'activité scientifique donne l'impression que l'avènement de la solution au problème difficile n'est qu'une affaire de temps, il est loin d'être certain que la solution, *s'il y en a une*, saurait se passer d'un regard philosophique. En ce sens, nous avons voulu montrer, au fil de cette recherche, que le monisme russellien constitue un effort remarquable pour répondre au problème difficile de la conscience et cela, notamment, pour deux raisons « de l'ordre de l'esprit », pour ainsi dire. D'abord, nous pouvons mentionner l'aspect motivationnel, naturaliste et scientifique, qui mobilise une manière particulière de faire philosophie en la recentrant autour d'une science de pointe. Loin de forcer une perspective semblable ou de solliciter des concepts à la volée, des événements russelliens à la notion de potentiel quantique bohmien tout en passant par la théorie de l'information, sont toutes des réflexions qui exigent une certaine formation scientifique pour parvenir à les comprendre mieux et de manière plus complète. Ensuite, ces réflexions philosophiques sont guidées par une reconnaissance honnête des limites de la science qui les nourrit. Cette attitude épistémique maintient le monisme russellien à distance du réductionnisme physicaliste et de l'éliminativisme. Notre pari est ainsi d'avoir réussi à démontrer que le monisme neutre est une approche qui réunit toutes les conditions suffisantes pour être prise au sérieux.

Bibliographie

Alter, Torin et Nagasawa, Yujin (Dir.). (2015). *Consciousness in the Physical World. Perspectives on Russellian Monism*. New York: Oxford University Press.

- Alter, Torin et Nagasawa, Yujin. « What is Russellian Monism », pp. 422-451.
- Chalmers, David. « Panpsychism and Panprotopsyism », pp. 246-276.
- Montero, Barbara. « Russellian Physicalism », pp. 209-223.
- Pereboom, Derk. « Consciousness, Physicalism, and Absolute Intrinsic Properties », pp. 300-323.
- Stoljar, Daniel. « Russellian Monism or Nagelian Monism », pp. 324-345.
- Strawson, Galen. « Real Materialism », pp. 161-208.
- Stubenberg, Leopold. « Russell, Russellian Monism and Panpsychism », pp. 58-90.
- Wishon, Donovan. « Russell on Russellian Monism », pp. 91-118.

Atmanspacher, Harald. (2012). « Dual-Aspect Monism à la Pauli and Jung ». *Journal of Consciousness Studies*, 19: 9-10, pp. 96-120.

Banks, Erik. (2014). *The Realistic Empiricism of Mach, James, and Russell. Neutral Monism Reconceived*. Cambridge, U.K.: Cambridge University Press.

Benovsky, Jiri. (2018). *Mind and Matter. Panpsychism, Dual-Aspect Monism, and the Combination Problem*. SpringerBriefs in Philosophy, Suisse.

Bohm, David et Hiley, Basil. (1974). « On the intuitive Understanding of Nonlocality as Implied by Quantum Theory ». *Foundations of Physics*, 5, pp. 93-109.

- Bohm, David, Hiley, Basil et Kaloyerou P.N. (1987). « An Ontological Basis for the Quantum Theory ». *Physics Reports (Review Section of Physics Letters)*, 144:6, pp. 321-375.
- Bruntrup, Godehard et Jaskolla, Ludwig. (Dir.). (2016). *Panpsychism : Contemporary Perspectives*. New York: Oxford University Press.
- Chalmers, David. « The Combination Problem for Panpsychism », pp. 179-214.
 - Meixner, Uwe. « Idealism and Panpsychism », pp. 387-406.
 - Stubenberg, Leopold. « Neutral Monism and Panpsychism », pp. 349-368.
- Chalmers, David. (1996). *The Conscious Mind. In Search of a Fundamental Theory*. New York: Oxford University Press.
- (2006). « Strong and Weak Emergence ». Repéré à URL = <<http://www.consc.net/papers/emergence.pdf>>.
- (2010). *The Character of Consciousness*. Toronto: Oxford University Press.
- Choi, Sungho et Fara, Michael. (2018). « Dispositions ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/fall2018entries/dispositions>>. Édition d'automne 2018.
- Coleman, Sam. (2012). « Mental Chemistry: Combination for Panpsychists ». *Dialectica*, 66: 1, pp. 137–166.
- Feigl, Herbert. (1958). « The Mental and the Physical ». *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. 2, pp. 370-498.
- Fuchs, Thomas. (2018). *Ecology of the Brain The Phenomenology and Biology of the Embodied Mind*. New York: Oxford University Press.
- Goff, Philip. (2017). *Consciousness and Fundamental Reality*. New York: Oxford University Press.

- , Seager, William et Allen-Hermanson, Sean. (2017). « Panpsychism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/win2017/entries/panpsychism>>. Édition d'hiver 2017.
- (2019). « Did the Universe design itself? » *International Journal for Philosophy of Religion*, 85: 1, pp. 99–122.
- Hoyos Sánchez, Inmaculada. (2011). *Naturaleza y pasión en la filosofía de Spinoza. Las fuentes antiguas de la teoría spinozista de las pasiones*. [Thèse de doctorat, Departamento de Filosofía II, Universidad de Granada]. URL = <<https://hera.ugr.es/tesisugr/19954293.pdf>>
- Hume, David. (1739/1960). *Treatise of Human Nature*. London: Oxford University Press.
- Jackson, Frank. (1982). « Epiphenomenal Qualia ». *Philosophical Quarterly* 32: 127, pp. 127-136.
- James, William. (1890). *The Principles of Psychology*. Vol. 1. New York: Henry Holt and Co.
- (1904). « Does 'Consciousness' exist? » *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 1: 18, pp. 477-491.
- (1909). *A Pluralistic Universe*. New York: Longmans, Green & Co.
- (1912). *Essays in Radical Empiricism*. New York: Longmans.
- Jauernig, Anja. (2010). « Disentangling Leibniz's Views on Relations and Extrinsic Denominations ». *Journal of the History of Philosophy*, 48: 2, p. 171-205.
- Klement, Kevin. (2019). « Russell's Logical Atomism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Zalta, Edward N. (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/win2019/entries/logical-atomism>>. Édition d'hiver 2019.
- Kriegel, Uriah (Dir.). (2014). *Current Controversies in Philosophy of Mind*. New York: Routledge.
- Pereboom, Derk. « Russellian Monism and Absolutely Intrinsic Properties », pp. 40-70.

- Ladyman, James. (2020). « Structural Realism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Edward N. Zalta (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/spr2020/entries/structural-realism>>. Édition de printemps 2020.
- Le Bihan, Baptiste. (2019). « Aspects in Dual-Aspect Monism and Panpsychism: A Rejoinder to Benovsky ». *Philosophical Investigations*, 42: 2, pp. 186-201.
- Leibniz, Gottlieb. (1714). *La Monadologie*. §11-15. Dans *Œuvres de Leibniz - 2e série*, Paris : Charpentier, 1842.
- Leonov, Andrii. (2018). « John Dewey and the Mind-Body Problem in the Context: The Case of Neutral Monism ». *Actual Problems of Mind. Philosophy Journal*, 19: 19, pp. 72-96.
- Mach, Ernst. (1886/1914). *The Analysis of Sensations and the relation of the physical to the psychical*. Chicago: The Open Court Publishing Company.
- McGinn, Colin. (1989). « Can We Solve the Mind--Body Problem? » *Mind*, New Series, 98:391, pp. 349-366.
- Nagel, Thomas. (2012). *Mind and Cosmos. Why the Materialist Neo-Darwinian Conception of Nature Is Almost Certainly False*. New York: Oxford University Press.
- Place, U.T. (1956). « Is Consciousness a Brain Process? » *British Journal of Psychology*, 47: 1, pp. 44-50.
- Pylkkänen, Paavo. (2007). *Mind, Matter and The Implicate Order*. Berlin: Springer Verlag.
- Quine, W.V.O. (1961). *From a Logical Point of View*. Cambridge: Harvard University Press (2e édition).
- Ryle, Gilbert. (1949/2009). *A Concept of Mind*. London: Hutchinson / New York: Routledge.
- Russell, Bertrand. (1912). *The Problems of Philosophy*. New York: Henry Bolt and Company.
- (1913/1992). *Theory of Knowledge*. New York: Routledge.

- (1914/2009). *Our Knowledge of the External World*. Chicago: Open Court Publishing Company / New York: Routledge.
- (1918/2010). *The Philosophy of Logical Atomism*. Oxon: Routledge.
- (1919). « On Propositions: What They Are and How They Mean ». *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes, 2: Problems of Science and Philosophy*, pp. 1-43.
- (1921/2005). *The Analysis of Mind*. London: George Allen & Unwin Ltd. / London: Routledge.
- (1927/2009). *An Outline of Philosophy*, London: George Allen & Unwin Ltd. / London: Routledge.
- (1927). *The Analysis of Matter*. London: Kegan, Paul, Trench, Trubner & Co. Ltd.
- (1948/2009). *Human Knowledge. Its Scope and Limits*. London: George Allen & Unwin Ltd. / Oxon: Routledge.
- (1956). *Portraits from Memory and Other Essays*. New York: Simon and Schuster.
- Sayre, Kenneth. (1976). *Cybernetics and the Philosophy of Mind*. London: Routledge.
- Seager, William. (2013). « Classical Levels, Russellian Monism and the Implicate Order ». *Foundations of Physics*, 43, pp. 548–567.
- Schneider, Susan et Velmans, Max (Dir.). (2017). *The Blackwell Companion to Consciousness*. 2e édition, Hoboken : John Wiley & Sons Inc.
- Goff, Philip. « Panpsychism », pp. 106-124.

- Silberstein, Michael. (2017). « Panentheism, Neutral Monism, and Advaita Vedanta ». *Zygon*, 52: 4, pp. 1123-1145.
- Smart, J.J.C. (1959). « Sensations and Brain Processes ». *The Philosophical Review*, 68: 2, pp. 141-156.
- Spinoza, Baruch. (1677). *Éthique*. Dans *Œuvres de Spinoza - 2e série*, texte établi et traduit par É. Saisset, Paris : Charpentier, 1842.
- Strawson, Galen. (2008). *Real Materialism and Other Essays*. New York: Oxford University Press.
- Stubenberg, Leopold. (2018). « Neutral Monism ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Zalta, Edward N. (Dir.), URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/fall2018/entries/neutral-monism>>. Édition d'automne 2018.
- Tully, Robert. (1988). « Russell's neutral monism ». *Russell: The Journal of Bertrand Russell Studies*, 8: 1, pp. 209-224.
- Zahavi, Dan. (2003). « Intentionality and Phenomenality: Phenomenological Take on the Hard Problem ». *Canadian Journal of Philosophy*, 33: 1, pp. 63-92.
- Zenil, Hector (Dir.). (2012). *A Computable Universe. Understanding and Exploring Nature as Computation*. London: World Scientific Publishing Co. Pte. Ltd.
- Lloyd, Seth. « The Universe as Quantum Computer », pp. 569-584.